This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

~~Vol. F. II A. 239~~

VR 2. 1182 (4)

PIECES DIVERSES.

TOME QUATRIEME.

PIECES

DIVERSES

DE

J. J. ROUSSEAU.

TOME QUATRIEME.

A LONDRES.

M. DCC. LXXXII.

TAYLOR INSTITUTION
- 3 APR 1963
LIBRARY

LETTRE
A M. D'IVERNOIS.

Motiers, le 8 Avril 1765.

BIEN arrivé, mon cher Monſieur, ma joie eſt grande, mais elle n'eſt pas complette, puiſque vous n'avez pas paſſé par ici. Il eſt vrai que vous y auriez trouvé une fermentation déſagréable à votre amitié pour moi. J'eſpere quand vous viendrez, que vous trouverez tout pacifié. La chance commence à tourner extrêmement. Le Roi s'eſt ſi hautement déclaré, Mylord Maréchal a ſi vivement écrit, les gens en crédit ont pris mon parti ſi chaudement, que le Conſeil d'Etat s'eſt unanimement déclaré pour moi, & m'a, par un arrêt, exempté de la juriſdiction du Conſiſtoire, & aſſuré la protection du Gouvernement. Les Miniſtres ſont généralement hués; l'homme à qui vous avez écrit eſt conſterné & furieux; il ne lui reſte plus d'autre reſſource que d'ameuter la canaille, ce qu'il a fait juſqu'ici avec aſſez de ſuccès. Un des plus plaiſans bruits qu'il fait courir, eſt que j'ai dit dans mon dernier livre que les

femmes n'avoient point d'ame; ce qui les met dans une telle fureur par tout le Val-de-Travers que, pour être honoré du ſort d'Orphée, je n'ai qu'à ſortir de chez moi. C'eſt tout le contraire à Neufchâtel, où toutes les Dames ſont déclarées en ma faveur. Le ſexe dévot y traîne les Miniſtres dans les boues. Une des plus aimables diſoit il y a quelques jours, en pleine aſſemblée, qu'il n'y avoit qu'une ſeule choſe qui la ſcandaliſât dans tous mes écrits; c'étoit l'éloge de M. de Montmollin. Les ſuites de cette affaire m'occupent extrêmement. M. Andrié m'eſt arrivé de Berlin de la part de Mylord Maréchal. Il me ſurvient de toutes parts des multitudes de viſites. Je ſonge à déménager de cette maudite paroiſſe, pour aller m'établir près de Neufchâtel, où tout le monde a la bonté de me deſirer. Par-deſſus tous ces tracas, mon triſte état ne me laiſſe point de relâche, & voici le ſeptieme mois que je ne ſuis ſorti qu'une ſeule fois, dont je me ſuis trouvé fort mal. Jugez d'après tout cela ſi je ſuis en état de recevoir M. de Servant quelque deſir que j'en euſſe. Dans tout le cours de ma vie, il n'auroit pas pu choiſir plus mal

ſon tems pour me venir voir. Diſſuadez-l'en, je vous ſupplie, ou qu'il ne s'en prenne pas à moi, s'il perd ſes pas.

Je ne crois pas d'avoir écrit à perſonne que peut-être je ſerois dans le cas d'aller à Berlin. Il m'a tant paſſé de choſes par la tête que celle-là pourroit y avoir paſſé auſſi, mais je ſuis preſque aſſuré de n'en avoir rien dit à qui que ce ſoit. La mémoire que je perds abſolument, m'empêche de rien affirmer. Des motifs très-doux, très-preſſans, très-honorables m'y attireroient ſans doute. Mais le climat me fait peur. Que je cherche au moins la bénignité du ſoleil, puiſque je n'en dois point attendre des hommes! J'eſpere que celle de l'amitié me ſuivra par-tout. Je connois la vôtre, & je m'en prévaudrois au beſoin, mais ce n'eſt pas l'argent qui me manque, & & ſi j'en avois beſoin, cinquante louis ſont à Neufchâtel à mes ordres, graces à la prévoyance de Milord Maréchal.

LETTRE

A MADEMOISELLE G.

Motiers, 9 Avril 1765.

AU moins, Mademoiſelle, n'allez pas m'accuſer auſſi de croire que les femmes n'ont point d'ame ; car, au contraire, je ſuis très perſuadé que toutes celles qui vous reſſemblent, en ont au moins deux à leur diſpoſition. Quel dommage que la vôtre vous ſuffiſe ! J'en connois une qui ſe plairoit fort à loger en même lieu. Mille reſpects à la chere Maman & à toute la famille. Je vous prie, Mademoiſelle, d'agréer les miens.

LETTRE

A M. MEURON,

Procureur-Général à Neufchâtel.

Motiers, le 9 Avril 1765.

PERMETTEZ, Monſieur, qu'avant votre départ, je vous ſupplie de joindre à tant de ſoins obligeans pour moi, celui de faire agréer à Meſſieurs du Conſeil d'Etat mon profond reſpect & ma vive reconnoiſſance. Il m'eſt extrêmement conſolant de jouir, ſous l'agrément du Gouvernement de cet Etat, de la protection dont le Roi m'honore, & des bontés de Mylord Maréchal : de ſi précieux actes de bienveillance m'impoſent de nouveaux devoirs que mon cœur remplira toujours avec zele, non-ſeulement en fidele ſujet de l'Etat, mais en homme particuliérement obligé à l'illuſtre Corps qui le gouverne. Je me flatte qu'on a vu juſqu'ici dans ma conduite une ſimplicité ſincere, & autant d'averſion pour la diſpute que d'amour pour la paix, J'oſe dire que jamais homme ne chercha moins à répandre ſes opinions, & ne fut moins auteur dans la

vie privée & ſociale ; ſi, dans la chaîne de mes diſgraces, les ſollicitations, le devoir, l'honneur même m'ont forcé de prendre la plume pour ma défenſe & pour celle d'autrui ; je n'ai rempli qu'à regret un devoir ſi triſte, & j'ai regardé cette cruelle néceſſité comme un nouveau malheur pour moi. Maintenant, Monſieur, que graces au Ciel j'en ſuis quitte, je m'impoſe la loi de me taire ; &, pour mon repos & pour celui de l'Etat où j'ai le bonheur de vivre, je m'engage librement, tant que j'aurai le même avantage, à ne plus traiter aucune matiere qui puiſſe y déplaire, ni dans aucun des Etats voiſins. Je ferai plus : je rentre avec plaiſir dans l'obſcurité, où j'aurois dû toujours vivre ; & j'eſpere, ſur aucun ſujet, ne plus occuper le public de moi. Je voudrois de tout mon cœur offrir à ma nouvelle patrie un tribut plus digne d'elle ; je lui ſacrifie un bien très-peu regrettable, & je préfere infiniment au vain bruit du monde l'amitié de ſes Membres & la faveur de ſes Chefs.

Recevez, Monſieur, je vous ſupplie, mes très-humbles ſalutations.

LETTRE

A M. D.

Motiers-Travers, le 8 Août 1765.

NON, Monſieur, jamais, quoi que l'on en diſe, je ne me repentirai d'avoir loué M. de Montmollin. J'ai loué de lui ce que j'en connoiſſois, ſa conduite vraiment paſtorale envers moi. Je n'ai point loué ſon caractere que je ne connoiſſois pas; je n'ai point loué ſa véracité, ſa droiture. J'avouerai même que ſon extérieur, qui ne lui eſt pas favorable, ſon ton, ſon air, ſon regard ſiniſtre me repouſſoient malgré moi: j'étois étonné de voir tant de douceur, d'humanité, de vertus ſe cacher ſous une auſſi ſombre phyſionomie. Mais j'étouffois ce penchant injuſte: falloit-il juger d'un homme ſur des ſignes trompeurs que ſa conduite démentoit ſi bien? Falloit-il épier malignement le principe ſecret d'une tolérance peu attendue? Je hais cet art cruel d'empoiſonner les bonnes actions d'autrui, & mon cœur ne ſait point trouver de mauvais motifs à ce qui eſt bien. Plus je ſentois

en moi d'éloignement pour M. de M. plus je cherchois à le combattre par la reconnoiſſance que je lui devois. Suppoſons derechef poſſible le même cas, & tout ce que j'ai fait, je le referois encore.

Aujourd'hui M. de M. leve le maſque & ſe montre vraiment tel qu'il eſt. Sa conduite préſente explique la précédente. Il eſt clair que ſa prétendue tolérance qui le quitte au moment qu'elle eût été le plus juſte, vient de la même ſource que ce cruel zele qui l'a pris ſubitement. Quel étoit ſon objet ? quel eſt-il à préſent ? Je l'ignore : je ſais ſeulement qu'il ne ſauroit être bon. Non-ſeulement il m'admet avec empreſſement, avec honneur à la Communion, mais il me recherche, me prône, me fête, quand je parois avoir attaqué de gaîté de cœur le Chriſtianiſme; & quand je prouve qu'il eſt faux que je l'aie attaqué ; qu'il eſt faux du moins que j'aie eu ce deſſein, le voilà lui-même attaquant bruſquement ma ſûreté, ma foi, ma perſonne ; il veut m'excommunier, me proſcrire ; il ameute la paroiſſe après moi, il me pourſuit avec un acharnement qui

dent de la rage. Ces diſparates ſont-elles dans ſon devoir ? Non, la charité n'eſt point inconſtante, la vertu ne ſe contredit point elle-même, & la conſcience n'a pas deux voix. Après s'être montré ſi peu tolérant, il s'étoit aviſé trop tard de l'être : cette affectation ne lui alloit point ; &, comme elle n'abuſoit perſonne, il a bien fait de rentrer dans ſon état naturel. En détruiſant ſon propre ouvrage, en me faiſant plus de mal qu'il ne me faiſoit de bien, il m'acquitte envers lui de toute reconnoiſſance, je ne lui dois plus que la vérité, je me la dois à moi-même ; &, puiſqu'il me force à la dire, je la dirai.

Vous voulez ſavoir au vrai ce qui s'eſt paſſé entre nous dans cette affaire. M. de M. a fait au public ſa relation en homme d'Egliſe, &, trempant ſa plume dans ce miel empoiſonné qui tue, il s'eſt ménagé tous les avantages de ſon état. Pour moi, Monſieur, je vous ferai la mienne du ton ſimple dont les gens d'honneur ſe parlent entr'eux. Je ne m'étendrai point en proteſtations d'être ſincere. Je laiſſe à votre eſprit ſain, à votre

cœur ami de la vérité, le ſoin de la démêler entre lui & moi.

Je ne ſuis point, graces au Ciel, de ces gens qu'on fête & que l'on mépriſe. J'ai l'honneur d'être de ceux que l'on eſtime & qu'on chaſſe. Quand je me réfugiai dans ce pays, je n'y apportai de recommandations pour perſonne, pas même pour Mylord Maréchal. Je n'ai qu'une recommandation que je porte par-tout, &, près de Mylord Maréchal, il n'en faut point d'autre. Deux heures après mon arrivée, écrivant à S. E. pour l'en informer & me mettre ſous ſa protection, je vis entrer un homme inconnu qui, s'étant nommé le Paſteur du lieu, me fit des avances de toute eſpece, & qui, voyant que j'écrivois à Mylord Maréchal, m'offrit d'ajouter de ſa main quelques lignes pour me recommander. Je n'acceptai point cette offre; ma lettre partit, & j'eus l'accueil que peut eſpérer l'innocence opprimée par-tout où régnera la vertu.

Comme je ne m'attendois pas dans la circonſtance à trouver un Paſteur ſi liant, je

contai dès le même jour cette hiſtoire à tout le monde, & entr'autres à M. le Colonel Roguin, qui, plein pour moi des bontés les plus tendres, avoit bien voulu m'accompagner juſqu'ici.

Les empreſſemens de M. de M. continuerent. Je crus devoir en profiter, &, voyant approcher la Communion de Septembre, je pris le parti de lui écrire pour ſavoir ſi, malgré la rumeur publique, je pouvois m'y préſenter. Je préférai une lettre à une viſite, pour éviter les explications verbales qu'il auroit pu vouloir pouſſer trop loin. C'eſt même ſur quoi je tâchai de le prévenir : car déclarer que je ne voulois ni déſavouer ni défendre mon livre, c'étoit dire aſſez que je ne voulois entrer ſur ce point dans aucune diſcuſſion. Et en effet, forcé de défendre mon honneur & ma perſonne au ſujet de ce livre, j'ai toujours paſſé condamnation ſur les erreurs qui pouvoient y être, me bornant à montrer qu'elles ne prouvoient point que l'Auteur voulût attaquer le Chriſtianiſme, & qu'on avoit tort de le pourſuivre criminellement pour cela.

M. de M. écrit que j'allai le lendemain ſavoir ſa réponſe ; c'eſt ce que j'aurois fait, s'il ne fût venu me l'apporter : ma mémoire peut me tromper ſur ces bagatelles ; mais il me prévint, ce me ſemble, & je me ſouviens au moins que par les démonſtrations de la plus vive joie, il me marqua combien ma démarche lui faiſoit de plaiſir. Il me dit en propres termes que lui & ſon troupeau s'en tenoient honorés, & que cette démarche ineſpérée alloit édifier tous les fideles. Ce moment, je vous l'avoue, fut un des plus doux de ma vie. Il faut connoître tous mes malheurs ; il faut avoir éprouvé les peines d'un cœur ſenſible qui perd tout ce qui lui étoit cher, pour juger combien il m'étoit conſolant de tenir à une Société de freres qui me dédommageroit des pertes que j'avois faites, & des amis que je ne pouvois plus cultiver. Il me ſembloit, qu'uni de cœur avec ce petit troupeau dans un culte affectueux & raiſonnable, j'oublierois plus aiſément tous mes ennemis. Dans les premiers tems, je m'attendriſſois au Temple juſqu'aux larmes. N'ayant jamais vécu chez les Proteſtans, je m'étois fait d'eux

d'eux & de leur Clergé des images angéliques. Ce culte ſi ſimple & ſi pur étoit préciſément ce qu'il falloit à mon cœur ; il me ſembloit fait exprès pour ſoutenir le courage & l'eſpoir des malheureux : tous ceux qui le partageoient me ſembloient autant de vrais Chrétiens, unis entr'eux par la plus tendre charité. Qu'ils m'ont bien guéri d'une erreur ſi douce ! Mais enfin j'y étois alors, & c'étoit d'après mes idées que je jugeois du prix d'être admis au milieu d'eux.

Voyant que durant cette viſite M. de M. ne me diſoit rien ſur mes ſentimens en matiere de foi, je crus qu'il réſervoit cet entretien pour une autre tems ; &, ſachant combien ces Meſſieurs ſont enclins à s'arroger le droit qu'ils n'ont pas de juger de la foi des Chrétiens, je lui déclarai que je n'entendois me ſoumettre à aucune interrogation ni à aucun éclairciſſement quel qu'il pût être. Il me répondit qu'il n'en exigeroit jamais, & il m'a là-deſſus ſi bien tenu parole, je l'ai trouvé ſi ſoigneux d'éviter toute diſcuſſion ſur la doctrine, que juſqu'à la derniere affaire il ne m'en a jamais dit un ſeul mot, quoi

qu'il me ſoit arrivé de lui en parler quelquefois moi-même.

Les choſes ſe paſſerent de cette ſorte tant avant qu'après la Communion ; toujours même empreſſement de la part de M. de M. & toujours même ſilence ſur les matieres théologiques. Il portoit même ſi loin l'eſprit de tolérance & le montroit ſi ouvertement dans ſes ſermons, qu'il m'inquiétoit quelquefois pour lui-même. Comme je lui étois ſincérement attaché, je ne lui déguiſois point mes alarmes, & je me ſouviens qu'un jour qu'il prêchoit très-vivement contre l'intolérance des Proteſtans, je fus très-effrayé de lui entendre ſoutenir avec chaleur que l'Egliſe réformée avoit grand beſoin d'une réformation nouvelle, tant dans la doctrine que dans les mœurs. Je n'imaginois gueres alors qu'il fourniroit dans peu lui-même une ſi grande preuve de ce beſoin.

Sa tolérance & l'honneur qu'elle lui faiſoit dans le monde exciterent la jalouſie de pluſieurs de ſes confreres, ſur-tout à Geneve. Ils ne ceſſerent de le harceler par des repro-

ches, & de lui tendre des piéges où il eſt à la fin tombé. J'en ſuis fâché, mais ce n'eſt aſſurément pas ma faute. Si M. de M. eût voulu ſoutenir une conduite ſi paſtorale par des moyens qui en fuſſent dignes, s'il ſe fût contenté pour ſa défenſe d'employer avec courage, avec franchiſe les ſeules armes du Chriſtianiſme & de la vérité, quel exemple ne donnoit-il point à l'Egliſe, à l'Europe entiere, quel triomphe ne s'aſſuroit-il point? Il a préféré les armes de ſon métier, & les ſentant mollir contre la vérité pour ſa défenſe, il a voulu les rendre offenſives en m'attaquant. Il s'eſt trompé; ces vieilles armes, fortes contre qui les craint, foibles contre qui les brave ſe ſont briſées. Il s'étoit mal adreſſé pour réuſſir.

Quelques mois après mon admiſſion, je vis entrer un ſoir M. de M. dans ma chambre. Il avoit l'air embarraſſé. Il s'aſſit & garda long-tems le ſilence: il le rompit enfin par un de ces longs exordes dont le fréquent beſoin lui a fait un talent. Venant enſuite à ſon ſujet, il me dit que le parti qu'il avoit pris de m'admettre à la Communion lui avoit

attiré bien des chagrins & le blâme de ſes Confreres ; qu'il étoit réduit à ſe juſtifier là-deſſus d'une maniere qui pût leur fermer la bouche, & que ſi la bonne opinion qu'il avoit de mes ſentimens lui avoit fait ſupprimer les explications qu'à ſa place un autre auroit exigées, il ne pouvoit ſans ſe compromettre laiſſer croire qu'il n'en avoit eu aucune.

Là-deſſus, tirant doucement un papier de ſa poche, il ſe mit à lire dans un projet de lettre à un Miniſtre de Geneve des détails d'entretiens qui n'avoient jamais exiſté, mais où il plaçoit à la vérité fort heureuſement quelques mots par-ci par-là, dits à la volée & ſur un tout autre objet. Jugez, Monſieur, de mon étonnement : il fut tel que j'eus beſoin de toute la longueur de cette lecture pour me remettre en l'écoutant. Dans les endroits où la fiction étoit la plus forte, il s'interrompoit en me diſant : *Vous ſentez la néceſſité .... ma ſituation .... ma place .... il faut bien un peu ſe prêter.* Cette lettre, au reſte, étoit faite avec aſſez d'adreſſe, & à peu de choſe près il avoit

grand ſoin de ne m'y faire dire que ce que j'aurois pu dire en effet. En finiſſant il me demanda ſi j'approuvois cette lettre, & s'il pouvoit l'envoyer telle qu'elle étoit.

Je répondis que je le plaignois d'être réduit à de pareilles reſſources ; que quant à moi je ne pouvois rien dire de ſemblable : mais que, puiſque c'étoit lui qui ſe chargeoit de le dire, c'étoit ſon affaire & non pas la mienne ; que je n'y voyois rien, non plus, que je fuſſe obligé de démentir. Comme tout ceci, reprit-il, ne peut nuire à perſonne & peut vous être utile ainſi qu'à moi, je paſſe aiſément ſur un petit ſcrupule qui ne feroit qu'empêcher le bien. Mais, dites-moi, au ſurplus, ſi vous êtes content de cette lettre, & ſi vous n'y voyez rien à changer pour qu'elle ſoit mieux. Je lui dis que je la trouvois bien pour la fin qu'il s'y propoſoit. Il me preſſa tant, que pour lui complaire, je lui indiquai quelques légeres corrections qui ne ſignifioient pas grand'choſe. Or il faut ſavoir que de la maniere dont nous étions aſſis, l'écritoire étoit devant M. de M. ; mais durant tout ce petit colloque il la pouſſa

comme par haſard devant moi ; & comme je tenois alors ſa lettre pour la relire, il me préſenta la plume pour faire les changemens indiqués ; ce que je fis avec la ſimplicité que je mets à toute choſe. Cela fait, il mit ſon papier dans ſa poche, & s'en alla.

Pardonnez-moi ce long détail, il étoit néceſſaire. Je vous épargnerai celui de mon dernier entretien avec M. de M. qu'il eſt plus aiſé d'imaginer. Vous comprenez ce qu'on peut répondre à quelqu'un qui vient froidement vous dire : Monſieur, j'ai ordre de vous caſſer la tête ; mais ſi vous voulez bien vous caſſer la jambe, peut-être ſe contentera-t-on de cela. M. de M. doit avoir eu quelquefois à traiter de mauvaiſes affaires. Cependant je ne vis de ma vie un homme auſſi embarraſſé qu'il le fut vis-à-vis de moi dans celle-là. Rien n'eſt plus gênant en pareil cas que d'être aux priſes avec un homme ouvert & franc, qui ſans combattre avec vous de ſubtilités & de ruſes, vous rompt en viſiere à tout moment. M. de M. aſſure que je lui dis en le quittant que s'il venoit avec de bonnes

nouvelles je l'embraſſerois, ſinon que nous nous tournerions le dos. J'ai pu dire des choſes équivalentes, mais en termes plus honnêtes; & quant à ces dernieres expreſſions je ſuis bien sûr de ne m'en être point ſervi. M. de M. peut reconnoître qu'il ne me fait pas ſi aiſément tourner le dos qu'il l'avoit cru.

Quant au dévot Pathos, dont il uſe pour prouver la néceſſité de ſévir, on ſent pour quelle ſorte de gens il eſt fait, & ni vous ni moi n'avons rien à leur dire. Laiſſant à part ce jargon d'inquiſiteur, je vais examiner ſes raiſons vis-à-vis de moi, ſans entrer dans celles qu'il pouvoit avoir avec d'autres.

Ennuyé du triſte métier d'Auteur pour lequel j'étois ſi peu fait, j'avois depuis long-tems réſolu d'y renoncer; quand l'Emile parut, j'avois déclaré à tous mes amis à Paris, à Geneve & ailleurs, que c'étoit mon dernier ouvrage, & qu'en l'achevant je poſois la plume pour ne la plus reprendre. Beaucoup de lettres me

reſtent où l'on cherchoit à me diſſuader de ce deſſein. En arrivant ici j'avois dit la même choſe à tout le monde, à vous-même, ainſi qu'à M. de M. Il eſt le ſeul qui ſe ſoit aviſé de transformer ce propos en promeſſe, & de promettre que je m'étois engagé avec lui de ne plus écrire, parce que je lui en avois montré l'intention. Si je lui diſois aujourd'hui que je compte aller demain à Neufchâtel, prendroit-il acte de cette parole, & ſi j'y manquois, m'en feroit-il un procès ? C'eſt la même choſe abſolument, & je n'ai pas plus ſongé à faire une promeſſe à M. de M. qu'à vous d'une réſolution dont j'informois ſimplement l'un & l'autre.

M. de M. oſeroit-il dire qu'il ait entendu la choſe autrement ? Oſeroit-il affirmer, comme il l'oſe faire entendre, que c'eſt ſur cet engagement prétendu qu'il m'admit à la Communion ? La preuve du contraire eſt qu'à la publication de ma lettre à M. l'Archevêque de Paris, M. de M. loin de m'accuſer de lui avoir manqué de parole, fut très-content de cet ouvrage, & qu'il en fit

l'éloge à moi-même & à tout le monde, ſans dire alors un mot de cette fabuleuſe promeſſe qu'il m'accuſe aujourd'hui de lui avoir faite auparavant. Remarquez pourtant que cet écrit eſt bien plus fort ſur les myſteres & même ſur les miracles, que celui dont il fait maintenant tant de bruit. Remarquez encore que j'y parle de même en mon nom, & non plus au nom du Vicaire. Peut-on chercher des ſujets d'excommunication dans ce dernier, qui n'ont pas même été des ſujets de plainte dans l'autre ?

Quand j'aurois fait à M. de M. cette promeſſe à laquelle je ne ſongeai de ma vie, prétendroit-il qu'elle fût ſi abſolue qu'elle ne ſupportât pas la moindre exception, pas même d'imprimer un mémoire pour ma défenſe lorſque j'aurois un procès ? Et quelle exception m'étoit mieux permiſe que celle où me juſtifiant je le juſtifiois lui-même, où je montrois qu'il étoit faux qu'il eût admis dans ſon Egliſe un aggreſſeur de la Religion ? Quelle promeſſe pouvoit m'acquitter de ce que je devois à d'autres & à moi-même ? Comment pouvois-

je ſupprimer un écrit défenſif pour mon honneur, pour celui de mes anciens compatriotes ; un écrit que tant de grands motifs rendoient néceſſaire, & où j'avois à remplir de ſi ſaints devoirs ? A qui M. de M. fera-t-il croire que je lui ai promis d'endurer l'ignominie en ſilence ? A préſent même que j'ai pris avec un Corps reſpectable un engagement formel (1), qui eſt-ce dans ce Corps qui m'accuſeroit d'y manquer, ſi, forcé par les outrages de M. de M. je prenois le parti de les repouſſer auſſi publiquement qu'il oſe les faire. Quelque promeſſe que faſſe un honnête homme, on n'exigera jamais, on préſumera bien moins encore qu'elle aille juſqu'à ſe laiſſer déshonorer.

En publiant les Lettres écrites de la Montagne, je fis mon devoir, & je ne manquai point à M. de M. Il en jugea lui-même ainſi, puiſqu'après la publication de l'ouvrage, dont je lui avois envoyé un exemplaire, il ne changea point avec moi de

(1) Voyez la lettre du 9 Avril paſſé, à M. Meuſon, Procureur-Général.

maniere d'agir. Il le lut avec plaiſir, m'en parla avec éloge; pas un mot qui ſentît l'objection. Depuis lors il me vit long-tems encore, toujours de la meilleure amitié; jamais la moindre plainte ſur mon livre. On parloit dans ce tems-là d'une édition générale de mes écrits. Non-ſeulement il approuvoit cette entrepriſe, il deſiroit même de s'y intéreſſer: il me marqua ce deſir que je n'encourageai pas, ſachant que la compagnie qui s'étoit formée, ſe trouvoit déja trop nombreuſe, & ne vouloit plus d'autre aſſocié. Sur mon peu d'empreſſement qu'il remarqua trop, il réfléchit quelque tems après que la bienſéance de ſon état ne lui permettoit pas d'entrer dans cette entrepriſe. C'eſt alors que la Claſſe prit le parti de s'y oppoſer, & fit des repréſentations à la Cour.

Du reſte, la bonne intelligence étoit ſi parfaite encore entre nous, & mon dernier ouvrage y mettoit ſi peu d'obſtacle, que long-tems après ſa publication M. de M. cauſant avec moi, me dit qu'il vouloit demander à la Cour une augmentation de

prébende, & me propoſa de mettre quelques lignes dans la lettre qu'il écriroit pour cet effet à Mylord Maréchal. Cette forme de recommandation me paroiſſant trop familiere, je lui demandai quinze jours pour en écrire à Mylord Maréchal auparavant. Il ſe tut, & ne m'a plus parlé de cette affaire. Dès-lors il commença de voir d'un autre œil les Lettres de la Montagne, ſans cependant en improuver jamais un ſeul mot en ma préſence. Une fois ſeulement il me dit : *Pour moi je crois aux Miracles.* J'aurois pu lui répondre : *J'y crois tout autant que vous.*

Puiſque je ſuis ſur mes torts avec M. de M. je dois vous avouer, Monſieur, que je m'en reconnois d'autres encore. Pénétré pour lui de reconnoiſſance, j'ai cherché toutes les occaſions de la lui marquer, tant en public qu'en particulier. Mais je n'ai point fait d'un ſentiment ſi noble un trafic d'intérêt ; l'exemple ne m'a point gagné, je ne lui ai point fait de préſens, je ne ſais pas acheter les choſes ſaintes. M. de M. vouloit ſavoir toutes mes affaires, connoître tous mes correſpondans, diriger, recevoir

mon

mon teſtament, gouverner mon petit ménage : voilà ce que je n'ai point ſouffert. M. de M. aime à tenir table long-tems ; pour moi c'eſt un vrai ſupplice. Rarement il a mangé chez moi, jamais je n'ai mangé chez lui. Enfin j'ai toujours repouſſé avec tous les égards & tout le reſpect poſſible l'intimité qu'il vouloit établir entre nous. Elle n'eſt jamais un devoir dès qu'elle ne convient pas à tous deux.

Voilà mes torts, je les confeſſe ſans pouvoir m'en repentir. Ils ſont grands, ſi l'on veut, mais ils ſont les ſeuls, & j'atteſte quiconque connoît un peu ces contrées, ſi je ne m'y ſuis pas ſouvent rendu déſagréable aux honnêtes gens par mon zele à louer dans M. de M. ce que j'y trouvois de louable. Le rôle qu'il avoit joué précédemment le rendoit odieux, & l'on n'aimoit pas à me voir effacer par ma propre hiſtoire celle des maux dont il fut l'auteur.

Cependant quelques mécontentemens ſecrets qu'il eût contre moi, jamais il n'eût pris pour les faire éclater, un moment ſi mal choiſi,

ſi d'autres motifs ne l'euſſent porté à reſaiſir l'occaſion fugitive qu'il avoit d'abord laiſſé échaper. Il voyoit trop combien ſa conduite alloit être choquante & contradictoire. Que de combats n'a-t-il pas dû ſentir en lui-même, avant d'oſer afficher une ſi claire prévarication ? Car paſſons telle condamnation qu'on voudra ſur les Lettres de la Montagne, en diront-elles enfin plus que l'Emile, après lequel j'ai été, non pas laiſſé, mais admis à la table ſacrée ? plus que la lettre à M. de Beaumont, ſur laquelle on ne m'a pas dit un ſeul mot ? Qu'elles ne ſoient, ſi l'on veut, qu'un tiſſu d'erreurs, que s'enſuivra-t-il ? qu'elles ne m'ont point juſtifié, & que l'Auteur d'Emile demeure inexcuſable ; mais jamais que celui des Lettres écrites de la Montagne doive en particulier être condamné. Après avoir fait grace à un homme du crime dont on l'accuſe, le punit-on pour s'être mal défendu ? Voilà pourtant ce que fait ici M. de M. ; & je le défie, lui & tous ſes confreres de citer dans ce dernier ouvrage aucun des ſentimens qu'ils cenſurent, que je ne prouve être plus fortement établi dans les précédens.

Mais excité ſous mains par d'autres gens, il ſaiſit le prétexte qu'on lui préſente ; ſûr qu'en criant à tort & à travers à l'impie, on met toujours le peuple en fureur, il ſonne après coup le tocſin de Motiers ſur un pauvre homme, pour s'être oſé défendre chez les Genevois, & ſentant bien que le ſuccès ſeul pouvoit le ſauver du blâme, il n'épargne rien pour ſe l'aſſurer. Je vis à Motiers, je ne veux point parler de ce qui s'y paſſe ; vous le ſavez auſſi bien que moi ; perſonne à Neufchâtel ne l'ignore ; les étrangers qui viennent le voient, gémiſſent, & moi je me tais.

M. de M. s'excuſe ſur les ordres de la Claſſe. Mais ſuppoſons-les exécutés par des voies légitimes ; ſi ces ordres étoient juſtes, comment avoit-il attendu ſi tard à le ſentir ? comment ne les prévenoit-il point lui-même que cela regardoit ſpécialement ? comment après avoir lu & relu les Lettres de la Montagne, n'y avoit-il jamais trouvé un mot à reprendre, ou pourquoi ne m'en avoit-il rien dit, à moi ſon paroiſſien, dans pluſieurs viſites qu'il m'avoit faites ? Qu'étoit devenu

ſon zele paſtoral ? Voudroit-il qu'on le prît pour un imbécille ; qui ne ſait voir dans un livre de ſon métier ce qui y eſt que quand on le lui montre ? Si ces ordres étoient injuſtes, pourquoi s'y ſoumettoit-il ? Un Miniſtre de l'Evangile, un Paſteur doit-il perſécuter par obéiſſance un homme qu'il ſait être innocent ? Ignoroit-il que paroître même en conſiſtoire eſt une peine ignominieuſe, un affront cruel pour un homme de mon âge, ſurtout dans un village, où l'on ne connoît d'autres matieres conſiſtoriales que des admonitions ſur les mœurs ? Il y a dix ans que je fus diſpenſé à Geneve de paroître en Conſiſtoire dans une occaſion beaucoup plus légitime, &, ce que je me reproche preſque, contre le texte formel de la loi. Mais il n'eſt pas étonnant que l'on connoiſſe à Geneve des bienſéances que l'on ignore à Motiers.

Je ne ſais pour qui M. de M. prend ſes lecteurs quand il leur dit qu'il n'y avoit point d'inquiſition dans cette affaire ; c'eſt comme s'il diſoit qu'il n'y avoit point de Conſiſtoire, car c'eſt la même choſe en

cette occaſion. Il fait entendre, il aſſure même qu'elle ne devoit point avoir de ſuite temporelle : le contraire eſt connu de tous les gens au fait du projet, & qui ne ſait qu'en ſurprenant la Religion du Conſeil d'Etat, on l'avoit déja engagé à faire des démarches qui tendoient à m'ôter la protection du Roi ? Le pas néceſſaire pour achever étoit l'excommunication. Après quoi de nouvelles remontrances au Conſeil d'Etat auroient fait le reſte ; on s'y étoit engagé, & voilà d'où vient la douleur de n'avoir pu réuſſir. Car, d'ailleurs, qu'importe à M. de M. ? Craint-il que je ne me préſente pour communier de ſa main ? Qu'il ſe raſſure. Je ne ſuis pas aguerri aux communions comme je vois tant de gens l'être. J'admire ces eſtomacs dévots, toujours ſi prêts à digérer le pain ſacré : le mien n'eſt pas ſi robuſte.

Il dit qu'il n'avoit qu'une queſtion très-ſimple à me faire de la part de la Claſſe. Pourquoi donc en me citant ne me fit-il pas ſignifier cette queſtion ? Quelle eſt cette ruſe d'uſer de ſurpriſe, & de forcer les gens de répondre à l'inſtant même ſans leur donner

un moment pour réfléchir ? C'eſt qu'avec cette queſtion de la Claſſe dont M. de M. parle, il m'en réſervoit de ſon chef d'autres dont il ne parle point, & ſur leſquelles il ne vouloit pas que j'euſſe le tems de me préparer. On ſait que ſon projet étoit abſolument de me prendre en faute, & de m'embarraſſer par tant d'interrogations captieuſes qu'il en vînt à bout. Il ſavoit combien j'étois languiſſant & foible. Je ne veux pas l'accuſer d'avoir eu le deſſein d'épuiſer mes forces : mais quand je fus cité j'étois malade, hors d'état de ſortir, & gardant la chambre depuis ſix mois. C'étoit l'hiver, il faiſoit froid, & c'eſt pour un infirme un étrange ſpécifique qu'une ſéance de pluſieurs heures, debout, interrogé ſans relâche ſur des matieres de Théologie, devant des Anciens dont les plus inſtruits déclarent n'y rien entendre. N'importe, on ne s'informa pas même ſi je pouvois ſortir de mon lit, ſi j'avois la force d'aller, s'il faudroit me faire porter ; on ne s'embarraſſoit pas de cela. La charité paſtorale, occupée des choſes de la foi, ne s'abaiſſe pas aux terreſtres ſoins de cette vie.

Vous ſavez, Monſieur, ce qui ſe paſſa

dans le Conſiſtoire en mon abſence, comment s'y fit la lecture de ma lettre, & les propos qu'on y tint pour en empêcher l'effet. Vos mémoires là-deſſus vous viennent de la bonne ſource. Concevez-vous qu'après cela M. de M. change tout-à-coup d'état & de titre, & que s'étant fait Commiſſaire de la Claſſe pour ſolliciter l'affaire, il redevienne auſſi-tôt Paſteur pour la juger. *J'agiſſois*, dit-il, *comme Paſteur, comme Chef du Conſiſtoire, & non comme repréſentant de la vénérable Claſſe.* C'étoit bien tard changer de rôle, après en avoir fait juſqu'alors un ſi différent. Craignons, Monſieur, les gens qui font ſi volontiers deux perſonnages dans la même affaire. Il eſt rare que ces deux en faſſent un bon.

Il appuie la néceſſité de ſévir ſur le ſcandale cauſé par mon livre. Voilà des ſcrupules tout nouveaux qu'il n'eut point du tems de l'Emile. Le ſcandale fut tout auſſi grand pour le moins : les gens d'Egliſe & les gazetiers ne firent pas moins de bruit. On brûloit, on brayoit, on m'inſultoit par toute l'Europe. M. de M. trouve aujourd'hui des raiſons de

m'excommunier dans celles qui ne l'empêcherent pas alors de m'admettre. Son zele, ſuivant le précepte, prend toutes les formes pour agir ſelon les tems & les lieux. Mais qui eſt-ce, je vous prie, qui excita dans ſa paroiſſe le ſcandale dont il ſe plaint au ſujet de mon dernier livre ? Qui eſt-ce qui affectoit d'en faire un bruit affreux, & par ſoi-même & par des gens apoſtés ? Qui eſt-ce, parmi tout ce peuple ſi ſaintement forcené, qui auroit ſu que j'avois commis le crime énorme de prouver que le Conſeil de Geneve m'avoit condamné à tort, ſi l'on n'eût pris ſoin de le leur dire en leur peignant ce ſingulier crime avec les couleurs que chacun ſait ? Qui d'entr'eux eſt même en état de lire mon livre & d'entendre ce dont il s'agit ? Exceptons ſi l'on veut l'ardent ſatellite de M. de M., ce grand Maréchal qu'il cite ſi fiérement, ce grand clerc le Boirude de ſon Egliſe, qui ſe connoît ſi bien en fers de chevaux & en livres de théologie. Je veux le croire en état de lire à jeun & ſans épeller une ligne entiere, quel autre des ameutés en peut faire autant ? En entrevoyant ſur mes pages les mots d'*Evangile* & de *miracles*, ils auroient

eru lire un livre de dévotion, & me ſachant bon homme ils auroient dit : *Que Dieu le béniſſe, il nous édifie.* Mais on leur a tant aſſuré que j'étois un homme abominable, un impie, qui diſoit qu'il n'y avoit point de Dieu, & que les femmes n'avoient point d'ame, que ſans ſonger au langage ſi contraire qu'on leur tenoit ci-devant, ils ont à leur tour répété : *c'eſt un impie, un ſcélérat, c'eſt l'Antechriſt, il faut l'excommunier, le brûler.* On leur a charitablement répondu : *ſans doute ; mais criez & laiſſez-nous faire ; tout ira bien.*

La marche ordinaire de Meſſieurs les gens d'Egliſe me paroît admirable pour aller à leur but. Après avoir établi en principe leur compétence ſur tout ſcandale, ils excitent le ſcandale ſur tel objet qu'il leur plaît, & puis, en vertu de ce ſcandale qui eſt leur ouvrage, ils s'emparent de l'affaire pour la juger. Voilà de quoi ſe rendre maîtres de tous les peuples, de toutes les loix, de tous les Rois, & de toute la terre, ſans qu'on ait le moindre mot à leur dire. Vous rappellez-vous le conte de ce Chirurgien dont la bouti-

que donnoit ſur deux rues, & qui, ſortant par une porte, eſtropioit les paſſans, puis rentroit ſubtilement, &, pour les panſer, reſſortoit par l'autre ? Voilà l'hiſtoire de tous les Clergés du monde, excepté que le Chirurgien guériſſoit au moins ſes bleſſés, & que ces Meſſieurs, en traitant les leurs, les achevent.

N'entrons point, Monſieur, dans les intrigues ſecretes qu'il ne faut pas mettre au grand jour. Mais ſi M. de M. n'eût voulu qu'exécuter l'ordre de la Claſſe, ou faire l'acquit de ſa conſcience, pourquoi l'acharnement qu'il a mis à cette affaire ? pourquoi ce tumulte excité dans le pays ? pourquoi ces prédications violentes ? pourquoi ces conciliabules ? pourquoi tant de ſots bruits répandus pour tâcher de m'effrayer par les cris de la populace ? Tout cela n'eſt-il pas notoire au public ? M. de M. le nie ; & pourquoi non, puiſqu'il a bien nié d'avoir prétendu deux voix dans le Conſiſtoire. Moi, j'en vois trois, ſi je ne me trompe. D'abord celle de ſon Diacre, qui n'étoit là que comme ſon repréſentant ; la ſienne enſuite qui formoit l'égalité ; & celle

enfin qu'il vouloit avoir pour départager les ſuffrages. Trois voix à lui ſeul, c'eût été beaucoup, même pour abſoudre ; il les vouloit pour condamner, & ne put les obtenir, où étoit le mal ? M. de M. étoit trop heureux que ſon Conſiſtoire plus ſage que lui l'eût tiré d'affaire avec la Claſſe, avec ſes confrères, avec ſes correſpondans, avec lui-même. J'ai fait mon devoir, auroit-il dit ; j'ai vivement pourſuivi la choſe : mon Conſiſtoire n'a pas jugé comme moi ; il a abſous ROUSSEAU contre mon avis. Ce n'eſt pas ma faute; je me retire ; je n'en puis faire davantage ſans bleſſer les loix, ſans déſobéir au Prince, ſans troubler le repos public : je ſuis trop bon chrétien, trop bon citoyen, trop bon paſteur pour rien tenter de ſemblable. Après avoir échoué, il pouvoit encore, avec un peu d'adreſſe, conſerver ſa dignité, & recouvrer ſa réputation. Mais l'amour-propre irrité n'eſt pas ſi ſage. On pardonne encore moins aux autres le mal qu'on leur a voulu faire que celui qu'on leur a fait en effet. Furieux de voir manquer à la face de l'Europe ce grand crédit dont il aime à ſe vanter, il ne peut quitter la partie,

il dit en Claſſe qu'il n'eſt pas ſans eſpoir de la renouer ; il le tente dans un autre Conſiſtoire : mais, pour ſe montrer moins à découvert, il ne la propoſe pas lui-même, il la fait propoſer par ſon Maréchal, par cet inſtrument de ſes menées, qu'il appele à témoin qu'il n'en a pas fait. Cela n'étoit-il pas finement trouvé ? Ce n'eſt pas que M. de M. ne ſoit fin ; mais un homme que la colere aveugle ne fait plus que des ſottiſes quand il ſe livre à ſa paſſion.

Cette reſſource lui manque encore. Vous croiriez qu'au moins alors ſes efforts s'arrêtent là. Point du tout. Dans l'aſſemblée ſuivante de la Claſſe, il propoſe un autre expédient, fondé ſur l'impoſſibilité d'éluder l'activité de l'Officier du Prince dans ſa Paroiſſe. C'eſt d'attendre que j'aie paſſé dans une autre, & là de recommencer les pourſuites ſur nouveaux frais. En conſéquence de ce bel expédient, les Sermons emportés recommencent ; on met derechef le peuple en rumeur, comptant, à force de déſagrément, me forcer enfin de quitter la paroiſſe. En voilà trop, en vérité, pour un homme auſſi

tolérant

tolérant que M. de M. prétend l'être, & qui n'agit que par l'ordre de ſon Corps.

Ma lettre s'allonge beaucoup, Monſieur, mais il le faut ; & pourquoi la couperois-je ? Seroit-ce l'abréger que d'en multiplier les formules ? Laiſſons à M. de M. le plaiſir de dire dix fois de ſuite : *Dinazarde ma ſœur, dormez-vous ?*

Je n'ai point entamé la queſtion de droit ; je me ſuis interdit cette matiere. Je me ſuis borné dans la ſeconde partie de cette lettre à vous prouver que M. de M., malgré le ton béat qu'il affecte, n'a point été conduit dans cette affaire par le zele de la foi, ni par ſon devoir, mais qu'il a, ſelon l'uſage, fait ſervir Dieu d'inſtrument à ſes paſſions. Or jugez ſi, pour de telles fins, on emploie des moyens qui ſoient honnêtes, & diſpenſez-moi d'entrer dans des détails qui feroient gémir la vertu.

Dans la premiere partie de ma lettre, je rapporte des faits oppoſés à ceux qu'avance M. de M. Il avoit eu l'art de ſe ménager des

indices auxquels je n'ai pu répondre que par le récit fidele de ce qui s'eſt paſſé. De ces aſſertions contraires de ſa part & de la mienne, vous conclurez que l'un des deux eſt un menteur, & j'avoue que cette concluſion me paroît juſte.

En voulant finir ma lettre & poſer ſa brochure, je la feuillete encore. Les obſervations ſe préſentent ſans nombre, & il ne faut pas toujours recommencer. Cependant comment paſſer ce que j'ai dans cet inſtant ſous les yeux ? *Que feront nos Miniſtres*, ſe diſoit-on publiquement ? *Défendront-ils l'Evangile attaqué ſi ouvertement par ſes ennemis ?* C'eſt donc moi qui ſuis l'ennemi de l'Evangile, parce que je m'indigne qu'on le défigure & qu'on l'aviliſſe. Eh ! que ſes prétendus défenſeurs n'imitent-ils l'uſage que j'en voudrois faire ! Que n'en prennent-ils ce qui les rendroit bons & juſtes ! Que n'en laiſſent-ils ce qui ne ſert de rien à perſonne, & qu'ils n'entendent pas plus que moi !

Si un Citoyen de ce pays avoit oſé dire ou

Ecrire quelque choſe d'approchant à ce qu'avance M. R. ne ſéviroit-on pas contre lui ? Non aſſurément, j'oſe le croire pour l'honneur de cet Etat. Peuple de Neufchâtel, quelles ſeroient donc vos franchiſes, ſi, pour quelque point qui fourniroit matiere de chicane aux Miniſtres, ils pouvoient pourſuivre au milieu de vous l'Auteur d'un factum imprimé à l'autre bout de l'Europe, pour ſa défenſe en pays étranger ? M. de M. m'a choiſi pour vous impoſer en moi ce nouveau joug ; mais ſerois-je digne d'avoir été reçu parmi vous, ſi j'y laiſſois par mon exemple une ſervitude que je n'y ai point trouvée ?

M. Rouſſeau, nouveau Citoyen, a-t-il donc plus de priviléges que tous les anciens Citoyens ? Je ne réclame pas même ici les leurs ; je ne réclame que ceux que j'avois étant homme, & comme ſimple étranger. Le correſpondant que M. de M. fait parler, ce merveilleux correſpondant qu'il ne nomme point, & qui lui donne tant de louanges, eſt un ſingulier raiſonneur, ce me ſemble. Je veux avoir, ſelon lui, plus de priviléges que tous les Citoyens, parce que je réſiſte

à des vexations que n'endura jamais aucun Citoyen. Pour m'ôter le droit de défendre ma bourſe contre un voleur qui voudroit me la prendre, il n'auroit donc qu'à me dire : *Vous êtes plaiſant de ne vouloir pas que je vous vole ! Je volerois bien un homme du pays s'il paſſoit au lieu de vous.*

Remarquez qu'ici M. le Profeſſeur de Montmollin eſt le ſeul Souverain, le Deſpote qui me condamne, & que la loi, le Conſiſtoire, le Magiſtrat, le Gouvernement, le Gouverneur, le Roi même qui me protegent ſont autant de rebelles à l'autorité ſuprême de M. le Profeſſeur de Montmollin.

L'Anonyme demande *ſi je ne me ſuis pas ſoumis, comme Citoyen, aux loix de l'Etat & aux uſages ;* & de l'affirmative qu'aſſurément on ne lui conteſtera pas, il conclut que je me ſuis ſoumis à une loi qui n'exiſte point & à un uſage qui n'eut jamais lieu.

M. de M. dit à cela que cette loi exiſte à Geneve, & que je me ſuis plaint moi-même qu'on l'a violée à mon préjudice. Ainſi donc

la loi qui exiſte à Geneve & qui n'exiſte pas à Motiers, on la viole à Geneve pour me décréter, & on la ſuit à Motiers pour m'excommunier. Convenez que me voilà dans une agréable poſition ! C'étoit ſans doute dans un de ſes momens de gaîté que M. de M. fit ce raiſonnement-là.

Il plaiſante à peu près ſur le même ton dans une note ſur l'offre (1) que je voulus bien faire à la Claſſe, à condition qu'on me laiſsât en repos (2). Il dit que c'eſt ſe moquer, & qu'on ne fait pas ainſi la loi à ſes ſupérieurs.

Premiérement, il ſe moque lui-même, quand il prétend qu'offrir une ſatisfaction très-obſéquieuſe & très-raiſonnable à gens

(1) Offre dont le ſecret fut ſi bien gardé que perſonne n'en ſut rien que quand je le publiai, & qui fut ſi malhonnêtement reçu qu'on ne daigna pas y faire la moindre réponſe. Il fallut même que je fiſſe redemander à M. de M. ma déclaration qu'il s'étoit doucement appropriée.

(2) Voyez la lettre du 10 Mars précédent à M. de Montmollin.

qui ſe plaignent, quoiqu'à tort, c'eſt leur faire la loi.

Mais la plaiſanterie eſt d'avoir appellé Meſſieurs de la Claſſe mes ſupérieurs, comme ſi j'étois homme d'Egliſe. Car qui ne ſait que la Claſſe ayant juriſdiction ſur le Clergé ſeulement, & n'ayant au ſurplus rien à commander à qui que ce ſoit, ſes membres ne ſont, comme tels, les ſupérieurs de perſonne (1)? Or, de me traiter en homme d'Egliſe eſt une plaiſanterie fort déplacée à mon avis. M. de M. ſait très-bien que je ne ſuis point homme d'Egliſe, & que j'ai même, graces au Ciel, très-peu de vocation pour le devenir.

Encore quelques mots ſur la lettre que j'écrivis au Conſiſtoire, & j'ai fini. M. de M. promet peu de commentaires ſur cette lettre.

(1) Il faudroit croire que la tête tourne à M. de M. ſi l'on lui ſuppoſoit aſſez d'arrogance pour vouloir ſérieuſement donner à Meſſieurs de la Claſſe quelque ſupériorité ſur les autres ſujets du Roi. Il n'y a pas cent ans que ces ſupérieurs prétendus ne ſignoient qu'après tous les autres Corps.

Je crois qu'il fait très-bien, & qu'il eût mieux fait encore de n'en point donner du tout. Permettez que je paſſe en revue ceux qui me regardent ; l'examen ne ſera pas long.

Comment répondre, dit-il, *à des queſtions qu'on ignore* ? Comme j'ai fait, en prouvant d'avance qu'on n'a point le droit de queſtionner.

Une foi dont on ne doit compte qu'à Dieu ne ſe publie pas dans toute l'Europe.

Et pourquoi une foi dont on ne doit compte qu'à Dieu ne ſe publieroit-elle pas dans toute l'Europe ?

Remarquez l'étrange prétention d'empêcher un homme de dire ſon ſentiment quand on lui en prête d'autres, de lui fermer la bouche & de le faire parler.

Celui qui erre en Chrétien redreſſe volontiers ſes erreurs. Plaiſant ſophiſme !

Celui qui erre en Chrétien ne ſait pas qu'il erre. S'il redreſſoit ſes erreurs ſans les connoître, il n'erreroit pas moins, & de

plus il mentiroit. Ce ne ſeroit plus errer en Chrétien.

Eſt-ce s'appuyer ſur l'autorité de l'Evangile que de rendre douteux les miracles ? Oui, quand c'eſt par l'autorité même de l'Evangile qu'on rend douteux les miracles.

Et d'y jetter du ridicule. Pourquoi non, quand s'appuyant ſur l'Evangile on prouve que ce ridicule n'eſt que dans les interprétations des Théologiens ?

Je ſuis sûr que M. de M. ſe félicitoit ici beaucoup de ſon laconiſme. Il eſt toujours aiſé de répondre à de bons raiſonnemens par des ſentences ineptes.

Quant à la note de Théodore de Bèze, il n'a pas voulu dire autre choſe ſinon que la foi du Chrétien n'eſt pas appuyée uniquement ſur les miracles.

Prenez garde, Monſieur le Profeſſeur ; ou vous n'entendez pas le latin, ou vous êtes un homme de mauvaiſe foi.

Ce paſſage *non ſatis tuta fides eorum qui miraculis nituntur*, ne ſignifie point du tout,

comme vous le prétendez, que *la foi du Chrétien n'eſt pas appuyée uniquement ſur les miracles.*

Au contraire, il ſignifie très-exactement que *la foi de quiconque s'appuie ſur les miracles eſt peu ſolide.* Ce ſens ſe rapporte fort bien au paſſage de ſaint Jean qu'il commente, & qui dit de Jéſus que pluſieurs crurent en lui, voyant ſes miracles, mais qu'il ne leur confioit point pour cela ſa perſonne, *parce qu'il les connoiſſoit bien.* Penſez-vous qu'il auroit aujourd'hui plus de confiance en ceux qui font tant de bruit de la même foi ?

Ne croiroit-on pas entendre M. Rouſſeau dire dans ſa lettre à l'Archevêque de Paris, qu'on devroit lui dreſſer des ſtatues pour ſon Emile ? Notez que cela ſe dit au moment où, preſſé par la comparaiſon d'Emile & des Lettres de la Montagne, M. de M. ne ſait comment s'échaper. Il ſe tire d'affaire par une gambade.

S'il falloit ſuivre pied à pied ſes écarts, s'il falloit examiner le poids de ſes affirmations, & analyſer les ſinguliers raiſonnemens dont

il nous paie, on ne finiroit pas, & il faut finir. Au bout de tout cela, fier de s'être nommé il s'en vante. Je ne vois pas trop là de quoi ſe vanter. Quand une fois on a pris ſon parti ſur certaines choſes, on a peu de mérite à ſe nommer.

Pour vous, Monſieur, qui gardiez par ménagement pour lui l'anonyme qu'il vous reproche, nommez-vous puiſqu'il le veut. Acceptez des honnêtes gens l'éloge qui vous eſt dû : montrez-leur le digne Avocat de la cauſe juſte, l'hiſtorien de la vérité, l'apologiſte des droits de l'opprimé, de ceux du Prince, de l'Etat & des peuples, tous attaqués par lui dans ma perſonne : mes défenſeurs, mes protecteurs ſont connus : qu'il montre à ſon tour ſon anonyme & ſes partiſans dans cette affaire : il en a déja nommé deux, qu'il acheve. Il m'a fait bien du mal, il vouloit m'en faire bien davantage ; que tout le monde connoiſſe ſes amis & les miens. Je ne veux point d'autre vengeance.

Recevez, Monſieur, mes tendres ſalutations.

LETTRE

A M. D.

A l'Iſle de St. Pierre, ce 17 Oct. 1765.

ON me chaſſe d'ici (1), mon cher Hôte ; le climat de Berlin eſt trop rude pour moi. Je me détermine à paſſer en Angleterre, où j'aurois dû d'abord aller. J'aurois grand beſoin de tenir conſeil avec vous, mais je ne puis aller à Neufchâtel ; voyez ſi vous pourriez par charité vous dérober à vos affaires pour faire un tour juſqu'ici. Je vous embraſſe.

(1) L'Iſle de St. Pierre, au milieu du lac de Bienne, où M. Rouſſeau s'étoi réfugié après la lapidation de Motiers. On peu voit la deſcription de cette Iſle dans les *Rêveries du Promeneur Solitaire*, cinquieme Promenade.

LETTRE

A MONSIEUR

DE GRAFFENRIED,

BAILLIF A NIDAU.

A l'Iſle de St. Pierre, le 17 Oct. 1765.

MONSIEUR,

J'OBÉIRAI à l'ordre de LL. EE. avec le regret de ſortir de votre Gouvernement & de votre voiſinage, mais avec la conſolation d'emporter votre eſtime & celle des honnêtes gens. Nous entrons dans une ſaiſon dure, ſur-tout pour un pauvre infirme ; je ne ſuis point préparé pour un long voyage, & mes affaires demanderoient quelques préparations; j'aurois ſouhaité, Monſieur, qu'il vous eût plu de me marquer ſi l'on m'ordonnoit de partir ſur-le-champ, ou ſi l'on vouloit bien m'accorder quelques ſemaines pour prendre les arrangemens néceſſaires à ma ſituation. En attendant qu'il vous plaiſe de me preſcrire un terme, que je m'efforcerai même d'abréger

bréger, je ſuppoſerai qu'il m'eſt permis de ſéjourner ici juſqu'à ce que j'aie mis l'ordre le plus preſſant à mes affaires ; ce qui me rend ce retard preſque indiſpenſable, eſt que ſur des indices que je croyois ſûrs, je me ſuis arrangé pour paſſer ici le reſte de ma vie, avec l'agrément tacite du Souverain. Je voudrois être ſûr que ma viſite ne vous déplairoit pas ; quelque précieux que me ſoient les momens en cette occaſion ; j'en déroberai de bien agréables pour aller vous renouveller, Monſieur, les aſſurances de mon reſpect.

LETTRE

AU MÊME.

A l'Iſle de St. Pierre, le 20 Oct. 1766.

MONSIEUR,

LE triſte état où je me trouve, & la confiance que j'ai dans vos bontés, me déterminent à vous ſupplier de vouloir bien faire agréer à Leurs Excellences une propoſition qui tend à me délivrer une fois pour toutes, des tourmens d'une vie orageuſe, & qui va mieux, ce me ſemble, au but de ceux qui me pourſuivent, que ne fera mon éloignement. J'ai conſulté ma ſituation, mon âge, mon humeur, mes forces: rien de tout cela ne me permet d'entreprendre en ce moment, & ſans préparation, de longs & pénibles voyages; d'aller errant dans des pays froids & de me fatiguer à chercher au loin un aſyle, dans une ſaiſon où mes infirmités ne me permettent pas même de ſortir de la chambre. Après ce qui s'eſt paſſé je ne puis me réſoudre à rentrer dans le territoire de Neufchâtel, où la protection du Prince

& du Gouvernement ne ſauroit me garantir des fureurs d'une populace excitée qui ne connoît aucun frein ; & vous comprenez, Monſieur, qu'aucun des Etats voiſins ne voudra, ou n'oſera donner retraite à un malheureux ſi durement chaſſé de celui-ci.

Dans cette extrémité je ne vois pour moi qu'une ſeule reſſource ; & quelque effrayante qu'elle paroiſſe, je la prendrai non-ſeulement ſans répugnance, mais avec empreſſement, ſi Leurs Excellences veulent bien y conſentir : c'eſt qu'il leur plaiſe que je paſſe en priſon le reſte de mes jours, dans quelqu'un de leurs châteaux, ou tel autre lieu de leurs Etats qu'il leur ſemblera bon de choiſir. J'y vivrai à mes dépens, & je donnerai sûreté de n'être jamais à leur charge ; je me ſoumets à n'avoir ni papier, ni plume, ni aucune communication au-dehors, ſi ce n'eſt pour l'abſolue néceſſité, & par le canal de ceux qui ſeront chargés de moi ; ſeulement qu'on me laiſſe avec l'uſage de quelques livres, la liberté de me promener quelquefois dans un jardin, & je ſuis content.

Ne croyez point, Monſieur, qu'un expédient ſi violent en apparence, ſoit le fruit du déſeſpoir; j'ai l'eſprit très-calme en ce moment; je me ſuis donné le tems d'y bien penſer, & c'eſt d'après la profonde conſidération de mon état que je m'y détermine. Conſidérez, je vous ſupplie, que ſi ce parti eſt extraordinaire, ma ſituation l'eſt encore plus; mes malheurs ſont ſans exemple; la vie orageuſe que je mene ſans relâche, depuis pluſieurs années, ſeroit terrible pour un homme en ſanté; jugez ce qu'elle doit être pour un pauvre infirme, épuiſé de maux & d'ennuis, & qui n'aſpire qu'à mourir en paix. Toutes les paſſions ſont éteintes dans mon cœur; il n'y reſte que l'ardent deſir du repos & de la retraite; je les trouverois dans l'habitation que je demande. Délivré des importuns, à couvert de nouvelles cataſtrophes, j'attendrois tranquillement la derniere, & n'étant plus inſtruit de ce qui ſe paſſe dans le monde, je ne ſerois plus attriſté de rien. J'aime la liberté ſans doute, mais la mienne n'eſt point au pouvoir des hommes, & ce ne ſeront ni des murs ni des clefs qui me

l'ôteront. Cette captivité, Monſieur, me paroît ſi peu terrible, je ſens ſi bien que je jouirois de tout le bonheur que je puis encore eſpérer dans cette vie, que c'eſt par là même que, quoiqu'elle doive délivrer mes ennemis de toute inquiétude à mon égard, je n'oſe eſpérer de l'obtenir; mais je ne veux rien avoir à me reprocher vis-à-vis de moi, non plus que vis-à-vis d'autrui. Je veux pouvoir me rendre le témoignage que j'ai tenté tous les moyens praticables & honnêtes qui pouvoient m'aſſurer le repos, & prévenir les nouveaux orages qu'on me force d'aller chercher.

Je connois, Monſieur, les ſentimens d'humanité dont votre ame généreuſe eſt remplie; je ſens tout ce qu'une grace de cette eſpece peut vous coûter à demander; mais quand vous aurez compris que, vu ma ſituation, cette grace en ſeroit en effet une très-grande pour moi, ces mêmes ſentimens qui ſont votre répugnance, me ſont garans que vous ſaurez la ſurmonter. J'attends pour prendre définitivement mon parti,

qu'il vous plaiſe de m'honorer de quelque réponſe.

Daignez, Monſieur, je vous ſupplie, agréer mes excuſes & mon reſpect.

LETTRE

AU MÊME.

22 Octobre 1765.

JE puis, Monſieur, quitter ſamedi prochain l'Iſle de St. Pierre, & je me conformerai en cela à l'ordre de LL. EE.; mais vu l'étendue de leurs Etats & ma triſte ſituation, il m'eſt abſolument impoſſible de ſortir le même jour de l'enceinte de leur territoire. J'obéirai en tout ce qui me ſera poſſible; ſi LL. EE. me veulent punir de ne l'avoir pas fait, Elles peuvent diſpoſer à leur gré de ma perſonne & de ma vie; j'ai appris à m'attendre à tout de la part des hommes; ils ne prendront pas mon ame au dépourvu.

Recevez, homme juſte & généreux, les aſſurances de ma reſpectueuſe reconnoiſſance, & d'un ſouvenir qui ne ſortira jamais de mon cœur.

LETTRE

AU MÊME.

Bienne, le 25 Octobre 1765.

JE reçois, Monſieur, avec reconnoiſſance les nouvelles marques de vos attentions & de vos bontés pour moi; mais je n'en profiterai pas pour le préſent : les prévenances & ſollicitations de Meſſieurs de Bienne me déterminent à paſſer quelque tems avec eux, & ce qui me flatte, à votre voiſinage. Agréez, Monſieur, je vous ſupplie, mes remerciemens, mes ſalutations & mon reſpect.

LETTRE

A M. D.

Bienne ſ le 27 Octobre 1765.

J'Ai cédé, mon cher Hôte, aux careſſes, & aux ſollicitations ; je reſte à Bienne, réſolu d'y paſſer l'hiver ; & j'ai lieu de croire que je l'y paſſerai tranquillement. Cela fera quelque changement dans nos arrangemens, & mes effets pouvant me venir joindre avec Mlle. le Vaſſeur, je pourrai pendant l'hiver faire moi-même le catalogue de mes livres. Ce qui me flatte dans tout ceci, eſt que je reſte votre voiſin, avec l'eſpoir de vous voir quelquefois dans vos momens de loiſir. Donnez-moi de vos nouvelles & de celles de nos amis. Je vous embraſſe de tout mon cœur.

LETTRE

AU MÊME.

Bienne, lundi 22 Octobre 1765.

ON m'a trompé, mon cher Hôte. Je pars demain matin avant qu'on me chaſſe. Donnez-moi de vos nouvelles à Baſle. Je vous recommande ma pauvre gouvernante. Je ne puis écrire à perſonne, quelque deſir que j'en aie. Je n'ai pas même le tems de reſpirer, ni la force. Je vous embraſſe.

LETTRE

A M. D. L. C.

IL faut, Monſieur, que vous ayez une grande opinion de votre éloquence, & une bien petite du diſcernement de l'homme dont vous vous dites enthouſiaſte, pour croire l'intéreſſer en votre faveur, par le petit Roman ſcandaleux qui remplit la moitié de la lettre que vous m'avez écrite, & par l'hiſtoriette qui le ſuit. Ce que j'apprends de plus sûr dans cette lettre, c'eſt que vous êtes bien jeune, & que vous me croyez bien jeune auſſi.

Vous voilà, Monſieur, avec votre Zélie comme ces Saints de votre Fgliſe, qui, dit-on, couchoient dévotement avec des filles, & attiſoient tous les feux des tentations, pour ſe mortifier, en combattant le deſir de les éteindre. J'ignore ce que vous prétendez par les détails indécens que vous m'oſez faire; mais il eſt difficile de les lire, ſans vous croire un menteur, ou un impuiſſant.

L'amour peut épurer les ſens, je le ſais; il eſt cent fois plus facile à un véritable amant d'être ſage, qu'à un autre homme: l'amour qui reſpecte ſon objet, en chérit la pureté; c'eſt une perfection de plus qu'il y trouve, & qu'il craint de lui ôter. L'amour-propre dédommage un amant des privations qu'il s'impoſe, en lui montrant l'objet qu'il convoite, plus digne des ſentimens qu'il a pour lui. Mais ſi ſa maîtreſſe, une fois livrée à ſes careſſes, a déja perdu toute modeſtie; ſi ſon corps eſt en proie à ſes attouchemens laſcifs; ſi ſon cœur brûle de tous les feux qu'ils y portent; ſi ſa volonté même déja corrompue la livre à ſa diſcrétion, je voudrois bien ſavoir ce qui lui reſte à reſpecter en elle.

Suppoſons qu'après avoir ainſi ſouillé la perſonne de votre maîtreſſe, vous ayez obtenu ſur vous-même l'étrange victoire dont vous vous vantez, & que vous en ayez le mérite, l'avez-vous obtenue ſur elle, ſur ſes deſirs, ſur ſes ſens même? Vous vous vantez de l'avoir fait pâmer entre vos bras. Vous vous êtes donc ménagé le ſot plaiſir de

la

la voir pâmer ſeule. Et c'étoit-là l'épargner ſelon vous ? non, c'étoit l'avilir. Elle eſt plus mépriſable que ſi vous en euſſiez joui. Voudriez-vous d'une femme qui ſeroit ſortie ainſi des mains d'un autre ? Vous appelez pourtant tout cela des ſacrifices à la vertu. Il faut que vous ayez d'étranges idées de cette vertu dont vous me parlez, & qui ne vous laiſſe pas même le moindre ſcrupule d'avoir déshonoré la fille d'un homme dont vous mangiez le pain. Vous n'adoptez pas les maximes de l'Héloïſe : vous vous piquez de les braver. Il eſt faux, ſelon vous, qu'on ne doit rien accorder aux ſens ; quand on veut leur refuſer quelque choſe. En accordant aux vôtres tout ce qui peut vous rendre coupable, vous ne leur refuſiez que ce qui pouvoit vous excuſer. Votre exemple, ſuppoſé vrai, ne fait point contre la maxime ; il la confirme.

Ce joli conte eſt ſuivi d'un autre plus vraiſemblable, mais que le premier me rend bien ſuſpect. Vous voulez, avec l'art de votre âge, émouvoir mon amour-propre, & me forcer, au moins par bienſéance, à

m'intéreſſer pour vous. Voilà, Monſieur, de tous les piéges qu'on peut me tendre, celui dans lequel on me prend le moins, ſur-tout quand on le tend auſſi peu finement. Il y auroit de l'humeur à vous blâmer de la maniere dont vous dites avoir ſoutenu ma cauſe, & même une ſorte d'ingratitude à ne vous en pas ſavoir gré. Cependant, Monſieur, mon livre ayant été condamné par votre Parlement, vous ne pouviez mettre trop de modeſtie & de circonſpection à le défendre, & vous ne devez pas me faire une obligation perſonnelle envers vous, d'une juſtice que vous avez dû rendre à la vérité, ou à ce qui vous a paru l'être. Si j'étois sûr que les choſes ſe fuſſent paſſées comme vous me le marquez, je croirois devoir vous dédommager, ſi je pouvois, d'un préjudice dont je ſerois en quelque maniere la cauſe. Mais cela ne m'engageroit pas à vous recommander ſans vous connoître, préférablement à beaucoup de gens de mérite que je connois, ſans pouvoir les ſervir; & je me garderois de vous procurer des Eleves, ſur-tout s'ils avoient des ſœurs, ſans autre garant de leur bonne édu-

cation, que ce que vous m'avez appris de vous, & la piece de vers que vous m'avez envoyée. Le libraire à qui vous l'avez préſentée a eu tort de vous répondre auſſi brutalement qu'il l'a fait; & l'ouvrage, du côté de la compoſition, n'eſt pas auſſi mauvais qu'il l'a paru croire. Les vers ſont faits avec beaucoup de facilité; il y en a de très-bons parmi d'autres foibles & peu corrects. Du reſte il y regne plutôt un ton de déclamation, qu'une certaine chaleur d'ame. Zamon ſe tue en acteur de tragédie: cette mort ne perſuade ni ne touche; tous les ſentimens ſont tirés de la nouvelle Héloïſe; on en trouve à peine un qui vous appartienne, ce qui n'eſt pas un grand ſigne de la chaleur de votre cœur, ni de la vérité de l'hiſtoire. D'ailleurs ſi le libraire avoit tort dans un ſens, il avoit bien raiſon dans un autre, auquel vraiſemblablement il ne ſongeoit pas. Comment un homme qui ſe pique de vertu peut-il vouloir publier une piece d'où réſulte la plus pernicieuſe morale, une piece pleine d'images licencieuſes que rien n'épure, une piece qui tend à perſuader que les privau-

tés des amans ſont ſans conſéquence, & qu'on peut toujours s'arrêter où l'on veut ; maxime auſſi fauſſe que dangereuſe, & propre à détruire toute pudeur, toute honnêteté, toute retenue entre les deux ſexes. Monſieur, ſi vous n'êtes pas un homme ſans mœurs, ſans principes, vous ne ferez jamais imprimer vos vers, quoique paſſables, ſans un correctif ſuffiſant pour en empêcher le mauvais effet.

Vous avez des talens, ſans doute, mais vous n'en faites pas un uſage qui porte à les encourager. Puiſſiez-vous, Monſieur, en faire un meilleur dans la ſuite, & qui ne vous attire ni regrets à vous-même, ni le blâme des honnêtes gens. Je vous ſalue de tout mon cœur.

P. S. Si vous aviez un beſoin preſſant des deux louis que vous demandiez au Libraire, je pourrois en diſpoſer ſans m'incommoder beaucoup. Parlez-moi naturellement ; ce ne ſeroit pas vous en faire un don, ce ſeroit ſeulement payer vos vers au prix que vous y aviez mis vous-même.

LETTRE

A M. D.

Strasbourg, le 5 Novembre 1765.

JE ſuis arrivé, mon cher Hôte, à Straſbourg ſamedi, tout-à-fait hors d'état de continuer ma route, tant par l'effet de mon mal & de la fatigue, que par la fievre & une chaleur d'entrailles qui s'y ſont jointes. Il m'eſt auſſi impoſſible d'aller maintenant à Potzdam qu'à la Chine, & je ne ſais plus trop ce que je vais devenir; car probablement on ne me laiſſera pas long-tems ici. Quand on eſt une fois au point où je ſuis, on n'a plus de projets à faire; il ne reſte qu'à ſe réſoudre à toutes choſes, & à plier la tête ſous le joug de la néceſſité.

J'ai écrit à Mylord Maréchal; je voudrois attendre ici ſa réponſe. Si l'on me chaſſe, j'irai chercher de l'autre côté du Rhin quelque humanité, quelque hoſpitalité: ſi je n'en trouve plus nulle part, il faudra bien chercher quelque moyen de s'en paſſer. Bonjour,

non plus mon hôte, mais toujours mon ami. George Keith & vous, m'attachez encore à la vie. De tels liens ne ſe rompent pas aiſément. Je vous embraſſe.

LETTRE

AU MÊME.

Strasbourg, le 10 Novembre 1765.

RASSUREZ-VOUS, mon cher Hôte, & raſſurez nos amis ſur les dangers auxquels vous me croyiez expoſé. Je ne reçois ici que des marques de bienveillance, & tout ce qui commande dans la ville & dans la province, paroît s'accorder à me favoriſer. Sur ce que m'a dit M. le Maréchal, que je vis hier, je dois me regarder comme auſſi en ſûreté à Strasbourg qu'à Berlin. M. Fitſcher m'a ſervi avec toute la chaleur & tout le zele d'un ami, & il a eu le plaiſir de trouver tout le monde auſſi bien diſpoſé qu'il pouvoit le deſirer. On me fait appercevoir bien agréablement que je ne ſuis plus en Suiſſe.

Je n'ai que le tems de vous marquer ce mot pour vous raſſurer ſur mon compte.

Je vous embraſſe de tout mon cœur.

LETTRE

A MONSIEUR

DAVID HUME.

Strasbourg, le 4 Décembre 1765.

Vos bontés, Monſieur, me pénetrent autant qu'elles m'honorent. La plus digne réponſe que je puiſſe faire à vos offres, eſt de les accepter, & je les accepte. Je partirai dans cinq ou ſix jours pour aller me jetter entre vos bras. C'eſt le conſeil de Mylord Maréchal, mon protecteur, mon ami, mon pere; c'eſt celui de Madame de ***, dont la bienveillance éclairée me guide autant qu'elle me conſole; enfin, j'oſe dire que c'eſt celui de mon cœur qui ſe plaît à devoir beaucoup au plus illuſtre de mes contemporains, dont la bonté ſurpaſſe la gloire. Je ſoupire après une retraite ſolitaire & libre où je puiſſe finir mes jours en paix. Si vos ſoins bienfaiſans me la procurent, je jouirai tout enſemble, & du ſeul bien que mon cœur deſire, & du plaiſir de le tenir de vous. Je vous ſalue, Monſieur, de tout mon cœur.

LETTRE

A M. D'IVERNOIS.

Paris, le 18 Décembre 1765.

AVANT hier ſoir, Monſieur, j'arrivai ici très-fatigué, très-malade, ayant le plus grand beſoin de repos. Je n'y ſuis point incognito, & je n'ai pas beſoin d'y être. Je ne me ſuis jamais caché, & je ne veux pas commencer. Comme j'ai pris mon parti ſur les injuſtices des hommes, je les mets au pis ſur toutes choſes, & je m'attends à tout de leur part, même quelquefois à ce qui eſt bien. J'ai écrit en effet la lettre à M. le Baillif de Nidau; mais la copie que vous m'avez envoyée, eſt pleine de contre-ſens ridicules & de fautes épouvantables. On voit de quelle boutique elle vient. Ce n'eſt pas la premiere fabrication de cette eſpece, & vous pouvez croire que des gens ſi fiers de leurs iniquités, ne ſont gueres honteux de leurs falſifications. Il court ici des copies plus fidelles de cette lettre, qui viennent de Berne, & qui font aſſez d'effet. M. le Dauphin lui-même, à qui on l'a lue dans ſon

lit de mort, en a paru touché, & dit là-deſſus des choſes qui feroient bien rougir mes perſécuteurs s'ils les ſavoient, & qu'ils fuſſent gens à rougir de quelque choſe.

Vous pouvez m'écrire ouvertement chez Mad. Ducheſne où je ſuis toujours. Cependant j'apprends à l'inſtant que M. le Prince de Conti a eu la bonté de me faire préparer un logement au Temple, & qu'il deſire que je l'aille occuper. Je ne pourrai gueres me diſpenſer d'accepter cet honneur; mais malgré mon délogement, vos lettres ſous la même adreſſe me parviendront également.

LETTRE

AU MÊME.

Paris, le 30 Décembre 1765.

JE reçois, mon bon ami, votre lettre du 23. Je ſuis très-fâché que vous n'ayez pas été voir M. de Voltaire. Avez-vous pu penſer que cette démarche me feroit de la peine ? Que vous connoiſſez mal mon cœur ! Eh, plût à Dieu qu'une heureuſe réconciliation entre vous, opérée par les ſoins de cet homme illuſtre, me faiſant oublier tous ſes torts, me livrât ſans mélange à mon admiration pour lui ! Dans les tems où il m'a le plus cruellement traité, j'ai toujours eu beaucoup moins d'averſion pour lui que d'amour pour mon pays. Quel que ſoit l'homme qui vous rendra la paix & la liberté, il me ſera toujours cher & reſpectable. Si c'eſt Voltaire, il pourra du reſte me faire tout le mal qu'il voudra ; mes vœux conſtans juſqu'à mon dernier ſoupir, ſeront pour ſon bonheur & pour ſa gloire.

Laiſſez menacer les J... ; *tel fiert qui ne tue pas.* Votre ſort eſt preſque entre les

mains de M. de Voltaire ; s'il eſt pour vous, les J.... vous feront fort peu de mal. Je vous conſeille & vous exhorte, après que vous l'aurez ſuffiſamment ſondé, de lui donner votre confiance. Il n'eſt pas croyable que, pouvant être l'admiration de l'Univers, il veuille en devenir l'horreur. Il ſent trop bien l'avantage de ſa poſition pour ne pas la mettre à profit ſur ſa gloire. Je ne puis penſer qu'il veuille, en vous trahiſſant, ſe couvrir d'infamie. En un mot, il eſt votre unique reſſource ; ne vous l'ôtez pas. S'il vous trahit, vous êtes perdus, je l'avoue ; mais vous l'êtes également s'il ne ſe mêle pas de vous. Livrez-vous donc à lui rondement & franchement ; gagnez ſon cœur par cette confiance. Prêtez-vous à tout accommodement raiſonnable. Aſſurez les loix & la liberté ; mais ſacrifiez l'amour-propre à la paix. Sur-tout aucune mention de moi, pour ne pas aigrir ceux qui me haïſſent ; & ſi M. de Voltaire vous ſert comme il le doit, s'il entend ſa gloire, comblez le d'honneurs, & conſacrez à Apollon pacificateur, *Phœbo pacatori*, la médaille que vous m'aviez deſtinée.

LETTRE

LETTRE

AU MÊME.

Chiswick, le 29 Janvier 1766.

JE ſuis arrivé heureuſement dans ce pays ; j'y ai été accueilli, & j'en ſuis très-content : mais ma ſanté, mon humeur, mon état demandent que je m'éloigne de Londres ; & pour ne plus entendre parler, s'il eſt poſſible, de mes malheurs, je vais dans peu me confiner dans le pays de Galles. Puiſſai-je y mourir en paix ! c'eſt le ſeul vœu qui me reſte à faire. Je vous embraſſe tendrement.

LETTRE

A M. HUME.

Wootton, le 22 Mars 1766.

Vous voyez déja, mon cher Patron, par la date de ma lettre, que je ſuis arrivé au lieu de ma deſtination. Mais vous ne pouvez voir tous les charmes que j'y trouve; il faudroit connoître le lieu & lire dans mon cœur. Vous y devez lire au moins les ſentimens qui vous regardent & que vous avez ſi bien mérités. Si je vis dans cet agréable aſyle auſſi heureux que je l'eſpere, une des douceurs de ma vie ſera de penſer que je vous les dois. Faire un homme heureux c'eſt mériter de l'être. Puiſſiez-vous trouver en vous-même le prix de tout ce que vous avez fait pour moi! Seul, j'aurois pu trouver de l'hoſpitalité, peut-être; mais je ne l'aurois jamais auſſi bien goûtée qu'en la tenant de votre amitié. Conſervez-la moi toujours, mon cher Patron, aimez-moi pour moi qui vous dois tant; pour vous-même; aimez-moi pour le bien que vous m'avez fait. Je ſens tout le prix de votre ſincere amitié, je la

desire ardemment, j'y veux répondre par toute la mienne, & je sens dans mon cœur de quoi vous convaincre un jour qu'elle n'est pas non plus sans quelque prix. Comme, pour des raisons dont nous avons parlé, je ne veux rien recevoir par la poste, je vous prie, lorsque vous ferez la bonne œuvre de m'écrire, de remettre votre lettre à M. Davenport. L'affaire de ma voiture n'est pas arrangée, parce que je sais qu'on m'en a imposé : c'est une petite faute qui peut n'être que l'ouvrage d'une vanité obligeante, quand elle ne revient pas deux fois. Si vous y avez trempé, je vous conseille de quitter une fois pour toutes ces petites ruses qui ne peuvent avoir un bon principe quand elles se tournent en piéges contre la simplicité. Je vous embrasse, mon cher Patron, avec le même cœur que j'espere & desire trouver en vous.

LETTRE

AU MÊME.

Wootton, le 29 Mars 1766.

Vous avez vu, mon cher Patron, par la lettre que M. Davenport a dû vous remettre, combien je me trouve ici placé ſelon mon goût. J'y ſerois peut-être plus à mon aiſe ſi l'on y avoit pour moi moins d'attentions ; mais les ſoins d'un ſi galant homme ſont trop obligeans pour s'en fâcher ; &, comme tout eſt mêlé d'inconvéniens dans la vie, celui d'être trop bien eſt un de ceux qui ſe tolerent le plus aiſément. J'en trouve un plus grand à ne pouvoir me faire bien entendre des domeſtiques, ni ſur-tout entendre un mot de ce qu'ils me diſent. Heureuſement Mademoiſelle le Vaſſeur me ſert d'interprete, & ſes doigts parlent mieux que ma langue. Je trouve même à mon ignorance un avantage qui pourra faire compenſation, c'eſt d'écarter les oiſifs en les ennuyant. J'ai eu hier la viſite de M. le Miniſtre qui, voyant que je ne lui parlois que françois, n'a pas

voulu me parler anglois, de ſorte que l'entrevue s'eſt paſſée à-peu-près ſans mot dire. J'ai pris goût à l'expédient ; je m'en ſervirai avec tous mes voiſins, ſi j'en ai, & duſſé-je apprendre l'anglois, je ne leur parlerai que françois, ſur-tout ſi j'ai le bonheur qu'ils n'en ſachent pas un mot. C'eſt à-peu-près la ruſe des ſinges qui, diſent les Negres, ne veulent pas parler quoiqu'ils le puiſſent, de peur qu'on ne les faſſe travailler.

Il n'eſt point vrai du tout que je ſois convenu avec M. Goſſet de recevoir un modele en préſent. Au contraire, je lui en demandai le prix, qu'il me dit être d'une guinée & demie, ajoutant qu'il m'en vouloit faire la galanterie, ce que je n'ai point accepté. Je vous prie donc de vouloir bien lui payer le modele en queſtion, dont M. Davenport aura la bonté de vous rembourſer. S'il n'y conſent pas, il faut le lui rendre & le faire acheter par une autre main. Il eſt deſtiné pour M. du Peyrou, qui depuis long-tems deſire avoir mon portrait, & en a fait faire un en miniature qui n'eſt point du tout reſſemblant. Vous êtes pourvu mieux que lui,

mais je ſuis fâché que vous m'ayez ôté par une diligence auſſi flatteuſe le plaiſir de remplir le même devoir envers vous. Ayez la bonté, mon cher Patron, de faire remettre ce modele à MM. *Guinand & Hankey, Little-St. Hellen's Bishopſgate-Street*, pour l'envoyer à M. du Peyrou par la premiere occaſion ſure. Il gele ici depuis que j'y ſuis : il a neigé tous les jours : le vent coupe le viſage ; malgré cela, j'aimerois mieux habiter le trou d'un des lapins de cette garenne que le plus bel appartement de Londres. Bonjour, mon cher Patron, je vous embraſſe de tout mon cœur.

LETTRE

A MYLORD ***.

7 Avril 1766.

CE n'eſt plus de mon chien qu'il s'agit, Mylord, c'eſt de moi-même. Vous verrez par la lettre ci-jointe pourquoi je ſouhaite qu'elle paroiſſe dans les papiers publics, ſurtout dans le St. James Chronicle, s'il eſt poſſible. Cela ne ſera pas aiſé, ſelon mon opinion, ceux qui m'entourent de leurs embûches ayant ôté à mes vrais amis & à moi-même tout moyen de faire entendre la voix de la vérité. Cependant, il convient que le public apprenne qu'il y a des traîtres ſecrets qui, ſous le maſque d'une amitié perfide, travaillent ſans relâche à me déshonorer. Une fois averti, ſi le public veut encore être trompé, qu'il le ſoit. Je n'aurai plus rien à lui dire. J'ai cru, Mylord, qu'il ne ſeroit pas au-deſſous de vous de m'accorder votre aſſiſtance en cette occaſion. A notre premiere entrevue, vous jugerez ſi je la mérite,

& ſi j'en ai beſoin. En attendant, ne dédaignez pas ma confiance, on ne m'a pas appris à la prodiguer ; les trahiſons que j'éprouve doivent lui donner quelque prix.

LETTRE

A L'AUTEUR

DU SAINT-JAMES CHRONICLE.

Wootton, le 7 Avril 1766.

VOUS avez manqué, Monſieur, au reſpect que tout particulier doit aux Têtes couronnées, en attribuant publiquement au Roi de Pruſſe une lettre pleine d'extravagance & de méchanceté, dont par cela ſeul vous deviez ſavoir qu'il ne pouvoit être l'auteur. Vous avez même oſé tranſcrire ſa ſignature, comme ſi vous l'aviez vue écrite de ſa main. Je vous apprends, Monſieur, que cette lettre a été fabriquée à Paris, & ce qui navre & déchire mon cœur, que l'impoſteur a des complices en Angleterre.

Vous devez au Roi de Pruſſe, à la vérité, à moi, d'imprimer la lettre que je vous écris & que je ſigne, en réparation d'une faute que vous vous reprocheriez ſans doute, ſi vous ſaviez de quelles noirceurs vous vous rendez l'inſtrument. Je vous fais, Monſieur, mes ſinceres ſalutations.

LETTRE

A LORD ***.

Wootton, le 19 Avril 1766.

JE ne ſaurois, Mylord, attendre votre retour à Londres, pour vous faire les remerciemens que je vous dois. Vos bontés m'ont convaincu que j'avois eu raiſon de compter ſur votre généroſité. Pour excuſer l'indiſcrétion qui m'y a fait recourir, il ſuffit de jetter un coup-d'œil ſur ma ſituation. Trompé par des traîtres qui, ne pouvant me déshonorer dans les lieux où j'avois vécu, m'ont entraîné dans un pays où je ſuis inconnu, & dont j'ignore la langue, afin d'y exécuter plus aiſément leur abominable projet, je me trouve jetté dans cette iſle après des malheurs ſans exemple. Seul, ſans appui, ſans amis, ſans défenſe, abandonné à la témérité des jugemens publics, & aux effets qui en ſont la ſuite ordinaire, ſur-tout chez un peuple qui naturellement n'aime pas les étrangers, j'avois le plus grand beſoin d'un protecteur qui ne dédaignât pas ma confiance, & où pouvois-je mieux le chercher que parmi cette

illuſtre nobleſſe à laquelle je me plaiſois à rendre honneur, avant de penſer qu'un jour j'aurois beſoin d'elle pour m'aider à défendre le mien ?

Vous me dites, Mylord, qu'après s'être un peu amuſé, votre public rend ordinairement juſtice ; mais c'eſt un amuſement bien cruel, ce me ſemble, que celui qu'on prend aux dépens des infortunés, & ce n'eſt pas aſſez de finir par rendre juſtice, quand on commence par en manquer. J'apportois au ſein de votre nation deux grands droits, qu'elle eût dû reſpecter davantage ; le droit ſacré de l'hoſpitalité, & celui des égards que l'on doit aux malheureux ; j'y apportois l'eſtime univerſelle & le reſpect même de mes ennemis. Pourquoi m'a-t-on dépouillé chez vous de tout cela ? Qu'ai-je fait pour mériter un traitement ſi cruel ? En quoi me ſuis-je mal conduit à Londres, où l'on me traitoit ſi favorablement avant que j'y fuſſe arrivé ? Quoi, Mylord ! des diffamations ſecrettes, qui ne devroient produire qu'une juſte horreur pour les fourbes qui les répandent, ſuffiroient pour détruire l'effet de cin-

quante ans d'honneur & de mœurs honnêtes ! Non, les pays où je ſuis connu ne me jugeront point d'après votre public mal inſtruit ; l'Europe entiere continuera de me rendre la juſtice qu'on me refuſe en Angleterre, & l'éclatant accueil que, malgré le décret, je viens de recevoir à Paris à mon paſſage, prouve que par-tout où ma conduite eſt connue, elle m'attire l'honneur qui m'eſt dû. Cependant ſi le public françois eût été auſſi prompt à mal juger que le vôtre, il en eût eu le même ſujet. L'année derniere on fit courir à Geneve un libelle (1) affreux ſur ma conduite à Paris. Pour toute réponſe, je fis imprimer ce libelle à Paris même. Il y fut reçu comme il méritoit de l'être, & il ſemble que tout ce que les deux ſexes ont d'illuſtre & de vertueux dans cette capitale, ait voulu me venger par les plus grandes marques d'eſtime, des outrages de mes vils ennemis.

Vous direz, Mylord, qu'on me connoît à Paris & qu'on ne me connoît pas à Londres ; voilà préciſément de quoi je me plains.

(1) *Sentiment des Citoyens.*

On n'ôte point à un homme d'honneur, ſans le connoître & ſans l'entendre, l'eſtime publique dont il jouit. Si jamais je vis en Angleterre auſſi long-tems que j'ai vécu en France, il faudra bien qu'enfin votre public me rende ſon eſtime, mais quel gré lui en ſaurai-je, lorſque je l'y aurai forcé ?

Pardonnez, Mylord, cette longue lettre; me pardonneriez-vous mieux d'être indifférent à ma réputation dans votre pays ? Les Anglois valent bien qu'on ſoit fâché de les voir injuſtes, & qu'afin qu'ils ceſſent de l'être, on leur faſſe ſentir combien ils le ſont. Mylord, les malheureux ſont malheureux par-tout. En France on les décrete; en Suiſſe on les lapide; en Angleterre on les déshonore : c'eſt leur vendre cher l'hoſpitalité.

LETTRE

A MADAME DE LUZE.

Wootton, le 10 Mai 1766.

SUIS-JE aſſez heureux, Madame, pour que vous penſiez quelquefois à mes torts, & pour que vous me ſachiez mauvais gré d'un ſi long ſilence ? J'en ſerois trop puni ſi vous n'y étiez pas ſenſible. Dans le tumulte d'une vie orageuſe, combien j'ai regretté les douces heures que je paſſois près de vous ! Combien de fois les premiers momens du repos, après lequel je ſoupirois, ont été conſacrés d'avance au plaiſir de vous écrire ! J'ai maintenant celui de remplir cet engagement, & les agrémens du lieu que j'habite m'invitent à m'y occuper de vous, Madame, & de M. de Luze, qui m'en a fait trouver beaucoup à y venir. Quoique je n'aie point directement de ſes nouvelles, j'ai ſu qu'il étoit arrivé à Paris en bonne ſanté, & j'eſpere qu'au moment où j'écris cette lettre, il eſt heureuſement de retour près de vous. Quelque intérêt que je prenne à ſes avantages

Je ne puis m'empêcher de lui envier celui-là, & je vous jure, Madame, que cette paiſible retraite perd pour moi beaucoup de ſon prix quand je ſonge qu'elle eſt à trois cents lieues de vous. Je voudrois vous la décrire avec tous ſes charmes, afin de vous tenter, je n'oſe dire de m'y venir voir, mais de la venir voir, & moi j'en profiterois.

Figurez-vous, Madame, une maiſon ſeule, non fort grande, mais fort propre, bâtie à mi-côte ſur le penchant d'un vallon dont la pente eſt aſſez interrompue pour laiſſer des promenades de plain-pied ſur la plus belle pelouſe de l'univers. Au-devant de la maiſon regne une grande terraſſe, d'où l'œil ſuit dans une demi-circonférence quelques lieues d'un payſage formé de prairies, d'arbres, de fermes éparſes, de maiſons plus ornées, & bordée en forme de baſſin par des côteaux élevés qui bornent agréablement la vue quand elle ne pourroit aller au-delà. Au fond du vallon, qui ſert à la fois de garenne & de pâturage, on entend murmurer un ruiſſeau, qui d'une montagne voiſine vient couler parallélement à la mai-

ſon, & dont les petits détours, les caſcades ſont dans une telle direction, que des fenêtres & de la terraſſe l'œil peut aſſez long-tems ſuivre ſon cours. Le vallon eſt garni par places de rochers & d'arbres, où l'on trouve des réduits délicieux, & qui ne laiſſent pas de s'éloigner aſſez de tems en tems du ruiſſeau, pour offrir ſur ſes bords des promenades commodes, à l'abri des vents & même de la pluie, en ſorte que par les plus vilains tems du monde je vais tranquillement herboriſer ſous les roches, avec les moutons & les lapins; mais hélas, Madame! je ne trouve point de Scordium.

Au bout de la terraſſe à gauche ſont les bâtimens ruſtiques & le potager, à droite ſont des boſquets & un jet-d'eau. Derriere la maiſon eſt un pré entouré d'une liſiere de bois, laquelle tournant au-delà du vallon couronne le parc, ſi l'on peut donner ce nom à une enceinte à laquelle on a laiſſé toutes les beautés de la nature. Ce pré mene à travers un petit village qui dépend de la maiſon, à une montagne qui en eſt à une demi-lieue, & dans laquelle ſont diverſes

mines de plomb que l'on exploite. Ajoutez qu'aux environs on a le choix des promenades, ſoit dans des prairies charmantes, ſoit dans les bois, ſoit dans des jardins à l'angloiſe, moins peignés, mais de meilleur goût que ceux des François.

La maiſon, quoique petite, eſt très-logeable & bien diſtribuée. Il y a dans le milieu de la façade un avant-corps à l'angloiſe, par lequel la chambre du maître de la maiſon & la mienne qui eſt au-deſſus ont une vue de trois côtés. Son appartement eſt compoſé de pluſieurs pieces ſur le devant, & d'un grand ſallon ſur le derriere; le mien eſt diſtribué de même, excepté que je n'occupe que deux chambres, entre leſquelles & le ſallon eſt une eſpece de veſtibule ou d'antichambre fort ſinguliere, éclairée par une large lanterne de vitrage au milieu du toit.

Avec cela, Madame, je dois vous dire qu'on fait ici bonne chere à la mode du pays, c'eſt-à-dire, ſimple & ſaine, préciſément comme il me la faut. Le pays eſt humide

& froid ; ainſi les légumes ont peu de goût ; le gibier, aucun ; mais la viande y eſt excellente, le laitage abondant & bon. Le maître de cette maiſon la trouve trop ſauvage, & s'y tient peu. Il en a de plus riantes qu'il lui préfere, & auxquelles je la préfere, moi, par la même raiſon. J'y ſuis non-ſeulement le maître, mais mon maître, ce qui eſt bien plus. Point de grand village aux environs ; la ville la plus voiſine en eſt à deux lieues : par conſéquent peu de voiſins déſœuvrés. Sans le Miniſtre, qui m'a pris dans une affection ſinguliere, je ſerois ici dix mois de l'année abſolument ſeul.

Que penſez-vous de mon habitation, Madame ? la trouvez-vous aſſez bien choiſie, & ne croyez-vous pas que pour en préférer une autre, il faille être ou bien ſage ou bien fou ? Hé bien, Madame, il s'en prépare une peu loin du Biez, plus près du Tertre, que je regretterai ſans ceſſe, & où, malgré l'envie mon cœur habitera toujours. Je ne la regretterois pas moins quand celle-ci m'offriroit tous les autres biens poſſibles, excepté celui de vivre avec ſes amis. Mais

au reſte, après vous avoir peint le beau côté, je ne veux pas vous diſſimuler qu'il y en a d'autres, & que, comme dans toutes les choſes de la vie, les avantages y ſont mêlés d'inconvéniens. Ceux du climat ſont grands; il eſt tardif & froid; le pays eſt beau, mais triſte; la nature y eſt engourdie & pareſſeuſe. A peine avons-nous déja des violettes, les arbres n'ont encore aucunes feuilles, jamais on n'y entend de roſſignols. Tous les ſignes du printems diſparoiſſent devant moi. Mais ne gâtons pas le tableau vrai que je viens de faire : il eſt pris dans le point de vue où je veux vous montrer ma demeure, afin que vos idées s'y promenent avec plaiſir. Ce n'eſt qu'auprès de vous, Madame, que je pouvois trouver une ſociété préférable à la ſolitude. Pour la former dans cette province, il y faudroit tranſporter votre famille entiere, une partie de Neufchâtel, & preſque tout Yverdun. Encore après cela, comme l'homme eſt inſatiable, me faudroit-il vos bois, vos monts, vos vignes; enfin tout, juſqu'au lac & ſes poiſſons. Bonjour, Madame; mille tendres ſalutations à M. de Luze. Parlez

quelquefois avec Mad. de Froment & Mad. de Saudoz de ce pauvre exilé. Pourvu qu'il ne le ſoit jamais de vos cœurs, tout autre exil lui ſera ſupportable.

LETTRE

A M. LE GÉNÉRAL CONWAY.

Le 12 Mai 1766.

MONSIEUR,

VIVEMENT touché des graces dont il plaît à S. M. de m'honorer, & de vos bontés qui me les ont attirés, j'y trouve dès à préſent ce bien précieux à mon cœur, d'intéreſſer à mon ſort le meilleur des Rois & l'homme le plus digne d'être aimé de lui. Voilà, Monſieur, un avantage que je ne mériterai point de perdre; mais il faut vous parler avec la franchiſe que vous aimez. Après tant de malheurs, je me croyois préparé à tous ſes événemens poſſibles; il m'en arrive pourtant que je n'avois pas prévus, & qu'il n'eſt pas même permis à un honnête homme de prévoir. Ils m'en affectent d'autant plus cruellement; & le trouble où ils me jettent, m'ôtant la liberté d'eſprit néceſſaire pour me bien conduire, tout ce que me dit la

raiſon dans un état auſſi triſte, eſt de ſuſpendre ma réſolution ſur toute affaire importante, telle qu'eſt pour moi celle dont il s'agit. Loin de me refuſer aux bienfaits du Roi par l'orgueil qu'on m'impute, je le mettrois à m'en glorifier; & tout ce que j'y vois de pénible, eſt de ne pouvoir m'en honorer aux yeux du public comme aux miens propres. Mais lorſque je les recevrai, je veux pouvoir me livrer tout entier aux ſentimens qu'ils m'inſpirent, & n'avoir le cœur plein que des bontés de S. M. & des vôtres: je ne crains pas que cette façon de penſer les puiſſe altérer. Daignez donc, Monſieur, me les conſerver pour des tems plus heureux. Vous connoîtrez alors que je n'ai différé de m'en prévaloir, que pour tâcher de m'en rendre plus digne.

Agréez, Monſieur, je vous ſupplie, mes très-humbles ſalutations & mon reſpect.

LETTRE

A M. HUME.

Le 23 Juin 1766.

JE croyois que mon ſilence interprété par votre conſcience, en diſoit aſſez : mais puiſqu'il entre dans vos vues de ne pas l'entendre, je parlerai.

Je vous connois, Monſieur, & vous ne l'ignorez pas. Sans liaiſons intérieures, ſans querelles, ſans démêlés, ſans nous connoître autrement que par la réputation littéraire, vous vous empreſſez à m'offrir dans mes malheurs, vos amis & vos ſoins : piqué de votre généroſité, je me jette entre vos bras ; vous m'amenez en Angleterre, en apparence pour m'y procurer un aſyle, & en effet pour m'y déshonorer. Vous vous appliquez à cette noble œuvre avec un zele digne de votre cœur, & avec un art digne de vos talens. Il n'en falloit pas tant pour réuſſir : vous vivez dans le grand monde, & moi dans la

etraite ; le public aime à être trompé, & vous êtes fait pour le tromper. Je connois pourtant un homme que vous ne tromperez pas, c'eſt vous-même. Vous ſavez avec quelle horreur mon cœur repouſſa le premier ſoupçon de vos deſſeins. Je vous dis, en vous embraſſant les yeux en larmes, que ſi vous n'étiez pas le meilleur des hommes, il faudroit que vous en fuſſiez le plus noir. En penſant à votre conduite ſecrete, vous vous direz quelquefois que vous n'êtes pas le meilleur des hommes ; & je doute qu'avec cette idée, vous en ſoyez jamais le plus heureux.

Je laiſſe un libre cours aux manœuvres de vos amis & aux vôtres, & je vous abandonne avec peu de regret ma réputation durant ma vie, bien sûr qu'un jour on nous rendra juſtice à tous deux. Quant aux bons offices en matiere d'intérêt, avec leſquels vous vous maſquez, je vous en remercie & vous en diſpenſe. Je me dois de n'avoir plus de commerce avec vous, & de n'accepter, pas même à mon avantage, aucune affaire dont

dont vous ſoyez le médiateur. Adieu, Monſieur, je vous ſouhaite le plus vrai bonheur; mais comme nous ne devons plus rien avoir à nous dire, voici la derniere lettre que vous recevrez de moi.

LETTRE

A M. DAVENPORT.

Wootton, le 2 Juillet 1766.

JE vous dois, Monſieur, toutes ſortes de déférences ; & puiſque M. Hume demande abſolument une explication, peut-être la lui dois-je auſſi : il l'aura donc ; c'eſt ſur quoi vous pouvez compter. Mais j'ai beſoin de quelques jours pour me remettre, car en vérité les forces me manquent tout-à-fait.

Mille très-humbles ſalutations.

LETTRE

A MONSIEUR

DAVID HUME.

Wootton, le 10 Juillet 1766.

JE ſuis malade, Monſieur, & peu en état d'écrire ; mais vous voulez une explication, il faut vous la donner. Il n'a tenu qu'à vous de l'avoir depuis long-tems ; vous n'en voulûtes point alors, je me tus : vous la voulez aujourd'hui, je vous l'envoie. Elle ſera longue, j'en ſuis fâché, mais j'ai beaucoup à dire, & je n'y veux pas revenir à deux fois.

Je ne vis point dans le monde ; j'ignore ce qui s'y paſſe ; je n'ai point de parti, point d'aſſocié, point d'intrigue ; on ne me dit rien, je ne ſais que ce que je ſens ; mais comme on me le fait bien ſentir, je le ſais bien. Le premier ſoin de ceux qui trament des noirceurs eſt de ſe mettre à couvert des preuves juridiques ; il ne feroit pas bon leur intenter procès. La conviction intérieure

admet un autre genre de preuves qui reglent les ſentimens d'un honnête homme. Vous ſaurez ſur quoi ſont fondés les miens.

Vous demandez avec beaucoup de confiance qu'on vous nomme votre accuſateur. Cet accuſateur, Monſieur, eſt le ſeul homme au monde qui, dépoſant contre vous, pouvoit ſe faire écouter de moi; c'eſt vous-même. Je vais me livrer ſans réſerve & ſans crainte à mon caractere ouvert; ennemi de tout artifice, je vous parlerai avec la même franchiſe que ſi vous étiez un autre en qui j'euſſe toute la confiance que je n'ai plus en vous. Je vous ferai l'hiſtoire des mouvemens de mon ame & de ce qui les a produits, & nommant M. Hume en tierce perſonne, je vous ferai juge vous-même de ce que je dois penſer de lui. Malgré la longueur de ma lettre, je n'y ſuivrai point d'autre ordre que celui de mes idées, commençant par les indices & finiſſant par la démonſtration.

Je quittois la Suiſſe, fatigué de traitemens barbares, mais qui du moins ne mettoient

en péril que ma perſonne, & laiſſoient mon honneur en ſûreté. Je ſuivois les mouvemens de mon cœur pour aller joindre Mylord Maréchal, quand je reçus à Strasbourg de M. Hume l'invitation la plus tendre de paſſer avec lui en Angleterre où il me promettoit l'accueil le plus agréable, & plus de tranquillité que je n'y ai trouvé. Je balançai entre l'ancien ami & le nouveau, j'eus tort; je préférai ce dernier, j'eus plus grand tort: mais le deſir de connoître par moi-même une Nation célebre, dont on me diſoit tant de mal & tant de bien, l'emporta. Sûr de ne pas perdre George Keith, j'étois flatté d'acquérir David Hume. Son mérite, ſes rares talens, l'honnêteté bien établie de ſon caractere, me faiſoient deſirer de joindre ſon amitié à celle dont m'honoroit ſon illuſtre compatriote; & je me faiſois une ſorte de gloire de montrer un bel exemple aux gens de Lettres dans l'union ſincere de deux hommes dont les principes étoient ſi différens.

Avant l'invitation du Roi de Pruſſe & de Mylord Maréchal, incertain ſur le lieu de ma retraite, j'avois demandé & obtenu par

mes amis un paſſeport de la Cour de France, dont je me ſervis pour aller à Paris joindre M. Hume. Il vit, & vit trop peut-être, l'accueil que je reçus d'un grand Prince, &, j'oſe dire, du Public. Je me prêtai par devoir, mais avec répugnance à cet éclat, jugeant combien l'envie de mes ennemis en ſeroit irritée. Ce fut un ſpectacle bien doux pour moi que l'augmentation ſenſible de bienveillance pour M. Hume, que la bonne œuvre qu'il alloit faire produiſit dans tout Paris. Il devoit en être touché comme moi; je ne ſais s'il le fut de la même maniere.

Nous partons avec un de mes amis qui preſque uniquement pour moi faiſoit le voyage d'Angleterre. En débarquant à Douvres, tranſporté de toucher enfin cette terre de liberté & d'y être amené par cet homme illuſtre, je lui ſaute au cou, je l'embraſſe étroitement ſans rien dire, mais en couvrant ſon viſage de baiſers & de larmes qui parloient aſſez. Ce n'eſt pas la ſeule fois ni la plus remarquable où il ait pu voir en moi les ſaiſiſſemens d'un cœur pénétré. Je ne ſais ce qu'il fait de ces ſouvenirs,

s'ils lui viennent ; j'ai dans l'eſprit qu'il en doit quelquefois être importuné.

Nous ſommes fêtés arrivant à Londres. On s'empreſſe dans tous les états à me marquer de la bienveillance & de l'eſtime. M. Hume me préſente de bonne grace à tout le monde ; il étoit naturel de lui attribuer, comme je faiſois, la meilleure partie de ce bon accueil : mon cœur étoit plein de lui, j'en parlois à tout le monde, j'en écrivois à tous mes amis ; mon attachement pour lui prenoit chaque jour de nouvelles forces ; le ſien paroiſſoit pour moi des plus tendres, & il m'en a quelquefois donné des marques dont je me ſuis ſenti très-touché. Celle de faire faire mon portrait en grand ne fut pourtant pas de ce nombre. Cette fantaiſie me parut trop affichée, & j'y trouvai je ne ſais quel air d'oſtentation qui ne me plut pas. C'eſt tout ce que j'aurois pu paſſer à M. Hume, s'il eût été homme à jetter ſon argent par les fenêtres, & qu'il eût eu dans une galerie tous les portraits de ſes amis. Au reſte j'avouerai ſans peine qu'en cela je puis avoir tort.

Mais ce qui me parut un acte d'amitié & de générosité des plus vrais & des plus estimables, des plus dignes en un mot de M. Hume, ce fut le soin qu'il prit de solliciter pour moi de lui-même une pension du Roi, à laquelle je n'avois assurément aucun droit d'aspirer. Témoin du zele qu'il mit à cette affaire, j'en fus vivement pénétré : rien ne pouvoit plus me flatter qu'un service de cette espece, non pour l'intérêt assurément ; car trop attaché peut-être à ce que je possede, je ne sais point desirer ce que je n'ai pas ; & ayant par mes amis & par mon travail du pain suffisamment pour vivre, je n'ambitionne rien de plus ; mais l'honneur de recevoir des témoignages de bonté, je ne dirai pas d'un si grand Monarque, mais d'un si bon pere, d'un si bon mari, d'un si bon maître, d'un si bon ami, & sur-tout d'un si honnête homme, m'affectoit sensiblement ; & quand je considérois encore dans cette grace que le Ministre qui l'avoit obtenue étoit la probité vivante, cette probité si utile aux Peuples, & si rare dans son état, je ne pouvois que me glorifier d'avoir pour

bienfaiteurs trois des hommes du monde que j'aurois le plus desiré pour amis. Aussi, loin de me refuser à la pension offerte, je ne mis pour l'accepter qu'une condition nécessaire, savoir, un consentement dont, sans manquer à mon devoir, je ne pouvois me passer.

Honoré des empressemens de tout le monde, je tâchois d'y répondre convenablement. Cependant ma mauvaise santé & l'habitude de vivre à la campagne me firent trouver le séjour de la ville incommode. Aussi-tôt les maisons de campagne se présentent en foule; on m'en offre à choisir dans toutes les provinces. M. Hume se charge des propositions, il me les fait, il me conduit même à deux ou trois campagnes voisines; j'hésite long-tems sur le choix; il augmentoit cette incertitude. Je me détermine enfin pour cette province, & d'abord M. Hume arrange tout; les embarras s'aplanissent; je pars, j'arrive dans cette habitation solitaire, commode, agréable: le maître de la maison prévoit tout, pourvoit à tout; rien ne manque. Je suis tran-

quille, indépendant ; voilà le moment ſi deſiré où tous mes maux doivent finir. Non, c'eſt-là qu'ils commencent, plus cruels que je ne les avois encore éprouvés.

J'ai parlé juſqu'ici d'abondance de cœur, & rendant avec le plus grand plaiſir juſtice aux bons offices de M. Hume. Que ce qui me reſte à dire, n'eſt-il de même nature! Rien ne me coûtera jamais de ce qui pourra l'honorer. Il n'eſt permis de marchander ſur le prix des bienfaits, que quand on nous accuſe d'ingratitude, & M. Hume m'en accuſe aujourd'hui. J'oſerai donc faire une obſervation qu'il rend néceſſaire. En appréciant ſes ſoins par la peine & le tems qu'ils lui coûtoient, ils étoient d'un prix ineſtimable, encore plus par ſa bonne volonté ; pour le bien réel qu'ils m'ont fait, ils ont plus d'apparence que de poids. Je ne venois point comme un mendiant quêter du pain en Angleterre, j'y apportois le mien ; j'y venois abſolument chercher un aſyle, & il eſt ouvert à tout étranger. D'ailleurs je n'y étois point tellement inconnu, qu'arrivant ſeul j'euſſe manqué d'aſſiſtance & de

ſervices. Si quelques perſonnes m'ont recherché pour M. Hume, d'autres auſſi m'ont recherché pour moi; &, par exemple, quand M. Davenport voulut bien m'offrir l'aſyle que j'habite, ce ne fut pas pour lui qu'il ne connoiſſoit point, & qu'il vit ſeulement pour le prier de faire & d'appuyer ſon obligeante propoſition. Ainſi quand M. Hume tâche aujourd'hui d'aliéner de moi cet honnête homme, il cherche à m'ôter ce qu'il ne m'a pas donné. Tout ce qui s'eſt fait de bien, ſe ſeroit fait ſans lui à-peu-près de même, & peut-être mieux; mais le mal ne ſe fût point fait; car pourquoi ai-je des ennemis en Angleterre? Pourquoi ces ennemis ſont-ils préciſément les amis de M. Hume? Qui eſt-ce qui a pu m'attirer leur inimitié? Ce n'eſt pas moi qui ne les vis de ma vie & qui ne les connois pas; je n'en aurois aucun, ſi j'y étois venu ſeul.

J'ai parlé juſqu'ici de faits publics & notoires, qui par leur nature & par ma reconnoiſſance ont eu le plus grand éclat. Ceux qui me reſtent à dire ſont, non-ſeulement particuliers, mais ſecrets, du moins

dans leur cauſe, & l'on a pris toutes les meſures poſſibles pour qu'ils reſtaſſent cachés au Public; mais, bien connus de la perſonne intéreſſée, ils n'en operent pas moins ſa propre conviction.

Peu de tems après notre arrivée à Londres, j'y remarquai dans les eſprits, à mon égard, un changement ſourd qui bientôt devint très-ſenſible. Avant que je vinſſe en Angleterre, elle étoit un des pays de l'Europe où j'avois le plus de réputation, j'oſerois preſque dire de conſidération. Les Papiers publics étoient pleins d'éloges, & il n'y avoit qu'un cri contre mes perſécuteurs. Ce ton ſe ſoutint à mon arrivée; les Papiers l'annoncerent en triomphe; l'Angleterre s'honoroit d'être mon refuge; elle en glorifioit avec juſtice ſes Loix & ſon Gouvernement. Tout-à-coup, & ſans aucune cauſe aſſignable, ce ton change, mais ſi fort & ſi vîte, que dans tous les caprices du public on n'en voit gueres de plus étonnant. Le ſignal fut donné dans un certain *Magaſin*, auſſi plein d'inepties que des menſonges, où l'Auteur bien inſtruit, ou feignant de l'être,

l'être, me donnoit pour fils de Muſicien. Dès ce moment les imprimés ne parlerent plus de moi que d'une maniere équivoque ou malhonnête. Tout ce qui avoit trait à mes malheurs étoit déguiſé, altéré, préſenté ſous un faux jour, & toujours le moins à mon avantage qu'il étoit poſſible. Loin de parler de l'accueil que j'avois reçu à Paris, & qui n'avoit fait que trop de bruit, on ne ſuppoſoit pas même que j'euſſe oſé paroître dans cette ville, & un des amis de M. Hume fut très-ſurpris quand je lui dis que j'y avois paſſé.

Trop accoutumé à l'inconſtance du public pour m'en affecter encore, je ne laiſſois pas d'être étonné de ce changement ſi bruſque, de ce concert ſi ſinguliérement unanime, que pas un de ceux qui m'avoient tant loué abſent ne parût, moi préſent, ſe ſouvenir de mon exiſtence. Je trouvois bizarre que préciſément après le retour de M. Hume, qui a tant de crédit à Londres, tant d'influence ſur les Gens de Lettres & les Libraires, & de ſi grandes liaiſons avec eux, ſa préſence eût produit un effet ſi contraire à

celui qu'on en pouvoit attendre ; que, parmi tant d'Ecrivains de toute eſpece, pas un de ſes amis ne ſe montrât le mien ; & l'on voyoit bien que ceux qui parloient de moi n'étoient pas ſes ennemis, puiſqu'en faiſant ſonner ſon caractere public ils diſoient que j'avois traverſé la France ſous ſa protection, à la faveur d'un paſſeport qu'il m'avoit obtenu de la Cour, & peu s'en falloit qu'ils ne fiſſent entendre que j'avois fait le voyage à ſa ſuite & à ſes frais.

Ceci ne ſignifioit rien encore & n'étoit que ſingulier ; mais ce qui l'étoit davantage, fut que le ton de ſes amis ne changea pas moins avec moi que celui du public. Toujours, je me fais un plaiſir de le dire, leurs ſoins, leurs bons offices ont été les mêmes, & très-grands en ma faveur ; mais loin de me marquer la même eſtime, celui ſurtout dont je veux parler, & chez qui nous étions deſcendus à notre arrivée, accompagnoit tout cela de propos ſi durs & quelquefois ſi choquans, qu'on eût dit qu'il ne cherchoit à m'obliger que pour avoir droit de me marquer du mépris. Son frere,

d'abord très-accueillant, très-honnête, changea bientôt avec ſi peu de meſure qu'il ne daignoit pas même dans leur propre maiſon me dire un ſeul mot, ni me rendre le ſalut, ni aucun des devoirs que l'on rend chez ſoi aux étrangers. Rien cependant n'étoit ſurvenu de nouveau, que l'arrivée de J. J. Rouſſeau & de David Hume; & certainement la cauſe de ces changemens ne vint pas de moi; à moins que trop de ſimplicité, de diſcrétion, de modeſtie ne ſoit un moyen de mécontenter les Anglois.

Pour M. Hume, loin de prendre avec moi un ton révoltant, il donnoit dans l'autre extrême. Les flagorneries m'ont toujours été ſuſpectes. Il m'en a fait de toutes les façons (1) au point de me forcer, n'y pouvant tenir davantage, à lui en dire mon ſentiment. Sa conduite le diſpenſoit fort de s'étendre en pa-

(1) J'en dirai ſeulement une qui m'a fait rire; c'étoit de faire en ſorte, quand je venois le voir, que je trouvaſſe toujours ſur ſa table un Tome de l'*Héloïſe*; comme ſi je ne connoiſſois pas aſſez le goût de M. Hume, pour être aſſuré que, de tous les livres qui exiſtent, l'*Héloïſe* doit être pour lui le plus ennuyeux.

roles ; cependant, puiſqu'il en vouloit dire, j'aurois voulu qu'à toutes ces louanges fades il eût ſubſtitué quelquefois la voix d'un ami ; mais je n'ai jamais trouvé dans ſon langage rien qui ſentît la vraie amitié, pas même dans la façon dont il parloit de moi à d'autres en ma préſence. On eût dit qu'en voulant me faire des patrons, il cherchoit à m'ôter leur bienveillance, qu'il vouloit plutôt que j'en fuſſe aſſiſté qu'aimé ; & j'ai quelquefois été ſurpris du tour révoltant qu'il donnoit à ma conduite près des gens qui pouvoient s'en offenſer. Un exemple éclaircira ceci. M. Penneck du Muſæum, ami de Mylord Maréchal & Paſteur d'une paroiſſe où l'on vouloit m'établir, vient nous voir. M. Hume, moi préſent, lui fait mes excuſes de ne l'avoir pas prévenu ; le Docteur Maty, lui dit-il, nous avoit invités pour Jeudi au Muſæum, où M. Rouſſeau devoit vous voir ; mais il préfera d'aller avec Madame Garrick à la comédie : on ne peut pas faire tant de choſes en un jour. Vous m'avouerez, Monſieur, que c'étoit-là une étrange façon de me capter la bienveillance de M. Penneck.

Je ne ſais ce qu'avoit pu dire en ſecret M. Hume à ſes connoiſſances ; mais rien n'étoit plus bizarre que leur façon d'en uſer avec moi de ſon aveu, ſouvent même par ſon aſſiſtance. Quoique ma bourſe ne fût pas vide, que je n'euſſe beſoin de celle de perſonne, & qu'il le ſût très-bien, l'on eût dit que je n'étois là que pour vivre aux dépens du public, & qu'il n'étoit queſtion que de me faire l'aumône, de maniere à m'en ſauver un peu l'embarras ; je puis dire que cette affectation continuelle & choquante eſt une des choſes qui m'ont fait prendre le plus en averſion le ſéjour de Londres. Ce n'eſt ſûrement pas ſur ce pied qu'il faut préſenter en Angleterre un homme à qui l'on veut attirer un peu de conſidération : mais cette charité peut être bénignement interprétée, & je conſens qu'elle le ſoit. Avançons.

On répand à Paris une fauſſe lettre du Roi de Pruſſe, à moi adreſſée & pleine de la plus cruelle malignité. J'apprends avec ſurpriſe que c'eſt un M. Walpole, ami de M. Hume, qui répand cette lettre ; je lui demande ſi cela eſt vrai ; mais pour toute

réponſe il me demande de qui je le tiens. Un moment auparavant, il m'avoit donné une carte pour ce même M. Walpole, afin qu'il ſe chargeât de papiers qui m'importent, & que je veux faire venir de Paris en ſureté.

J'apprends que le fils du jongleur Tronchin, mon plus mortel ennemi, eſt non-ſeulement l'ami, le protégé de M. Hume, mais qu'ils logent enſemble, & quand M. Hume voit que je ſais cela, il m'en fait la confidence, m'aſſurant que le fils ne reſſemble pas au pere. J'ai logé quelques nuits dans cette maiſon chez M. Hume avec ma gouvernante; & à l'air, à l'accueil dont nous ont honorés ſes hôteſſes, qui ſont ſes amies, j'ai jugé à la façon dont lui ou cet homme qu'il dit ne pas reſſembler à ſon pere, ont pu leur parler d'elle & de moi.

Ces faits combinés entr'eux & avec une certaine apparence générale me donnent inſenſiblement une inquiétude que je repouſſe avec horreur. Cependant les lettres que j'écris n'arrivent pas; j'en reçois qui ont été ouvertes, & toutes ont paſſé par les mains

de M. Hume. Si quelqu'une lui échape, il ne peut cacher l'ardente avidité de la voir. Un ſoir, je vois encore chez lui une manœuvre de lettre dont je ſuis frappé (1). Après le

(1) Il faut dire ce que c'eſt que cette manœuvre. J'écrivois ſur la table de M. Hume, en ſon abſence, une réponſe à une lettre que je venois de recevoir. Il arrive, très-curieux de ſavoir ce que j'écrivois, & ne pouvant preſque s'abſtenir d'y lire. Je ferme ma lettre ſans la lui montrer, & comme je la mettois dans ma poche, il la demande avidement, diſant qu'il l'enverra le lendemain jour de poſte. La lettre reſte ſur ſa ſa table. Lord Newnham arrive, M. Hume ſort un moment; je reprends ma lettre, diſant que j'aurai le tems de l'envoyer le lendemain. Lord Newnham m'offre de l'envoyer par le paquet de M. l'Ambaſſadeur de France, j'accepte. M. Hume rentre tandis que Lord Newnham fait ſon enveloppe, il tire ſon cachet; M. Hume offre le ſien avec tant d'empreſſement qu'il faut s'en ſervir par préférence. On ſonne, Lord Newnham donne la lettre au laquais de M. Hume pour la remettre au ſien qui attend en-bas avec ſon carroſſe, afin qu'il la porte chez M. l'Ambaſſadeur. A peine le laquais de M. Hume étoit hors de la porte, que je me dis : je parie que le Maître va le ſuivre : il n'y manqua pas. Ne ſachant comment laiſſer ſeul Mylord Newnham, j'héſitai quelque tems avant que de ſuivre à mon tour

ſouper, gardant tous deux le ſilence au coin de ſon feu, je m'apperçois qu'il me fixe, comme il lui arrivoit ſouvent, & d'une maniere dont l'idée eſt difficile à rendre. Pour cette fois, ſon regard ſec, ardent, moqueur & prolongé devint plus qu'inquiétant. Pour m'en débarraſſer, j'eſſayai de le fixer à mon tour; mais en arrêtant mes yeux ſur les ſiens, je ſens un frémiſſement inexplicable, & bientôt je ſuis forcé de les baiſſer. La phyſionomie & le ton du bon David ſont d'un bon homme, mais où, grand Dieu! ce bon homme emprunte-t-il les yeux dont il fixe ſes amis?

L'impreſſion de ce regard me reſte & m'agite; mon trouble augmente juſqu'au ſaiſiſſement: ſi l'épanchement n'eût ſuccédé, j'étouffois. Bientôt un violent remords me gagne; je m'indigne de moi-même; enfin

M. Hume; je n'apperçus rien, mais il vit très-bien que j'étois inquiet. Ainſi, quoique je n'aie reçu aucune réponſe à ma lettre, je ne doute pas qu'elle ne ſoit parvenue; mais je doute un peu, je l'avoue, qu'elle n'ait pas été lue auparavant.

dans un tranſport que je me rappelle encore avec délices, je m'élance à ſon cou, je le ſerre étroitement ; ſuffoqué de ſanglots, inondé de larmes, je m'écrie d'une voix entrecoupée : *Non, non, David Hume n'eſt pas un traître ; s'il n'étoit le meilleur des hommes, il faudroit qu'il en fût le plus noir.* David Hume me rend poliment mes embraſſemens, & tout en me frappant de petits coups ſur le dos, me répete pluſieurs fois d'un ton tranquille : *Quoi, mon cher Monſieur ! Eh, mon cher Monſieur ! Quoi donc, mon cher Monſieur !* Il ne me dit rien de plus ; je ſens que mon cœur ſe reſſerre ; nous allons nous coucher, & je pars le lendemain pour la Province.

Arrivé dans cet agréable aſyle où j'étois venu chercher le repos de ſi loin, je devois le trouver dans une maiſon ſolitaire, commode & riante, dont le Maître, homme d'eſprit & de mérite, n'épargnoit rien de ce qui pouvoit m'en faire aimer le ſéjour. Mais quel repos peut-on goûter dans la vie quand le cœur eſt agité ! Troublé de la plus cruelle incertitude, & ne ſachant que penſer d'un

homme que je devois aimer, je cherchai à me délivrer de ce doute funeſte en rendant ma confiance à mon bienfaiteur. Car, pourquoi, par quel caprice inconcevable eût-il eu tant de zele à l'extérieur pour mon bien-être, avec des projets ſecrets contre mon honneur ? Dans les obſervations qui m'avoient inquiété, chaque fait en lui-même étoit peu de choſe, il n'y avoit que leur concours d'étonnant, & peut-être inſtruit d'autres faits que j'ignorois, M. Hume pouvoit-il, dans un éclairciſſement, me donner une ſolution ſatisfaiſante. La ſeule choſe inexplicable étoit qu'il ſe fût refuſé à un éclairciſſement que ſon honneur & ſon amitié pour moi rendoient également néceſſaire. Je voyois qu'il y avoit là quelque choſe que je ne comprenois pas & que je mourois d'envie d'entendre. Avant donc de me décider abſolument ſur ſon compte, je voulus faire un dernier effort & lui écrire pour le ramener, s'il ſe laiſſoit ſéduire à mes ennemis, ou pour le faire expliquer de maniere ou d'autre. Je lui écrivis une Lettre qu'il dut trouver fort naturelle (1) s'il étoit coupable, mais fort

(1) Il paroît par ce qu'il m'écrit en dernier lieu

extraordinaire s'il ne l'étoit pas : car, quoi de plus extraordinaire qu'une Lettre pleine à la fois de gratitude ſur ſes ſervices & d'inquiétude ſur ſes ſentimens, & où, mettant, pour ainſi dire, ſes actions d'un côté, & ſes intentions de l'autre, au lieu de parler des preuves d'amitié qu'il m'avoit données, je le prie de m'aimer à cauſe du bien qu'il m'avoit fait ? Je n'ai pas pris mes précautions d'aſſez loin pour garder une copie de cette Lettre ; mais, puiſqu'il les a priſes lui, qu'il la montre ; & quiconque la lira, y voyant un homme tourmenté d'une peine ſecrete, qu'il veut faire entendre & qu'il n'oſe dire, ſera curieux, je m'aſſure, de ſavoir quel éclairciſſement cette Lettre aura produit, ſur-tout à la ſuite de la ſcene précédente. Aucun, rien du tout. M. Hume ſe contente en réponſe, de me parler des ſoins obligeans que M. Davenport ſe propoſe de prendre en ma faveur. Du reſte, pas un mot ſur le principal ſujet de ma Lettre, ni ſur l'état de mon cœur dont il devoit ſi bien voir le tourment. Je fus frappé de ce ſilence en-

qu'il eſt très-content de cette lettre, & qu'il la trouve fort bien.

core plus que je ne l'avois été de ſon flegme à notre dernier entretien. J'avois tort, ce ſilence étoit fort naturel après l'autre, & j'aurois dû m'y attendre. Car quand on a oſé dire en face à un homme : *je ſuis tenté de vous croire un traître*, & qu'il n'a pas la curioſité de vous demander *ſur quoi*, l'on peut compter qu'il n'aura pareille curioſité de ſa vie, & pour peu que les indices le chargent, cet homme eſt jugé.

Après la réception de ſa lettre qui tarda beaucoup, je pris enfin mon parti, & réſolus de ne lui plus écrire. Tout me confirma bientôt dans la réſolution de rompre avec lui tout commerce. Curieux au dernier point du détail de mes moindres affaires, il ne s'étoit pas borné à s'en informer de moi dans nos entretiens, mais j'appris qu'après avoir commencé par faire avouer à ma gouvernante qu'elle en étoit inſtruite, il n'avoit pas laiſſé échaper avec elle un ſeul tête-à-tête ſans l'interroger juſqu'à l'importunité ſur mes occupations, ſur mes reſſources, ſur mes amis, ſur mes connoiſſances, ſur leurs noms, leur état, leur demeure, & avec une adreſſe jéſuitique,

jéſuitique, il avoit demandé ſéparément les mêmes choſes à elle & à moi. On doit prendre intérêt aux affaires d'un ami, mais on doit ſe contenter de ce qu'il veut nous en dire, ſur-tout quand il eſt auſſi ouvert, auſſi confiant que moi, & tout ce petit cailletage de commere convient, on ne peut pas plus mal, à un Philoſophe.

Dans le même tems je reçois encore deux lettres qui ont été ouvertes. L'une de M. Boſwell, dont le cachet étoit en ſi mauvais état que M. Davenport, en la recevant, le fit remarquer au laquais de M. Hume; & l'autre de M. d'Ivernois, dans un paquet de M. Hume, laquelle avoit été recachetée au moyen d'un fer chaud qui, mal-adroitement appliqué, avoit brûlé le papier autour de l'empreinte. J'écrivis à M. Davenport, pour le prier de garder par-devers lui toutes les lettres qui lui ſeroient remiſes pour moi, & de n'en remettre aucune à perſonne, ſous quelque prétexte que ce fût. J'ignore ſi M. Davenport, bien éloigné de penſer que cette précaution pût regarder M. Hume, lui montra ma lettre; mais je ſais que tout di-

ſoit à celui-ci qu'il avoit perdu ma confiance; & qu'il n'en alloit pas moins ſon train ſans s'embarraſſer de la recouvrer.

Mais que devins-je lorſque je vis dans les papiers publics la prétendue lettre du Roi de Pruſſe que je n'avois pas encore vue, cette fauſſe lettre, imprimée en françois & en anglois, donnée pour vraie, même avec la ſignature du Roi, & que j'y reconnus la plume de M. d'Alembert auſſi ſûrement que ſi je la lui avois vu écrire?

A l'inſtant un trait de lumiere vint m'éclairer ſur la cauſe ſecrete du changement étonnant & prompt du public Anglois à mon égard, & je vis à Paris le foyer du complot qui s'exécutoit à Londres.

M. d'Alembert, autre ami très-intime de M. Hume, étoit depuis long-tems mon ennemi caché, & n'épioit que les occaſions de me nuire ſans ſe commettre; il étoit le ſeul des gens de Lettres d'un certain nom & de mes anciennes connoiſſances qui ne me fût point venu voir, ou qui ne m'eût rien fait

dire à mon dernier paſſage à Paris. Je connoiſſois ſes diſpoſitions ſecretes, mais je m'en inquiétois peu, me contentant d'en avertir mes amis dans l'occaſion. Je me ſouviens qu'un jour, queſtionné ſur ſon compte par M. Hume, qui queſtionna de même enſuite ma gouvernante, je lui dis que M. d'Alembert étoit un homme adroit & ruſé. Il me contredit avec une chaleur dont je m'étonnai, ne ſachant pas alors qu'ils étoient ſi bien enſemble, & que c'étoit ſa propre cauſe qu'il défendoit.

La lecture de cette lettre m'alarma beaucoup, & ſentant que j'avois été attiré en Angleterre en vertu d'un projet qui commençoit à s'exécuter, mais dont j'ignorois le but, je ſentois le péril ſans ſavoir où il pouvoit être, ni de quoi j'avois à me garantir; je me rappellai alors quatre mots effrayans de M. Hume, que je rapporterai ci-après. Que penſer d'un écrit où l'on me faiſoit un crime de mes miſères; qui tendoit à m'ôter la commiſération de tout le monde dans mes malheurs, & qu'on donnoit ſous le nom du Prince même qui m'avoit protégé, pour

en rendre l'effet plus cruel encore ? Que devois-je augurer de la ſuite d'un tel début ? Le peuple Anglois lit les papiers publics, & n'eſt pas déja trop favorable aux étrangers. Un vêtement qui n'eſt pas le ſien ſuffit pour le mettre de mauvaiſe humeur. Qu'en doit attendre un pauvre étranger dans ſes promenades champêtres, le ſeul plaiſir de la vie auquel il s'eſt borné, quand on aura perſuadé à ces bonnes gens que cet homme aime qu'on le lapide ? ils ſeront fort tentés de lui en donner l'amuſement. Mais ma douleur, ma douleur profonde & cruelle, la plus amere que j'aie jamais reſſentie, ne venoit pas du péril auquel j'étois expoſé. J'en avois trop bravé d'autres pour être fort ému de celui-là. La trahiſon d'un faux ami, dont j'étois la proie, étoit ce qui portoit dans mon cœur trop ſenſible, l'accablement, la triſteſſe & la mort. Dans l'impétuoſité d'un premier mouvement, dont jamais je ne fus le maître, & que mes adroits ennemis ſavent faire naître pour s'en prévaloir, j'écris des lettres pleines de déſordre où je ne déguiſe ni mon trouble ni mon indignation.

Monſieur, j'ai tant de choſes à dire,

qu'en chemin faiſant j'en oublie la moitié. Par exemple, une relation en forme de lettre ſur mon ſéjour à Montmorency fut portée par des Libraires à M. Hume, qui me la montra. Je conſentis qu'elle fût imprimée; il ſe chargea d'y veiller; elle n'a jamais paru. J'avois apporté un exemplaire des lettres de M. Du Peyrou contenant la relation des affaires de Neufchâtel qui me regardent; je les remis aux mêmes Libraires à leur priere, pour les faire traduire & réimprimer; M. Hume ſe chargea d'y veiller; elles n'ont jamais paru(1). Dès que la fauſſe lettre du Roi de Pruſſe & ſa traduction parurent, je compris pourquoi les autres écrits reſtoient ſupprimés, & je l'écrivis aux Libraires. J'écrivis d'autres lettres qui probablement ont couru dans Londres: enfin j'y employai le crédit d'un homme de mérite & de qualité, pour faire mettre dans les papiers une déclaration de l'impoſture. Dans cette déclaration, je laiſſois paroître

(1) Les Libraires viennent de me marquer que cette Edition eſt faite & prête à paroître. Cela peut être, mais c'eſt trop tard, & qui pis eſt, trop à propos.

toute ma douleur, & je n'en déguiſois pas la cauſe.

Juſqu'ici M. Hume a ſemblé marcher dans les ténebres. Vous l'allez voir déſormais dans la lumiere & marcher à découvert. Il n'y a qu'à toujours aller droit avec les gens ruſés : tôt ou tard ils ſe décelent de leurs ruſes mêmes.

Lorſque cette prétendue lettre du Roi de Pruſſe fut publiée à Londres, M. Hume, qui certainement ſavoit qu'elle étoit ſuppoſée, puiſque je le lui avois dit, n'en dit rien, ne m'écrit rien, ſe taît & ne ſonge pas même à faire, en faveur de ſon ami abſent, aucune déclaration de la vérité. Il ne falloit, pour aller au but, que laiſſer dire & ſe tenir coi ; c'eſt ce qu'il fit.

M. Hume ayant été mon conducteur en Angleterre, y étoit, en quelque façon, mon protecteur, mon patron. S'il étoit naturel qu'il prît ma défenſe, il ne l'étoit pas moins qu'ayant une proteſtation publique à faire, je m'adreſſaſſe à lui pour cela. Ayant déja

ceſſé de lui écrire, je n'avois garde de recommencer. Je m'adreſſe à un autre. Premier ſoufflet ſur la joue de mon Patron. Il n'en ſent rien.

En diſant que la lettre étoit fabriquée à Paris, il m'importoit fort peu lequel on entendît de M. d'Alembert ou de ſon prête-nom M. Walpole; mais en ajoutant que ce qui navroit & déchiroit mon cœur étoit que l'impoſteur avoit des complices en Angleterre, je m'expliquois avec la plus grande clarté pour leur ami qui étoit à Londres, & qui vouloit paſſer pour le mien. Il n'y avoit certainement que lui ſeul en Angleterre dont la haine pût déchirer & navrer mon cœur. Second ſoufflet ſur la joue de mon Patron. Il n'en ſent rien.

Au contraire, il feint malignement que mon affliction venoit ſeulement de la publication de cette lettre, afin de me faire paſſer pour un homme vain qu'une ſatyre affecte beaucoup. Vain ou non, j'étois mortellement affligé; il le ſavoit & ne m'écrivoit pas un mot. Ce tendre ami, qui a tant à cœur

que ma bourſe ſoit pleine, ſe ſoucie aſſez peu que mon cœur ſoit déchiré.

Un autre écrit paroît bientôt dans les mêmes feuilles de la même main que le premier, plus cruel encore, s'il étoit poſſible, & où l'Auteur ne peut déguiſer ſa rage ſur l'accueil que j'avois reçu à Paris. Cet éclat ne m'affecta plus; il ne m'apprenoit rien de nouveau. Les libelles pouvoient aller leur train ſans m'émouvoir, & le volage public lui-même ſe laſſoit d'être long-tems occupé du même ſujet. Ce n'eſt pas le compte des complotteurs qui, ayant ma réputation d'honnête homme à détruire, veulent de maniere ou d'autre en venir à bout. Il fallut changer de batterie.

L'affaire de la penſion n'étoit pas terminée. Il ne fut pas difficile à M. Hume d'obtenir de l'humanité du Miniſtre & de la généroſité du Prince qu'elle le fût. Il fut chargé de me le marquer, il le fit. Ce moment fut, je l'avoue, un des plus critiques de ma vie. Combien il m'en coûta pour faire mon devoir! Mes engagemens précédens, l'obliga-

tion de correſpondre avec reſpect aux bontés du Roi, l'honneur d'être l'objet de ſes attentions, de celles de ſon Miniſtre, le deſir de marquer combien j'y étois ſenſible, même l'avantage d'être un peu plus au large en approchant de la vieilleſſe, accablé d'ennuis & de maux, enfin l'embarras de trouver une excuſe honnête pour éluder un bienfait déja preſque accepté; tout me rendoit difficile & cruelle la néceſſité d'y renoncer; car il le falloit aſſurément, ou me rendre le plus vil de tous les hommes en devenant volontairement l'obligé de celui dont j'étois trahi.

Je fis mon devoir, non ſans peine, j'écrivis directement à M. le Général Conway (1), & avec autant de reſpect & d'honnêteté qu'il me fut poſſible, ſans refus abſolu, je me défendis pour le préſent d'accepter. M. Hume avoit été le négociateur de l'affaire, le ſeul même qui en eût parlé; non-ſeulement je ne lui répondis point, quoique ce fût lui qui m'eût écrit, mais je ne dis pas un mot de lui dans ma lettre. Troiſieme

(1) Voyez la lettre du 12 Mai 1766.

ſoufflet ſur la joue de mon patron, & pour celui-là, s'il ne le ſent pas, c'eſt aſſurément ſa faute: il n'en ſent rien.

Ma lettre n'étoit pas claire & ne pouvoit l'être pour M. le Général Conway, qui ne ſavoit pas à quoi tenoit ce refus, mais elle l'étoit fort pour M. Hume qui le ſavoit très-bien; cependant il feint de prendre le change tant ſur le ſujet de ma douleur, que ſur celui de mon refus, & dans un billet qu'il m'écrit il me fait entendre qu'on me ménagera la continuation des bontés du Roi ſi je me raviſe ſur la penſion. En un mot il prétend à toute force, & quoi qu'il arrive, demeurer mon patron malgré moi. Vous jugez bien, Monſieur, qu'il n'attendoit pas de réponſe & il n'en eut point.

Dans ce même tems à-peu-près, car je ne ſais pas les dates, & cette exactitude ici n'eſt pas néceſſaire, parut une lettre de M. de Voltaire à moi adreſſée avec une traduction Angloiſe, qui renchérit encore ſur l'original. Le noble objet de ce ſpirituel ouvrage eſt de m'attirer le mépris & la haine de ceux chez

qui je me ſuis réfugié. Je ne doutai point que mon cher patron n'eût été un des inſtrumens de cette publication, ſur-tout quand je vis qu'en tâchant d'aliéner de moi ceux qui pouvoient en ce pays me rendre la vie agréable, on avoit omis de nommer celui qui m'y avoit conduit. On ſavoit ſans doute que c'étoit un ſoin ſuperflu & qu'à cet égard rien ne reſtoit à faire. Ce nom ſi mal-adroitement oublié dans cette lettre, me rappella ce que dit Tacite du Portrait de Brutus omis dans une pompe funebre, que chacun l'y diſtinguoit, préciſément parce qu'il n'y étoit pas.

On ne nommoit donc pas M. Hume; mais il vit avec les gens qu'on nommoit. Il a pour amis tous mes ennemis, on le ſait : ailleurs les Tronchin, les d'Alembert, les Voltaire; mais il y a bien pis à Londres, c'eſt que je n'y ai pour ennemis que ſes amis. Eh! pourquoi y en aurois-je d'autres? Pourquoi même y ai-je ceux-là? Qu'ai-je fait à Lord Littleton, que je ne connois même pas? Qu'ai je fait à M. Walpole que je ne connois pas davantage? Que ſavent-ils de moi, ſinon que je ſuis malheureux & l'ami

de leur ami Hume ? Que leur a-t-il donc dit, puiſque ce n'eſt que par lui qu'ils me connoiſſent ? Je crois bien qu'avec le rôle qu'il fait, il ne ſe démaſque pas devant tout le monde ; ce ne ſeroit plus être maſqué. Je crois bien qu'il ne parle pas de moi à M. le Général Conway ni à M. le Duc de Richmond, comme il en parle dans ſes entretiens ſecrets avec M. Walpole, & dans ſa correſpondance ſecrete avec M. d'Alembert ; mais qu'on découvre la trame qui s'ourdit à Londres depuis mon arrivée, & l'on verra ſi M. Hume n'en tient pas les principaux fils.

Enfin le moment venu qu'on croit propre à frapper le grand coup, on en prépare l'effet par un nouvel écrit ſatyrique, qu'on fait mettre dans les papiers. S'il m'étoit reſté juſqu'alors le moindre doute, comment auroit-il pu tenir devant cet écrit, puiſqu'il contenoit des faits qui n'étoient connus que de M. Hume, chargés, il eſt vrai, pour les rendre odieux au public.

On dit dans cet écrit que j'ouvre ma porte

porte aux grands & que je la ferme aux petits. Qui eſt-ce qui ſait à qui j'ai ouvert ou fermé ma porte, que M. Hume, avec qui j'ai demeuré, & par qui ſont venus tous ceux que j'ai vus ? Il faut en excepter un grand que j'ai reçu de bon cœur ſans le connoître, & que j'aurois reçu de bien meilleur cœur encore ſi je l'avois connu. Ce fut M. Hume qui me dit ſon nom quand il fut parti. En l'apprenant j'eus un vrai chagrin que, daignant monter au ſecond étage, il ne fût pas entré au premier.

Quant aux petits, je n'ai rien à dire. J'aurois deſiré voir moins de monde ; mais ne voulant déplaire à perſonne, je me laiſſois diriger par M. Hume, & j'ai reçu de mon mieux tous ceux qu'il m'a préſentés ſans diſtinction de petits ni de grands.

On dit dans ce même écrit que je reçois mes parens froidement, *pour ne rien dire de plus.* Cette généralité conſiſte à avoir une fois reçu aſſez froidement le ſeul parent que j'aie hors de Geneve, & cela en préſence de M. Hume. C'eſt néceſſairement ou M. Hume

ou ce parent qui a fourni cet article. Or mon couſin, que j'ai toujours connu pour bon parent & pour honnête homme, n'eſt point capable de fournir à des ſatyres publiques contre moi. D'ailleurs, borné par ſon état à la ſociété des gens de commerce, il ne vit pas avec les Gens de Lettres, ni avec ceux qui fourniſſent des articles dans les papiers, encore moins avec ceux qui s'occupent à des ſatyres. Ainſi l'article ne vient pas de lui. Tout au plus puis-je penſer que M. Hume aura tâché de le faire jaſer, ce qui n'eſt pas abſolument difficile, & qu'il aura tourné ce qu'il lui a dit de la maniere la plus favorable à ſes vues. Il eſt bon d'ajouter qu'après ma rupture avec M. Hume j'en avois écrit à ce couſin-là.

Enfin, on dit dans ce même écrit que je ſuis ſujet à changer d'amis. Il ne faut pas être bien fin pour comprendre à quoi cela prépare.

Diſtinguons. J'ai depuis vingt-cinq & trente ans des amis très-ſolides. J'en ai de plus nouveaux, mais non moins sûrs, que

je garderai plus long-tems ſi je vis. Je n'ai pas en général trouvé la même ſûreté chez ceux que j'ai faits parmi les Gens de Lettres. Auſſi j'en ai changé quelquefois, & j'en changerai tant qu'ils me ſeront ſuſpects ; car je ſuis bien déterminé à ne garder jamais d'amis par bienſéance : je n'en veux avoir que pour les aimer.

Si jamais j'eus une conviction intime & certaine, je l'ai que M. Hume a fourni les matériaux de cet écrit. Bien plus, non-ſeulement j'ai cette certitude, mais il m'eſt clair qu'il a voulu que je l'euſſe : car comment ſuppoſer un homme auſſi fin, aſſez mal-adroit pour ſe découvrir à ce point, voulant ſe cacher ?

Quel étoit ſon but ? Rien n'eſt plus clair encore. C'étoit de porter mon indignation à ſon dernier terme, pour amener avec plus d'éclat le coup qu'il me préparoit. Il ſait que pour me faire bien des ſottiſes il ſuffit de me mettre en colere. Nous ſommes au moment critique qui montrera s'il a bien ou mal raiſonné.

Il faut ſe poſſéder autant que fait M. Hume ; il faut avoir ſon flegme & toute ſa force d'eſprit, pour prendre le parti qu'il prit, après tout ce qui s'étoit paſſé. Dans l'embarras où j'étois, écrivant à M. le Général Conway, je ne pus remplir ma lettre que de phraſes obſcures dont M. Hume fit, comme mon ami, l'interprétation qu'il lui plut. Suppoſant donc, quoiqu'il fût très-bien le contraire, que c'étoit la clauſe du ſecret qui me faiſoit de la peine, il obtient de M. le Général qu'il voudroit bien s'employer pour la faire lever. Alors cet homme ſtoïque & vraiment inſenſible m'écrit la lettre la plus amicale où il me marque qu'il s'eſt employé pour faire lever la clauſe, mais qu'avant toute choſe il faut ſavoir ſi je veux accepter ſans cette condition, pour ne pas expoſer Sa Majeſté à un ſecond refus.

C'étoit ici le moment déciſif, la fin, l'objet de tous ſes travaux. Il lui falloit une réponſe, il la vouloit. Pour que je ne puſſe me diſpenſer de la faire, il envoie à M. Davenport un duplicata de ſa lettre ; & non con-

tent de cette précaution, il m'écrit dans un autre billet qu'il ne ſauroit reſter plus long-tems à Londres pour mon ſervice. La tête me tourna preſque en liſant ce billet. De mes jours je n'ai rien trouvé de plus inconcevable.

Il l'a donc enfin, cette réponſe tant deſirée, & ſe preſſe déja d'en triompher. Déja écrivant à M. Davenport, il me traite d'homme féroce & de monſtre d'ingratitude. Mais il lui faut plus. Ses meſures ſont bien priſes, à ce qu'il penſe : nulle preuve contre lui ne peut échaper. Il veut une explication : il l'aura, & la voici.

Rien ne la conclut mieux que le dernier trait qui l'amene. Seul il prouve tout & ſans réplique.

Je veux ſuppoſer, par impoſſible, qu'il n'eſt rien revenu à M. Hume de mes plaintes contre lui : il n'en ſait rien, il les ignore auſſi parfaitement que s'il n'eût été faufilé avec perſonne qui en fût inſtruit, auſſi parfaitement que ſi durant ce tems il eût vécu

à la Chine. Mais ma conduite immédiate entre lui & moi ; les derniers mots ſi frappans, que je lui dis à Londres ; la lettre qui ſuivit, pleine d'inquiétude & de crainte ; mon ſilence obſtiné, plus énergique que des paroles ; ma plainte amere & publique au ſujet de la lettre de M. d'Alembert ; ma lettre au Miniſtre, qui ne m'a point écrit, en réponſe à celle qu'il m'écrit lui-même, & dans laquelle je ne dis pas un mot de lui ; enfin mon refus, ſans daigner m'adreſſer à lui, d'acquieſcer à une affaire qu'il a traitée en ma faveur, moi le ſachant, & ſans oppoſition de ma part ; tout cela parle ſeul du ton le plus fort, je ne dis pas à tout homme qui auroit quelque ſentiment dans l'ame, mais à tout homme qui n'eſt pas hébêté.

Quoi ! après que j'ai rompu tout commerce avec lui depuis près de trois mois, après que je n'ai répondu à pas une de ſes lettres, quelqu'important qu'en fût le ſujet, environné des marques publiques & particulieres de l'affliction que ſon infidélité me cauſe, cet homme éclairé, ce beau génie

naturellement ſi clairvoyant & volontairement ſi ſtupide, ne voit rien, n'entend rien, ne ſent rien, n'eſt ému de rien, & ſans un ſeul mot de plainte, de juſtification, d'explication, il continue à ſe donner, malgré moi, pour moi les ſoins les plus grands, les plus empreſſés! il m'écrit affectueuſement qu'il ne peut reſter à Londres plus long-tems pour mon ſervice, comme ſi nous étions d'accord qu'il y reſtera pour cela! Cet aveuglement, cette impaſſibilité, cette obſtination ne ſont pas dans la nature; il faut expliquer cela par d'autres motifs. Mettons cette conduite dans un plus grand jour, car c'eſt un point déciſif.

Dans cette affaire il faut néceſſairement que M. Hume ſoit le plus grand ou le dernier des hommes, il n'y a pas de milieu. Reſte à voir lequel c'eſt des deux.

Malgré tant de marques de dédain de ma part, M. Hume avoit-il l'étonnante généroſité de vouloir me ſervir ſincérement? Il ſavoit qu'il m'étoit impoſſible d'accepter ſes bons offices, tant que j'aurois de lui les ſenti-

dit ces mots, je ſentis un treſſaillement d'effroi dont je n'étois pas le maître; mais il ne me fallut qu'un moment pour me remettre & rire de ma terreur. Dès le lendemain tout fut ſi parfaitement oublié, que je n'y ai pas même penſé durant tout mon ſéjour à Londres & au voiſinage. Je ne m'en ſuis ſouvenu qu'ici, où tant de choſes m'ont rappelé ces paroles, & me les rappellent, pour ainſi dire à chaque inſtant.

Ces mots dont le ton retentit ſur mon cœur comme s'ils venoient d'être prononcés, les longs & funeſtes regards tant de fois lancés ſur moi, les petits coups ſur le dos avec des mots de *mon cher Monſieur*, en réponſe au ſoupçon d'être un traître; tout cela m'affecte à un tel point après le reſte, que ces ſouvenirs, fuſſent-ils les ſeuls fermeroient tout retour à la confiance, & il n'y a pas une nuit où ces mots: *Je tiens J. J. Rouſſeau*, ne ſonnent encore à mon oreille, comme ſi je les entendois de nouveau.

Oui, M. Hume, vous me tenez, je le

ſais, mais ſeulement par des choſes qui me ſont extérieures : vous me tenez par l'opinion, par les jugemens des hommes ; vous me tenez par ma réputation, par ma ſureté peut-être ; tous les préjugés ſont pour vous ; il vous eſt aiſé de me faire paſſer pour un monſtre, comme vous avez commencé, & je vois déja l'exultation barbare de mes implacables ennemis. Le public, en général, ne me fera pas plus de grace. Sans autre examen, il eſt toujours pour les ſervices rendus, parce que chacun eſt bien aiſe d'inviter à lui en rendre, en montrant qu'il ſait les ſentir. Je prévois aiſément la ſuite de tout cela, ſurtout dans le pays où vous m'avez conduit, & où, ſans amis, étranger à tout le monde, je ſuis preſque à votre merci. Les gens ſenſés comprendront, cependant, que, loin que j'aie pu chercher cette affaire, elle étoit ce qui pouvoit m'arriver de plus terrible dans la poſition où je ſuis : ils ſentiront qu'il n'y a que ma haine invincible pour toute fauſſeté & l'impoſſibilité de marquer de l'eſtime à celui pour qui je l'ai perdue, qui aient pu m'empêcher de diſſimuler quand tant d'intérêts m'en faiſoient une loi : mais les gens

ſenſés ſont en petit nombre & ce ne ſont pas eux qui font du bruit.

Oui, M. Hume, vous me tenez par tous les liens de cette vie ; mais vous ne me tenez ni par ma vertu ni par mon courage, indépendant de vous & des hommes, & qui me reſtera tout entier malgré vous. Ne penſez pas m'effrayer par la crainte du ſort qui m'attend. Je connois les jugemens des hommes, je ſuis accoutumé à leur injuſtice, & j'ai appris à les peu redouter. Si votre parti eſt pris, comme j'ai tout lieu de le croire, ſoyez sûr que le mien ne l'eſt pas moins. Mon corps eſt affoibli, mais jamais mon ame ne fut plus ferme. Les hommes feront & diront ce qu'ils voudront, peu m'importe ; ce qui m'importe eſt d'achever, comme j'ai commencé, d'être droit & vrai juſqu'à la fin, quoiqu'il arrive, & de n'avoir pas plus à me reprocher une lâcheté dans mes miſeres qu'une inſolence dans ma proſpérité. Quelque opprobre qui m'attende & quelque malheur qui me menace, je ſuis prêt. Quoiqu'à plaindre, je le ſerai moins que vous, & je vous laiſſe pour toute vengeance le tourment de

de reſpecter, malgré vous, l'infortuné que vous accablez.

En achevant cettre lettre, je ſuis ſurpris de la force que j'ai eue de l'écrire. Si l'on mouroit de douleur, j'en ſerois mort à chaque ligne. Tout eſt également incompréhenſible dans ce qui ſe paſſe. Une conduite pareille à la vôtre n'eſt pas dans la nature, elle eſt contradictoire, & cependant elle m'eſt démontrée. Abyme des deux côtés ! je péris dans l'un ou dans l'autre. Je ſuis le plus malheureux des humains ſi vous êtes coupable, j'en ſuis le plus vil ſi vous êtes innocent. Vous me faites deſirer d'être cet objet mépriſable. Oui, l'état où je me verrois proſterné, foulé ſous vos pieds, criant miſéricorde & faiſant tout pour l'obtenir, publiant à haute voix mon indignité & rendant à vos vertus le plus éclatant hommage, ſeroit pour mon cœur un état d'épanouiſſement & de joie, après l'état d'étouffement & de mort où vous l'avez mis. Il ne me reſte qu'un mot à vous dire. Si vous êtes coupable ne m'écrivez plus ; cela ſeroit inutile, & ſurement vous ne me tromperez pas. Si vous êtes innocent, daignez vous

juſtifier. Je connois mon devoir, je l'aime & l'aimerai toujours, quelque rude qu'il puiſſe être. Il n'y a point d'abjection dont un cœur, qui n'eſt pas né pour elle, ne puiſſe revenir. Encore un coup, ſi vous êtes innocent, daignez vous juſtifier : ſi vous ne l'êtes pas, adieu pour jamais.

LETTRE

A MYLORD MARÉCHAL.

Le 20 Juillet 1766.

LA derniere lettre, Mylord, que j'ai reçue de vous étoit du 25 Mai. Depuis ce tems, j'ai été forcé de déclarer mes ſentimens à M. Hume ; il a voulu une explication ; il l'a eue, j'ignore l'uſage qu'il en fera. Quoi qu'il en ſoit, tout eſt dit déſormais entre lui & moi. Je voudrois vous envoyer copie des lettres, mais c'eſt un livre pour la groſſeur. Mylord, le ſentiment cruel que nous ne nous verrons plus, charge mon cœur d'un poids inſupportable. Je donnerois la moitié de mon ſang pour vous voir un ſeul quart-d'heure encore une fois en ma vie. Vous ſavez combien ce quart-d'heure me ſeroit doux, mais vous ignorez combien il me ſeroit important.

Après avoir bien réfléchi ſur ma ſituation préſente, je n'ai trouvé qu'un ſeul moyen poſſible de m'aſſurer quelque repos ſur mes derniers jours. C'eſt de me faire oublier des

hommes auſſi parfaitement que ſi je n'exiſtois plus, ſi tant eſt qu'on puiſſe appeller exiſtence un reſte de végétation inutile à ſoi-même & aux autres, loin de tout ce qui nous eſt cher. En conſéquence de cette réſolution, j'ai pris celle de rompre toute correſpondance hors les cas d'abſolue néceſſité. Je ceſſe déſormais d'écrire & de répondre à qui que ce ſoit. Je ne fais que deux ſeules exceptions, dont l'une eſt pour M. Du Peyrou; je crois ſuperflu de vous dire quelle eſt l'autre; déſormais tout à l'amitié, n'exiſtant plus que par elle, vous ſentez que j'ai plus beſoin que jamais d'avoir quelquefois de vos lettres.

Je ſuis très-heureux d'avoir pris du goût pour la botanique. Ce goût ſe change inenſiblement en une paſſion d'enfant, ou plutôt en un radotage inutile & vain: car je n'apprends aujourd'hui qu'en oubliant ce que j'appris hier, mais n'importe. Si je n'ai jamais le plaiſir de ſavoir, j'aurai toujours celui d'apprendre, & c'eſt tout ce qu'il me faut. Vous ne ſauriez croire combien l'étude des plantes jette d'agrément ſur mes promenades

ſolitaires. J'ai eu le bonheur de me conſerver un cœur aſſez ſain, pour que les plus ſimples amuſemens lui ſuffiſent, & j'empêche, en m'empaillant la tête, qu'il n'y reſte place pour d'autres fatras.

L'occupation pour les jours de pluie, fréquens en ce pays, eſt d'écrire ma vie. Non ma vie extérieure comme les autres; mais ma vie réelle, celle de mon ame, l'hiſtoire de mes ſentimens les plus ſecrets. Je ferai ce que nul homme n'a fait avant moi, & ce que vraiſemblablement nul autre ne fera dans la ſuite. Je dirai tout, le bien, le mal, tout enfin; je me ſens une ame qui ſe peut montrer. Je ſuis loin de cette époque chérie de 1762, mais j'y viendrai, je l'eſpere. Je recommencerai du moins en idée ces pélérinages de Colombier, qui furent les jours les plus purs de ma vie. Que ne peuvent-ils recommencer encore & recommencer ſans ceſſe? Je ne demanderois point d'autre éternité.

M. Du Peyrou me marque qu'il a reçu les trois cents louis. Ils viennent d'un bon pere qui, non plus que celui dont il eſt l'image,

n'attend pas que ſes enfans lui demandent leur pain quotidien.

Je n'entends point ce que vous me dites d'une prétendue charge que les habitans de Derbyshire m'ont donnée. Il n'y a rien de pareil, je vous aſſure; & cela m'a tout l'air d'une plaiſanterie que quelqu'un vous aura faite ſur mon compte; du reſte, je ſuis très-content du pays & des habitans, autant qu'on peut l'être à mon âge d'un climat & d'une maniere de vivre auxquels on n'eſt pas accoutumé. J'eſpérois que vous me parleriez un peu de votre maiſon & de votre jardin, ne fût-ce qu'en faveur de la botanique. Ah! que ne ſuis-je à portée de ce bienheureux jardin, dût mon pauvre ſultan le fourager un peu comme il fit celui de Colombier?

LETTRE

A M. GUY.

Wootton, le 2 Août 1766.

JE me ſerois bien paſſé, Monſieur, d'apprendre les bruits obligeans qu'on répand à Paris ſur mon compte; & vous auriez bien pu vous paſſer de vous joindre à ces cruels amis qui ſe plaiſent à m'enfoncer vingt poignards dans le cœur. Le parti que j'ai pris de m'enſevelir dans cette ſolitude, ſans entretenir plus aucune correſpondance dans le monde, eſt l'effet de ma ſituation bien examinée. La ligue qui s'eſt formée contre moi, eſt trop puiſſante, trop adroite, trop ardente, trop accréditée pour que dans ma poſition, ſans autre appui que la vérité, je ſois en état de lui faire face dans le public. Couper les têtes de cette hydre ne ſerviroit qu'à les multiplier, & je n'aurois pas détruit une de leurs calomnies, que vingt autres plus cruelles lui ſuccéderoient à l'inſtant. Ce que j'ai à faire eſt de bien prendre mon parti ſur les jugemens du public; de me taire, & de tâcher au moins de vivre & mourir en repos.

Je n'en ſuis pas moins reconnoiſſant pour ceux que l'intérêt qu'ils prennent à moi, engage à m'inſtruire de ce qui ſe paſſe. En m'affligeant ils m'obligent; s'ils me font du mal, c'eſt en voulant me faire du bien. Ils croient que ma réputation dépend d'une lettre injurieuſe; cela peut être : mais s'ils croient que mon honneur en dépend, ils ſe trompent. Si l'honneur d'un homme dépendoit des injures qu'on lui dit, & des outrages qu'on lui fait, il y a long-tems qu'il ne me reſteroit plus d'honneur à perdre. Mais au contraire, il eſt même au-deſſous d'un honnête homme de repouſſer de certains outrages. On dit que M. Hume me traite de vile canaille & de ſcélérat. Si je ſavois répondre à de pareils noms, je m'en croirois digne.

Montrez cette lettre à mes amis, & priez-les de ſe tranquilliſer. Ceux qui ne jugent que ſur des preuves, ne me condamneront certainement pas; & ceux qui jugent ſans preuves ne valent pas la peine qu'on les déſabuſe. M. Hume écrit, dit-on, qu'il veut publier toutes les pieces relatives à cette affaire. C'eſt, j'en réponds, ce qu'il ſe gar-

dera de faire, ou ce qu'il ſe gardera bien au moins de faire fidélement. Que ceux qui ſeront au fait nous jugent, je le deſire : que ceux qui ne ſauront que ce que M. Hume voudra leur dire, ne laiſſent pas de nous juger, cela m'eſt, je vous jure, très-indifférent. J'ai un défenſeur dont les opérations ſont lentes, mais ſures : je les attends.

Je me bornerai à vous préſenter une ſeule réflexion. Il s'agit, Monſieur, de deux hommes, dont l'un a été amené par l'autre en Angleterre preſque malgré lui. L'étranger, ignorant la langue du pays, ne pouvant parler ni entendre ; ſeul, ſans ami, ſans appui, ſans connoiſſance, ſans ſavoir même à qui confier une lettre en ſûreté ; livré ſans réſerve à l'autre & aux ſiens ; malade, retiré, ne voyant perſonne, écrivant peu, eſt allé s'enfermer dans le fond d'une retraite, où il herboriſe pour toute occupation. Le Breton, homme actif, liant, intriguant, au milieu de ſon pays, de ſes amis, de ſes parens, de ſes patrons, de ſes patriotes ; en grand crédit à la Cour, à la Ville ; répandu

dans le plus grand monde, à la tête des gens de Lettres, diſpoſant des papiers publics, en grande relation chez l'étranger, ſur-tout avec les plus mortels ennemis du premier. Dans cette poſition, il ſe trouve que l'un des deux a tendu des piéges à l'autre. Le Breton crie, que c'eſt cette vile canaille, ce ſcélérat d'étranger qui lui en tend. L'étranger ſeul, malade, abandonné, gémit & ne répond rien. Là-deſſus le voilà jugé, & il demeure clair qu'il s'eſt laiſſe mener dans le pays de l'autre, qu'il s'eſt mis à ſa merci, tout exprès pour lui faire piece, & pour conſpirer contre lui. Que penſez-vous de ce jugement? Si j'avois été capable de former un projet auſſi monſtrueuſement extravagant, où eſt l'homme, ayant quelque ſens, quelque humanité, qui ne devroit pas dire: Vous faites tort à ce pauvre miſérable, il eſt trop fou pour pouvoir être un ſcélérat. Plaignez-le, ſaignez-le; mais ne l'injuriez pas. J'ajouterai que le ton ſeul que prend M. Hume, devroit décréditer ce qu'il dit. Ce ton ſi brutal, ſi bas, ſi indigne d'un homme qui ſe reſpecte, marque aſſez que l'ame qui l'a

dicté n'eſt pas ſaine : il n'annonce pas un langage digne de foi. Je ſuis étonné, je l'avoue, comment ce ton ſeul n'a pas excité l'indignation publique. C'eſt qu'à Paris, c'eſt toujours celui qui crie le plus fort qui a raiſon. A ce combat là, je n'emporterai jamais la victoire, & je ne la diſputerai pas.

Voici, Monſieur, le fait en peu de mots. Il m'eſt prouvé que M. Hume, lié avec mes plus cruels ennemis, d'accord à Londres avec des gens qui ſe montrent, & à Paris avec tel qui ne ſe montre pas, m'a attiré dans ſon pays, en apparence pour m'y ſervir avec la plus grande oſtentation, & en effet pour m'y diffamer avec la plus grande adreſſe, à quoi il a très-bien réuſſi. Je m'en ſuis plaint ; il a voulu ſavoir mes raiſons ; je les lui ai écrites dans le plus grand détail : ſi on les demande, il peut les dire. Quant à moi, je n'ai rien à dire du tout.

Plus je penſe à la publication promiſe par M. Hume, moins je puis concevoir qu'il l'exécute. S'il l'oſe faire, à moins d'énor-

mes falſifications, je prédis hardiment, que, malgré ſon extrême adreſſe & celle de ſes amis, ſans même que je m'en mêle, M. Hume eſt un homme démaſqué.

LETTRE

LETTRE

A MYLORD MARÉCHAL.

Le 9 Août 1766.

Les choſes incroyables que M. Hume écrit à Paris ſur mon compte, me font préſumer que, s'il l'oſe, il ne manquera pas de vous en écrire autant. Je ne ſuis pas en peine de ce que vous en penſerez. Je me flatte, Mylord, d'être aſſez connu de vous, & cela me tranquilliſe. Mais il m'accuſe avec tant d'audace d'avoir refuſé malhonnêtement la penſion après l'avoir acceptée, que je crois devoir vous envoyer une copie fidelle de la lettre que j'écrivis à ce ſujet à M. le Général Conway (1). J'étois bien embarraſſé dans cette lettre, ne voulant pas dire la véritable cauſe de mon refus, & ne pouvant en alléguer aucune autre. Vous conviendrez, je m'aſſure, que ſi l'on peut s'en tirer mieux que je ne fis, on ne peut du moins s'en tirer plus honnêtement. J'ajouterois qu'il eſt faux que j'aie jamais accepté la penſion. J'y mis

(1) Celle du 12 Mai 1766.

ſeulement votre agrément pour condition néceſſaire, & quand cet agrément fut venu, M. Hume alla en avant ſans me conſulter davantage. Comme vous ne pouvez ſavoir ce qui s'eſt paſſé en Angleterre à mon égard depuis mon arrivée, il eſt impoſſible que vous prononciez dans cette affaire, avec connoiſſance, entre M. Hume & moi; ſes procédés ſecrets ſont trop incroyables, & il n'y a perſonne au monde moins fait que vous, pour y ajouter foi. Pour moi qui les ai ſentis ſi cruellement, & qui n'y peux penſer qu'avec la douleur la plus amere, tout ce qu'il me reſte à deſirer, eſt de n'en reparler jamais. Mais comme M. Hume ne garde pas le même ſilence, & qu'il avance les choſes les plus fauſſes du ton le plus affirmatif, je vous demande auſſi, Mylord, une juſtice que vous ne pouvez me refuſer, c'eſt lorſqu'on pourra vous dire ou vous écrire que j'ai fait volontairement une choſe injuſte ou malhonnête, d'être bien perſuadé que cela n'eſt pas vrai.

LETTRE

AU MÊME.

7 Septembre 1766.

JE ne puis vous exprimer, Mylord, à quel point, dans les circonſtances où je me trouve, je ſuis alarmé de votre ſilence. La derniere lettre que j'ai reçue de vous étoit du . . . . . Seroit-il poſſible que les terribles clameurs de M. Hume euſſent fait impreſſion ſur vous, & m'euſſent au milieu de tant de malheurs, ôté la ſeule conſolation qui me reſtoit ſur la terre ? Non, Mylord, cela ne peut pas être. Votre ame ferme ne peut être entraînée par l'exemple de la foule ; votre eſprit judicieux ne peut être abuſé à ce point. Vous n'avez point connu cet homme, perſonne ne l'a connu, ou plutôt il n'eſt plus le même. Il n'a jamais haï que moi ſeul ; mais auſſi quelle haine ! Un même cœur pourroit-il ſuffire à deux comme celle-là ? Il a marché juſqu'ici dans les tenebres, il s'eſt caché, mais maintenant il ſe

montre à découvert. Il a rempli l'Angleterre, la France, les Gazettes, l'Europe entiere de cris auxquels je ne ſais que répondre, & d'injures dont je me croirois digne, ſi je daignois les repouſſer. Tout cela ne décele-t-il pas avec évidence le but qu'il a caché juſqu'à préſent avec tant de ſoin ? Mais laiſſons M. Hume ; je veux l'oublier malgré les maux qu'il m'a faits. Seulement qu'il ne m'ôte pas mon pere. Cette perte eſt la ſeule que je ne pourrois ſupporter. Avez-vous reçu mes deux dernieres lettres, l'une du 20 Juillet, & l'autre du 9 Août ? Ont-elles eu le bonheur d'échaper aux filets qui ſont tendus tout autour de moi, & au travers deſquels peu de choſe paſſe ? Il paroît que l'intention de mon perſécuteur & de ſes amis, eſt de m'ôter toute communication avec le continent, & de me faire périr ici de douleur & de miſere. Leurs meſures ſont trop bien priſes pour que je puiſſe aiſément leur échaper. Je ſuis préparé à tout, & je puis tout ſupporter hors votre ſilence. Je m'adreſſe à M. Rougemont ; je ne connois que lui ſeul à Londres à qui j'oſe me confier. S'il me refuſe ſes ſervices,

je ſuis ſans reſſource, & ſans moyen pour écrire à mes amis. Ah, Mylord! qu'il me vienne une lettre de vous, & je me conſole de tout le reſte.

LETTRE

AU MÊME.

Wootton, le 27 Septembre 1766.

JE n'ai pas beſoin, Mylord, de vous dire combien vos deux dernieres lettres m'ont fait de plaiſir & m'étoient néceſſaires. Ce plaiſir a pourtant été tempéré par plus d'un article, par un ſur-tout auquel je réſerve une lettre exprès, & auſſi par ceux qui regardent M. Hume, dont je ne ſaurois lire le nom ni rien qui s'y rapporte, ſans un ſerrement de cœur & un mouvement convulſif, qui fait pis que de me tuer, puiſqu'il me laiſſe vivre. Je ne cherche point, Mylord, à détruire l'opinion que vous avez de cet homme, ainſi que toute l'Europe; mais je vous conjure par votre cœur paternel de ne me reparler jamais de lui ſans la plus grande néceſſité.

Je ne puis me diſpenſer de répondre à ce que vous m'en dites dans votre lettre du 5 de ce mois. *Je vois avec douleur*, me marquez-vous, *que vos ennemis mettront ſur le*

compte de M. Hume tout ce qu'il leur plaira d'ajoutér au démêlé d'entre vous & lui. Mais que pourroient-ils faire de plus que ce qu'il a fait lui-même ? Diront-ils de moi pis qu'il n'en a dit dans les lettres qu'il a écrites à Paris, par toute l'Europe, & qu'il a fait mettre dans toutes les Gazettes ? Mes autres ennemis me font du pis qu'ils peuvent & ne s'en cachent gueres ; lui fait pis qu'eux & ſe cache, & c'eſt lui qui ne manquera pas de mettre ſur leur compte, le mal que juſqu'à ma mort il ne ceſſera de me faire en ſecret.

Vous me dites encore, Mylord, que je trouve mauvais que M. Hume ait ſollicité la penſion du Roi d'Angleterre à mon inſu. Comment avez-vous pu vous laiſſer ſurprendre au point d'affirmer ainſi ce qui n'eſt pas ? Si cela étoit vrai, je ſerois un extravagant, tout au moins ; mais rien n'eſt plus faux. Ce qui m'a fâché, c'étoit qu'avec ſa profonde adreſſe il ſe ſoit ſervi de cette penſion, ſur laquelle il revenoit à mon inſu quoique refuſée, pour me forcer de lui motiver mon refus & de lui faire la déclaration qu'il vouloit abſolument avoir, &

que je voulois éviter, ſachant bien l'uſage qu'il en vouloit faire. Voilà, Mylord, l'exacte vérité, dont j'ai les preuves, & que vous pouvez affirmer.

Grace au ciel, j'ai fini quant à préſent ſur ce qui regarde M. Hume. Le ſujet dont j'ai maintenant à vous parler eſt tel que je ne puis me réſoudre à le mêler avec celui-là dans la même lettre. Je le réſerve pour la premiere que je vous écrirai. Ménagez pour moi vos précieux jours, je vous en conjure. Ah! vous ne ſavez pas, dans l'abîme de malheurs où je ſuis plongé, quel ſeroit pour moi celui de vous ſurvivre!

LETTRE

A MADAME ***.

Wootton, le 27 Septembre 1766.

LE cas que vous m'expoſez, Madame, eſt dans le fond très-commun, mais mêlé de choſes ſi extraordinaires, que votre lettre a l'air d'un roman. Votre jeune homme n'eſt pas de ſon ſiecle; c'eſt un prodige ou un monſtre. Il y a des monſtres dans ce ſiecle, je le ſais trop, mais plus vils que courageux, & plus fourbes que féroces. Quant aux prodiges, on en voit ſi peu que ce n'eſt pas la peine d'y croire, & ſi Caſſius en eſt un de force d'ame, il n'en eſt aſſurément pas un de bon ſens & de raiſon.

Il ſe vante de ſacrifices qui, quoi qu'ils faſſent horreur, ſeroient grands s'ils étoient pénibles, & ſeroient héroïques s'ils étoient néceſſaires; mais où, faute de l'une & de l'autre de ces conditions, je ne vois qu'une extravagance qui me fait très-mal augurer de celui qui les a faits. Convenez, Madame, qu'un amant qui oublie ſa belle dans un

voyage, qui en redevient amoureux quand il la revoit, qui l'épouſe & puis qui s'éloigne & l'oublie encore, qui promet ſéchement de revenir à ſes couches & n'en fait rien, qui revient enfin pour lui dire qu'il l'abandonne, qui part & ne lui écrit que pour confirmer cette belle réſolution ; convenez, dis-je, que ſi cet homme eut de l'amour, il n'en eût gueres, & que la victoire dont il ſe vante avec tant de pompe, lui coûte probablement beaucoup moins qu'il ne vous dit.

Mais ſuppoſant cet amour aſſez violent pour ſe faire honneur du ſacrifice, où en eſt la néceſſité ? C'eſt ce qui me paſſe. Qu'il s'occupe du ſublime emploi de délivrer ſa patrie, cela eſt fort beau, & je veux croire que cela eſt utile : mais ne ſe permettre aucun ſentiment étranger à ce devoir, pourquoi cela ? Tous les ſentimens vertueux ne s'étaient-ils pas les uns les autres, & peut-on en détruire un ſans les affoiblir tous ? *J'ai cru long-tems*, dit-il, *combiner mes affections avec mes devoirs.* Il n'y a point là de combinaiſons à faire, quand ces affections elles-mêmes ſont des devoirs. *L'illuſion ceſſe, & je vois qu'un*

vrai citoyen doit les abolir. Quelle eſt donc cette illuſion, & où a-t-il pris cette affreuſe maxime ? S'il eſt de triſtes ſituations dans la vie, s'il eſt de cruels devoirs qui nous forcent quelquefois à leur en ſacrifier d'autres, à déchirer notre cœur pour obéir à la néceſſité preſſante ou à l'inflexible vertu, en eſt-il, en peut-il jamais être qui nous forcent d'étouffer des ſentimens auſſi légitimes que ceux de l'amour filial, conjugal, paternel ; & tout homme qui ſe fait une expreſſe loi de n'être plus ni fils, ni mari, ni pere, oſe-t-il uſurper le nom de citoyen, oſe-t-il uſurper le nom d'homme ?

On diroit, Madame, en liſant votre lettre, qu'il s'agit d'une conſpiration. Les conſpirations peuvent être des actes héroïques de patriotiſme, & il y en a eu de telles ; mais preſque toujours elles ne ſont que des crimes puniſſables, dont les auteurs ſongent bien moins à ſervir la patrie qu'à l'aſſervir, & à la délivrer de ſes tyrans qu'à l'être. Pour moi je vous déclare que je ne voudrois pour rien au monde avoir trempé dans la conſpiration la plus légitime ; parce qu'enfin ces

ſortes d'entrepriſes ne peuvent s'exécuter ſans troubles, ſans déſordres, ſans violences, quelquefois ſans effuſion de ſang, & qu'à mon avis le ſang d'un ſeul homme eſt d'un plus grand prix que la liberté de tout le genre-humain. Ceux qui aiment ſincérement la liberté n'ont pas beſoin, pour la trouver, de tant de machines; & ſans cauſer ni révolutions ni troubles, quiconque veut être libre, l'eſt en effet.

Poſons toutefois cette grande entrepriſe comme un devoir ſacré qui doit régner ſur tous les autres, doit-il pour cela les anéantir, & ces différens devoirs ſont-ils donc à tel point incompatibles, qu'on ne puiſſe ſervir la patrie ſans renoncer à l'humanité? Votre Caſſius eſt-il donc le premier qui ait formé le projet de délivrer la ſienne, & ceux qui l'ont exécuté, l'ont-ils fait au prix des ſacrifices dont il ſe vante? Les Pélopidas, les Brutus, les vrais Caſſius & tant d'autres ont-ils eu beſoin d'abjurer tous les droits du ſang & de la nature, pour accomplir leurs nobles deſſeins? Y eût-il jamais de meilleurs fils, de meilleurs maris, de meilleurs peres que

ces

ces grands hommes ? La plupart, au contraire, concerterent leurs entrepriſes au ſein de leurs familles, & Brutus oſa révéler, ſans néceſſité, ſon ſecret à ſa femme, uniquement parce qu'il la trouva digne d'en être dépoſitaire. Sans aller ſi loin chercher des exemples, je puis, Madame, vous en citer un plus moderne d'un héros à qui rien ne manque pour être à côté de ceux de l'antiquité, que d'être auſſi connu qu'eux. C'eſt le Comte Louis de Fieſque, lorſqu'il voulut briſer les fers de Gênes ſa patrie, & la délivrer du joug des Doria. Ce jeune homme ſi aimable, ſi vertueux, ſi parfait, forma ce grand deſſein preſque dès ſon enfance, & s'éleva, pour ainſi dire, lui-même pour l'exécuter. Quoique très-prudent, il le confia à ſon frere, à ſa famille, à ſa femme auſſi jeune que lui ; & après des préparatifs très-grands, très-lents, très-difficiles, le ſecret fut ſi bien gardé, l'entrepriſe fut ſi bien concertée & eut un ſi plein ſuccès, que le jeune Fieſque étoit maître de Gênes au moment qu'il périt par un accident.

Je ne dis pas qu'il ſoit ſage de révéler ces

ſortes de ſecrets, même à ſes proches, ſans la plus grande néceſſité ; mais autre choſe eſt, garder ſon ſecret, & autre choſe, rompre avec ceux à qui on le cache. J'accorde même qu'en méditant un grand deſſein, l'on eſt obligé de s'y livrer quelquefois au point d'oublier pour un tems, des devoirs moins preſſans peut-être, mais non moins ſacrés ſitôt qu'on peut les remplir. Mais que de propos délibéré, de gaité de cœur, le ſachant, le voulant, on ait, avec la barbarie de renoncer pour jamais à tout ce qui nous doit être cher, celle de l'accabler de cette déclaration cruelle, c'eſt, Madame, ce qu'aucune ſituation imaginable ne peut ni autoriſer, ni ſuggérer même à un homme dans ſon bons ſens qui n'eſt pas un monſtre. Ainſi je conclus, quoi qu'à regret, que votre Caſſius eſt fou tout au moins, & je vous avoue qu'il m'a tout-à-fait l'air d'un ambitieux embarraſſé de ſa femme, qui veut couvrir du maſque de l'héroïſme ſon inconſtance & ſes projets d'aggrandiſſement. Or, ceux qui ſavent employer à ſon âge de pareilles ruſes, ſont des gens qu'on ne ramene jamais, & qui rarement en valent la peine.

Il ſe peut, Madame, que je me trompe; c'eſt à vous d'en juger. Je voudrois avoir des choſes plus agréables à vous dire : mais vous me demandez mon ſentiment; il faut vous le dire, ou me taire, ou vous tromper. Des trois partis j'ai choiſi le plus honnête, & celui qui pouvoit le mieux vous marquer, Madame, ma déférence & mon reſpect.

LETTRE

A Mlle. DEWES.

Wootton, le 9 Décembre 1766.

MA belle voiſine, vous me rendez injuſte & jaloux pour la premiere fois de ma vie ; je n'ai pu voir ſans envie les chaînes dont vous honoriez mon ſultan ; & je lui ai ravi l'avantage de les porter le premier. J'en aurois dû parer votre brebis chérie, mais je n'ai oſé empiéter ſur les droits d'un jeune & aimable berger. C'eſt déja trop paſſer les miens de faire le galant à mon âge ; mais puiſque vous me l'avez fait oublier, tâchez de l'oublier vous-même, & penſez moins au barbon qui vous rend hommage, qu'au ſoin que vous avez pris de lui rajeunir le cœur.

Je ne veux pas, ma belle voiſine, vous ennuyer plus long-tems de mes vieilles ſornettes. Si je vous contois toutes les bontés & amitiés dont votre cher oncle m'honore, je ſerois encore ennuyeux par mes longueurs ; ainſi je me tais. Mais revenez l'été prochain en être le témoin vous-même, & ramenez

Madame la Comteſſe (1), à condition que nous ſerons cette fois-ci les plus forts, & qu'au lieu de vous laiſſer enlever comme cette année, vous nous aiderez à la retenir.

(1) Madame la Comteſſe de Cowper, veuve du feu Comte Cowper, & fille du Comte de Granville.

LETTRE

A MYLORD MARÉCHAL.

11 Décembre 1766.

Abréger la correſpondance !... Mylord, que m'annoncez-vous, & quel tems prenez-vous pour cela ? Serois-je dans votre diſgrace ? Ah ! dans tous les malheurs qui m'accablent, voilà le ſeul que je ne ſaurois ſupporter. Si j'ai des torts, daignez les pardonner, en eſt-il, en peut-il être que mes ſentimens pour vous ne doivent pas racheter ? Vos bontés pour moi ſont toute la conſolation de ma vie. Voulez-vous m'ôter cette unique & douce conſolation ? Vous avez ceſſé d'écrire à vos parens. Eh ! qu'importe, tous vos parens, tous vos amis enſemble ont-ils pour vous un attachement comparable au mien ? Eh ! Mylord, c'eſt votre âge, ce ſont mes maux qui nous rendent plus utiles l'un à l'autre. A quoi peuvent mieux s'employer les reſtes de la vie qu'à s'entretenir avec ceux qui nous ſont chers ? Vous m'avez promis une éternelle amitié, je la veux toujours, j'en ſuis toujours digne. Les terres & les mers nous

ſéparent, les hommes peuvent ſemer bien des erreurs entre nous ; mais rien ne peut ſéparer mon cœur du vôtre, & celui que vous aimâtes une fois n'a point changé. Si réellement vous craignez la peine d'écrire, c'eſt mon devoir de vous l'épargner autant qu'il ſe peut. Je ne demande à chaque fois que deux lignes, toujours les mêmes & rien de plus. *J'ai reçu votre lettre de telle date. Je me porte bien, & je vous aime toujours.* Voilà tout. Répétez-moi ces dix mots douze fois l'année, & je ſuis content. De mon côté j'aurai le plus grand ſoin de ne vous écrire jamais rien qui puiſſe vous importuner ou vous déplaire. Mais ceſſer de vous écrire avant que la mort nous ſépare, non Mylord, cela ne peut pas être ; cela ne ſe peut pas plus que ceſſer de vous aimer.

Si vous tenez votre cruelle réſolution, j'en mourrai, ce n'eſt pas le pire ; mais j'en mourrai dans la douleur, & je vous prédis que vous y aurez du regret. J'attends une réponſe, je l'attends dans les plus mortelles inquiétudes ; mais je connois votre ame & cela me raſſure. Si vous pouvez ſentir combien cette réponſe m'eſt néceſſaire, je ſuis très-ſûr que je l'aurai promptement.

LETTRE

A M. LE MARQUIS

DE MIRABEAU.

Wootton le 31 Janvier 1767.

IL eſt digne de l'ami des hommes de conſoler les affligés. La lettre, Monſieur, que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire, la circonſtance où elle a été écrite, le noble ſentiment qui l'a dictée, la main reſpectable dont elle vient, l'infortuné à qui elle s'adreſſe, tout concourt à lui donner dans mon cœur le prix qu'elle reçoit du vôtre. En vous liſant, en vous aimant par conſéquent, j'ai ſouvent deſiré d'être connu & aimé de vous. Je ne m'attendois pas que ce ſeroit vous qui feriez les avances, & cela préciſément au moment où j'étois univerſellement abandonné : mais la généroſité ne ſait rien faire à demi, & votre lettre en a bien la plénitude. Qu'il ſeroit beau que l'ami des hommes donnât retraite à l'ami de l'égalité ! Votre offre m'a ſi vivement pénétré, j'en trouve l'objet ſi honorable à

l'un & à l'autre, que par un autre effet bien contraire vous me rendrez malheureux peut-être, par le regret de n'en pas profiter : car quelque doux qu'il me fût d'être votre hôte, je vois peu d'eſpoir à le devenir. Mon âge plus avancé que le vôtre, le grand éloignement, mes maux qui me rendent les voyages très-pénibles, l'amour du repos, de la ſolitude, le deſir d'être oublié pour mourir en paix, me font redouter de me rapprocher des grandes villes où mon voiſinage pourroit réveiller une ſorte d'attention qui fait mon tourment. D'ailleurs, pour ne parler que de ce qui me tiendroit plus près de vous, ſans douter de ma ſûreté du côté du Parlement de Paris, je lui dois ce reſpect de ne pas aller le braver dans ſon reſſort, comme pour lui faire avouer tacitement ſon injuſtice ; je le dois à votre miniſtere, à qui trop de marques affligeantes me font ſentir que j'ai eu le malheur de déplaire, & cela ſans que j'en puiſſe imaginer d'autre cauſe qu'un mal-entendu d'autant plus cruel, que, ſans lui, ce qui m'attira mes diſgraces m'eût dû mériter des faveurs. Dix mots d'explication prouveroient cela ;

mais c'eſt un des malheurs attachés à la puiſſance humaine & à ceux qui lui ſont ſoumis, que quand les Grands ſont une fois dans l'erreur il eſt impoſſible qu'ils en reviennent. Ainſi, Monſieur, pour ne point m'expoſer à de nouveaux orages, je me tiens au ſeul parti qui peut aſſurer le repos de mes derniers jours. J'aime la France, je la regretterai toute ma vie; ſi mon ſort dépendoit de moi, j'irois y finir mes jours, & vous ſeriez mon hôte, puiſque vous n'aimez pas que j'aie un patron; mais ſelon toute apparence mes vœux & mon cœur feront ſeuls le voyage, & mes os reſteront ici.

Je n'ai pas eu, Monſieur, ſur vos écrits l'indifférence de M. Hume, & je pourrois ſi bien vous en parler qu'ils ſont avec deux traités de Botanique, les ſeuls livres que j'aie apportés avec moi dans ma malle; mais outre que je crois votre ſublime amour-propre trop au-deſſus de la petite vanité d'Auteur, pour ne pas dédaigner ces formulaires d'éloges, je ſuis déja trop loin de ces ſortes de matieres pour pouvoir en parler avec juſteſſe & même avec plaiſir. Tout ce qui

tient par quelque côté à la littérature & à un métier pour lequel certainement je n'étois pas né, m'eſt devenu ſi parfaitement inſupportable, & ſon ſouvenir me rappelle tant de triſtes idées, que pour n'y plus penſer j'ai pris le parti de me défaire de tous mes livres, qu'on m'a très-mal à propos envoyés de Suiſſe : les vôtres & les miens ſont partis avec tout le reſte. J'ai pris toute lecture dans un tel dégoût, qu'il a fallu renoncer à mon Plutarque. La fatigue même de penſer me devient chaque jour plus pénible. J'aime à rêver, mais librement, en laiſſant errer ma tête, & ſans m'aſſervir à aucun ſujet; & maintenant que je vous écris, je quitte à tout moment la plume, pour vous dire, en me promenant, mille choſes charmantes, qui diſparoiſſent ſitôt que je reviens à mon papier. Cette vie oiſive & contemplative, que vous n'approuvez pas & que je n'excuſe pas, me devient chaque jour plus délicieuſe. Errer ſeul, ſans fin & ſans ceſſe, parmi les arbres & les roches qui entourent ma demeure, rêver ou plutôt extravaguer à mon aiſe, &, comme vous dites, bayer aux corneilles; quand ma cer-

velle s'échauffe trop, la calmer en analyſant quelque mouſſe ou quelque fougere ; enfin me livrer ſans gêne à mes fantaiſies, qui, graces au ciel, ſont toutes en mon pouvoir ; voilà, Monſieur, pour moi la ſuprême jouiſſance, à laquelle je n'imagine rien de ſupérieur dans ce monde pour un homme à mon âge & dans mon état. Si j'allois dans une de vos terres, vous pouvez compter que je n'y prendrois pas le plus petit ſoin en faveur du propriétaire ; je vous verrois voler, piller, dévaliſer, ſans jamais en dire un ſeul mot ni à vous ni à perſonne. Tous mes malheurs me viennent de cette ardente haine de l'injuſtice, que je n'ai jamais pu dompter. Je me le tiens pour dit. Il eſt tems d'être ſage ou du moins tranquille. Je ſuis las de guerres & de querelles : je ſuis bien sûr de n'en avoir jamais avec les honnêtes gens, & je n'en veux plus avec les fripons ; car celles-là ſont trop dangereuſes. Voyez donc, Monſieur, quel homme utile vous mettriez dans votre maiſon ! A Dieu ne plaiſe que je veuille avilir votre offre par cette objection ; mais c'en eſt une dans vos maximes, & il faut être conſéquent.

En

En cenſurant cette nonchalance, vous me répéterez que c'eſt n'être bon à rien que n'être bon que pour ſoi : mais peut-on être vraiment bon pour ſoi ſans être par quelque côté bon pour les autres ? D'ailleurs, conſidérez qu'il n'appartient pas à tout ami des hommes d'être, comme vous, leur bienfaiteur en réalité. Conſidérez que je n'ai ni état ni fortune, que je vieillis, que je ſuis infirme, abandonné, perſécuté, déteſté, & qu'en voulant faire du bien je ferois du mal, ſur-tout à moi-même. J'ai reçu mon congé bien ſignifié, par la nature & par les hommes ; je l'ai pris & j'en veux profiter. Je ne délibere plus ſi c'eſt bien ou mal fait, parce que c'eſt une réſolution priſe, & rien ne m'en fera départir. Puiſſe le public m'oublier comme je l'oublie ! S'il ne veut pas m'oublier, peu m'importe : qu'il m'admire ou qu'il me déchire, tout cela m'eſt indifférent ; je tâche de n'en rien ſavoir, & quand je l'apprends, je ne m'en ſoucie gueres. Si l'exemple d'une vie innocente & ſimple eſt utile aux hommes, je puis leur faire encore ce bien-là ; mais c'eſt le ſeul, & je ſuis bien déterminé à ne vivre plus que pour

moi & pour mes amis, en très-petit nombre mais éprouvés, & qui me ſuffiſent. Encore aurois-je pu m'en paſſer, quoiqu'ayant un cœur aimant & tendre pour qui des attachemens ſont de vrais beſoins : mais ces beſoins m'ont ſouvent coûté ſi cher que j'ai appris à me ſuffire à moi-même, & je me ſuis conſervé l'ame aſſez ſaine pour le pouvoir. Jamais ſentiment haineux, envieux, vindicatif n'approcha de mon cœur. Le ſouvenir de mes amis donne à ma rêverie un charme que le ſouvenir de mes ennemis ne trouble point. Je ſuis tout entier où je ſuis, & point où ſont ceux qui me perſécutent. Leur haine, quand elle n'agit pas, ne trouble qu'eux, & je la leur laiſſe pour toute vengeance. Je ne ſuis pas parfaitement heureux, parce qu'il n'y a rien de parfait ici bas, ſur-tout le bonheur : mais j'en ſuis auſſi près que je puiſſe l'être dans cet exil. Peu de choſe de plus combleroit mes vœux. Moins de maux corporels, un climat plus doux, un ciel plus pur, un air plus ſerein ; ſur-tout des cœurs plus ouverts où, quand le mien s'épanche, il ſentît que c'eſt dans un autre. J'ai ce bonheur en ce moment, & vous voyez que j'en profite :

mais je ne l'ai pas tout-à-fait impunément ; votre lettre me laiſſera des ſouvenirs qui ne s'effaceront pas, & qui me rendront par fois moins tranquille. Je n'aime pas les pays arides, & la Provence m'attire peu ; mais cette terre en Angoumois qui n'eſt pas encore en rapport, & où l'on peut retrouver quelquefois la nature, me donnera ſouvent des regrets qui ne ſeront pas tous pour elle. Bonjour, Monſieur le Marquis. Je hais les formules, & je vous prie de m'en diſpenſer. Je vous ſalue très-humblement & de tout mon cœur.

LETTRE

A MONSIEUR

LE DUC DE GRAFFTON.

Wootton, le 7 Février 1767.

MONSIEUR LE DUC,

JE vous dois des remerciemens que je vous prie d'agréer. Quoique les droits qu'on avoit exigés pour mes livres à la douane, me paruſſent forts pour la choſe & pour ma bourſe, j'étois bien éloigné d'en demander & d'en deſirer le rembourſement. Vos bontés, très-gratuites ſur ce point, en ſont d'autant plus obligeantes; & puiſque vous voulez que j'y reconnoiſſe même celles du Roi, je me tiens auſſi flatté qu'honoré d'une grace d'un prix ineſtimable, par la ſource dont elle vient, & je la reçois avec la reconnoiſſance & la vénération que je dois aux faveurs de Sa Majeſté, paſſant par des mains auſſi dignes de les répandre.

Daignez, Monſieur le Duc, recevoir avec bonté les aſſurances de mon profond reſpect.

LETTRE

A M. GUY.

Wootton, le 7 Février 1767.

J'ai lu, Monſieur, avec attendriſſement l'ouvrage de mes défenſeurs, dont vous ne m'aviez point parlé. Il me ſemble que ce n'étoit pas pour moi que leurs honorables noms devoient être un ſecret, comme ſi l'on vouloit les dérober à ma reconnoiſſance. Je ne vous pardonnerois jamais ſur-tout de m'avoir tû celui de la Dame, ſi je ne l'euſſe à l'inſtant deviné. C'eſt de ma part un bien petit mérite : je n'ai pas aſſez d'amis capables de ce zele & de ce talent, pour avoir pu m'y tromper. Voici une lettre pour elle, à laquelle je n'oſe mettre ſon nom, à cauſe des riſques que peuvent courir mes lettres, mais où elle verra que je la reconnois bien. Je vous charge, Monſieur Guy, ou plutôt j'oſe vous permettre, en la lui remettant, de vous mettre en mon nom à genoux devant elle, & de lui baiſer la main droite, cette charmante main plus auguſte que celles des Impératrices & des Reines, qui ſait défendre &

honorer ſi pleinement & ſi noblement l'innocence avilie. Je me flatte que j'aurois reconnu de même ſon digne Collegue ſi nous nous étions connus auparavant, mais je n'ai pas eu ce bonheur ; & je ne ſais ſi je dois m'en féliciter ou m'en plaindre, tant je trouve noble & beau, que la voix de l'équité s'éleve en ma faveur, du ſein même des inconnus. Les éditeurs du factum de M. Hume, diſent qu'il abandonne ſa cauſe au jugement des eſprits droits & des cœurs honnêtes ; c'eſt là ce qu'eux & lui ſe garderont bien de faire ; mais ce que je fais moi, avec confiance, & qu'avec de pareils défenſeurs, j'aurai fait avec ſuccès. Cependant on a omis dans ces deux pieces des choſes très-eſſentielles ; & on y a fait des mépriſes qu'on eût évitées ſi, m'avertiſſant à tems de ce qu'on vouloit faire, on m'eût demandé des éclairciſſemens. Il eſt étonnant que perſonne n'ait encore mis la queſtion ſous ſon vrai point de vue ; il ne falloit que cela ſeul, & tout étoit dit.

Au reſte, il eſt certain que la lettre que je vous écrivis a été traduite par extraits faits,

comme vous pouvez penſer, dans les papiers de Londres ; & il n'eſt pas difficile de comprendre d'où venoient ces extraits, ni pour quelle fin.

Mais voici un fait aſſez bizarre qu'il eſt fâcheux que mes dignes défenſeurs n'aient pas ſu. Croiriez-vous que les deux feuilles que j'ai citées du St. James-Chronicle ont diſparu en Angleterre ? M. Davenport les a fait chercher inutilement chez l'imprimeur & dans les cafés de Londres, ſur une indication ſuffiſante, par ſon Libraire, qu'il m'a aſſuré être un honnête homme, & il n'a rien trouvé. Les feuilles ſont éclipſées. Je ne ferai point de commentaire ſur ce fait ; mais convenez qu'il donne à penſer. O mon cher Monſieur Guy, faut-il donc mourir dans ces contrées éloignées, ſans revoir jamais la face d'un ami sûr, dans le ſein duquel je puiſſe épancher mon cœur ?

LETTRE

AU LORD MARÉCHAL.

Le 8 Février 1767.

QUOI, Mylord, pas un ſeul mot de vous? Quel ſilence, & qu'il eſt cruel! Ce n'eſt pas le pis encore. Madame la Ducheſſe de Portland m'a donné les plus grandes alarmes en me marquant que les papiers publics vous avoient dit fort mal, & me priant de lui dire de vos nouvelles. Vous connoiſſez mon cœur, vous pouvez juger de mon état; craindre à la fois pour votre amitié & pour votre vie, ah! c'en eſt trop. J'ai écrit auſſitôt à M. Rougemont pour avoir de vos nouvelles; il m'a marqué qu'en effet vous aviez été fort malade, mais que vous étiez mieux. Il n'y a pas là de quoi me raſſurer aſſez, tant que je ne recevrai rien de vous. Mon protecteur, mon bienfaiteur, mon ami, mon pere, aucun de ces titres ne pourra-t-il vous émouvoir? Je me proſterne à vos pieds pour vous demander un ſeul mot. Que voulez-vous que je marque à Madame de Portland?

Lui dirai-je : *Madame, Mylord Maréchal m'aimoit, mais il me trouve trop malheureux pour m'aimer encore, il ne m'écrit plus ?* La plume me tombe des mains.

LETTRE

A M. GRANVILLE.

Wootton, Février 1767.

JE crois, Monſieur, la tiſanne du Médecin Eſpagnol meilleure & plus ſaine que le bouillon rouge du Médecin François; la proviſion de miel n'eſt pas moins bonne, & ſi les Apothicaires fourniſſoient d'auſſi bonnes drogues que vous, ils auroient bientôt ma pratique; mais, badinage à part, que j'aie avec vous un moment d'explication ſérieuſe.

Jadis j'aimois avec paſſion la liberté, l'égalité, & voulant vivre exempt des obligations dont je ne pouvois m'acquitter en pareille monnoie, je me refuſois aux cadeaux mêmes de mes amis, ce qui m'a ſouvent attiré bien des querelles. Maintenant j'ai changé de goût, & c'eſt moins la liberté que la paix que j'aime: je ſoupire inceſſamment après elle; je la préfere déſormais à tout; je la veux à tout prix avec mes amis; je la veux même avec mes ennemis s'il eſt

poſſible. J'ai donc réſolu d'endurer déſormais des uns tout le bien, & des autres tout le mal qu'ils voudront me faire, ſans diſputer, ſans m'en défendre, & ſans leur réſiſter en quelque façon que ce ſoit. Je me livre à tous pour faire de moi, ſoit pour, ſoit contre, entiérement à leur volonté : ils peuvent tout, hors de m'engager dans une diſpute, ce qui très-certainement n'arrivera plus de mes jours. Vous voyez, Monſieur, d'après cela combien vous avez beau jeu avec moi dans les cadeaux continuels qu'il vous plaît de me faire ; mais il faut tout vous dire, ſans les refuſer je n'en ſerai pas plus reconnoiſſant que ſi vous ne m'en faiſiez aucun. Je vous ſuis attaché, Monſieur, & je bénis le ciel, dans mes miſeres, de la conſolation qu'il m'a ménagée, en me donnant un voiſin tel que vous : mon cœur eſt plein de l'intérêt que vous voulez bien prendre à moi, de vos attentions, de vos ſoins, de vos bontés, mais non pas de vos dons ; c'eſt peine perdue, je vous aſſure ; ils n'ajoutent rien à mes ſentimens pour vous ; je ne vous en aimerai pas moins, & je ſerai beaucoup plus à mon aiſe ſi vous voulez bien les ſupprimer déſormais.

Vous voilà bien averti, Monſieur ; vous ſavez comment je penſe, & je vous ai parlé très-ſérieuſement. Du reſte, votre volonté ſoit faite & non pas la mienne ; vous ſerez toujours le maître d'en uſer comme il vous plaira.

Le tems eſt bien froid pour ſe mettre en route. Cependant ſi vous êtes abſolument réſolu de partir, recevez tous mes ſouhaits pour votre bon voyage, & pour votre prompt & heureux retour. Quand vous verrez Madame la Ducheſſe de Portland, faites lui ma cour, je vous ſupplie ; raſſurez-la ſur l'état de Mylord Maréchal. Cependant, comme je ne ſerai parfaitement raſſuré moi-même que quand j'aurai de ſes nouvelles, ſitôt que j'en aurai reçu j'aurai l'honneur d'en faire part à Madame la Ducheſſe. Adieu, Monſieur, derechef, bon voyage, & ſouvenez-vous quelquefois du pauvre hermite votre voiſin.

Vous verrez ſans doute votre aimable niece. Je vous prie de lui parler quelquefois du captif qu'elle a mis dans ſes chaînes, & qui s'honore de les porter.

LETTRE

A MYLORD MARÉCHAL.

Le 19 Mars 1767.

C'EN eſt donc fait, Mylord; j'ai perdu pour jamais vos bonnes graces & votre amitié, ſans qu'il me ſoit même poſſible de ſavoir & d'imaginer d'où me vient cette perte, n'ayant pas un ſentiment dans mon cœur, pas une action dans ma conduite qui n'ait dû, j'oſe le dire, confirmer cette précieuſe bienveillance, que ſelon vos promeſſes tant de fois réitérées, jamais rien ne pouvoit m'ôter. Je concois aiſément tout ce qu'on a pu faire auprès de vous pour me nuire; je l'ai prévu, je vous en ai prévenu; vous m'avez aſſuré qu'on ne réuſſiroit jamais, j'ai dû le croire. A-t-on réuſſi malgré tout cela, voilà ce qui me paſſe; & comment a-t-on réuſſi au point que vous n'ayez pas même daigné me dire de quoi je ſuis coupable, ou du moins de quoi je ſuis accuſé? Si je ſuis coupable, pourquoi me taire mon crime; ſi je ne le ſuis pas, pourquoi me traiter en criminel? En m'annon-

çant que vous ceſſerez de m'écrire, vous me faites entendre que vous n'écrirez plus à perſonne. Cependant j'apprends que vous écrivez à tout le monde, & que je ſuis le ſeul excepté, quoique vous ſachiez dans quel tourment m'a jetté votre ſilence. Mylord, dans quelque erreur que vous puiſſiez être, ſi vous connoiſſiez, je ne dis pas mes ſentimens, vous devez les connoître, mais ma ſituation, dont vous n'avez pas l'idée, votre humanité du moins vous parleroit pour moi.

Vous êtes dans l'erreur, Mylord, & c'eſt ce qui me conſole. Je vous connois trop bien pour vous croire capable d'une auſſi incompréhenſible légéreté, ſur-tout dans un tems où, venu par vos conſeils dans le pays que j'habite, j'y vis accablé de tous les malheurs les plus ſenſibles à un homme d'honneur. Vous êtes dans l'erreur, je le répete ; l'homme que vous n'aimez plus mérite ſans doute votre diſgrace ; mais cet homme que vous prenez pour moi n'eſt pas moi. Je n'ai point perdu votre bienveillance, parce que je n'ai point mérité de la perdre,

& que vous n'êtes ni injuſte, ni inconſtant. On aura figuré ſous mon nom un fantôme, je vous l'abandonne, & j'attends que votre illuſion ceſſe, bien sûr qu'auſſi-tôt que vous me verrez tel que je ſuis, vous m'aimerez comme auparavant.

Mais en attendant ne pourrai-je du moins ſavoir ſi vous recevez mes lettres ? Ne me reſte-t-il nul moyen d'apprendre des nouvelles de votre ſanté, qu'en m'informant au tiers & au quart, & n'en recevant que de vieilles qui ne me tranquilliſent pas ? Ne voudriez-vous pas du moins permettre qu'un de vos laquais m'écrivît de tems en tems comment vous vous portez ? Je me réſigne à tout, mais je ne conçois rien de plus cruel que l'incertitude continuelle où je vis ſur ce qui m'intéreſſe le plus.

LETTRE

A M. LE GÉNÉRAL

CONWAY.

Wootton, le 26 Mars 1767.

MONSIEUR,

AUSSI touché que ſurpris de la faveur dont il plaît au Roi de m'honorer, je vous ſupplie d'être auprès de Sa Majeſté l'organe de ma vive reconnoiſſance. Je n'avois droit à ſes attentions que par mes malheurs, j'en ai maintenant aux égards du public par ſes graces, & je dois eſpérer que l'exemple de ſa bienveillance m'obtiendra celle de tous ſes ſujets. Je reçois, Monſieur, le bienfait du Roi comme l'arrhe d'une époque heureuſe autant qu'honorable, qui m'aſſure, ſous la protection de Sa Majeſté, des jours déſormais paiſibles. Puiſſai-je n'avoir à les remplir que des vœux les plus purs & les plus vifs pour la gloire de ſon regne & pour la proſpérité de ſon auguſte Maiſon !

Les actions nobles & généreuſes portent

toujours leur récompenſe avec elles. Il vous eſt auſſi naturel, Monſieur, de vous féliciter d'en faire, qu'il eſt flatteur pour moi d'en être l'objet. Mais ne parlons point de mes talens, je vous ſupplie; je ſais me mettre à ma place; & je ſens, à l'impreſſion que font ſur mon cœur vos bontés, qu'il eſt en moi quelque choſe plus digne de votre eſtime que de médiocres talens, qui ſeroient moins connus s'ils m'avoient attiré moins de maux, & dont je ne fais cas que par la cauſe qui les fit naître, & par l'uſage auquel ils étoient deſtinés.

Je vous ſupplie, Monſieur, d'agréer les ſentimens de ma gratitude & de mon profond reſpect.

LETTRE

A MYLORD COMTE

DE HARCOURT.

Wootton, le 2 Avril 1767.

J'APPRENDS, Mylord, par M. Davenport que vous avez eu la bonté de me défaire de toutes mes eſtampes, hors une. Serois-je aſſez heureux pour que cette eſtampe exceptée fût celle du Roi; je le deſire aſſez pour l'eſpérer; en ce cas, vous auriez bien lu dans mon cœur, & je vous prierois de vouloir conſerver ſoigneuſement cette eſtampe, juſqu'à ce que j'aie l'honneur de vous voir & de vous remercier de vive voix. Je la joindrois à celle de Mylord Maréchal, pour avoir le plaiſir de contempler quelquefois les traits de mes bienfaiteurs, & de me dire en les voyant, qu'il eſt encore des hommes bienfaiſans ſur la terre.

Cette idée m'en rappelle une autre que ma mémoire abſolument éteinte avoit laiſſée échaper. Ce portrait du Roi avec une ving-

taine d'autres me viennent de M. Ramſay, qui ne voulut jamais m'en dire le prix. Ainſi ce prix lui appartient & non pas à moi ; mais comme probablement il ne voudroit pas plus l'accepter aujourd'hui que ci-devant, & que je n'en veux pas non plus faire mon profit, je ne vois à cela d'autre expédient que de diſtribuer aux pauvres le produit de ces eſtampes, & je crois, Mylord, qu'une fonction de charité ne peut rien avoir que l'humanité de votre cœur dédaigne. La difficulté ſeroit de ſavoir quel eſt ce produit, ne pouvant moi-même me rappeler le nombre & la qualité de ces eſtampes. Ce que je ſais, c'eſt que ce ſont toutes gravures Angloiſes, dont je n'avois que quelques autres avant celles-là. Pour ne pas abuſer de vos bontés, Mylord, au point de vous engager dans de nouvelles recherches, je ferai une évaluation groſſiere de ces gravures, & j'eſtime que le prix n'en pourroit gueres paſſer quatre ou cinq guinées. Ainſi, pour aller au plus sûr, ce ſont cinq guinées ſur le produit du tout que je prends la liberté de vous prier de vouloir bien diſtribuer aux pauvres. Vous voyez, Mylord, comment

j'en uſe avec vous. Quoique je ſois perſuadé que mon importunité ne paſſe pas votre complaiſance. Si j'avois prévu juſqu'où je ſerois forcé de la porter, je me ſerois gardé de m'oublier à ce point. Agréez, Mylord, je vous ſupplie, mes très-humbles excuſes & mon reſpect.

LETTRE

A MONSIEUR

E. J***, CHIRURGIEN.

Le 13 Mai 1767.

VOUS me parlez, Monſieur, dans une langue littéraire, de ſujets de littérature, comme à un homme de Lettres. Vous m'accablez d'éloges ſi pompeux, qu'ils ſont ironiques, & vous croyez m'enivrer d'un pareil encens. Vous vous trompez, Monſieur, ſur tous ces points. Je ne ſuis point homme de Lettres : je le fus pour mon malheur ; depuis long-tems j'ai ceſſé de l'être ; rien de ce qui ſe rapporte à ce métier ne me convient plus. Les grands éloges ne m'ont jamais flatté ; aujourd'hui ſur-tout que j'ai plus beſoin de conſolation que d'encens, je les trouve bien déplacés. C'eſt comme ſi, quand vous allez voir un pauvre malade, au lieu de le panſer, vous lui faiſiez des complimens.

J'ai livré mes écrits à la cenſure publique ; elle les traite auſſi ſévérement que ma perſonne ; à la bonne heure ; je ne prétends

point avoir eu raiſon ; je ſais ſeulement que mes intentions étoient aſſez droites, aſſez pures, aſſez ſalutaires pour devoir m'obtenir quelque indulgence. Mes erreurs peuvent être grandes ; mes ſentimens auroient dû les racheter. Je crois qu'il y a beaucoup de choſes ſur leſquelles on n'a pas voulu m'entendre. Telle eſt, par exemple, l'origine du droit naturel, ſur laquelle vous me prêtez des ſentimens qui n'ont jamais été les miens. C'eſt ainſi qu'on aggrave mes fautes réelles, de toutes celles qu'on juge à propos de m'attribuer. Je me tais devant les hommes, & je remets ma cauſe entre les mains de Dieu qui voit mon cœur.

Je ne répondrai donc point, Monſieur, ni aux reproches que vous me faites au nom d'autrui, ni aux louanges que vous me donnez de vous-même : les uns ne ſont pas plus mérités que les autres. Je ne vous rendrai rien de pareil, tant parce que je ne vous connois pas, que parce que j'aime à être ſimple & vrai en toutes choſes. Vous vous dites chirurgien ; ſi vous m'euſſiez parlé botanique, & des plantes que produit votre

contrée, vous m'auriez fait plaiſir, & j'en aurois pu cauſer avec vous : mais pour de mes livres & de toute autre eſpece de livres, vous m'en parleriez inutilement, parce que je ne prends plus d'intérêt à tout cela. Je ne vous réponds point en latin, par la raiſon ci-devant énoncée, il ne me reſte de cette langue qu'autant qu'il en faut pour entendre les phraſes de Linnæus. Recevez, Monſieur, mes très-humbles ſalutations.

LETTRE

A M. LE MARQUIS

DE MIRABEAU.

Calais, le 22 Mai 1767.

J'ARRIVE ici, Monſieur, après bien des aventures bizarres qui feroient un détail plus long qu'amuſant. Je voudrois de tout mon cœur aller finir mes jours au château de Brie; mais pour entreprendre un pareil établiſſement, il faudroit plus de certitude de ſa durée que vous ne pouvez la donner. Je ne vois pour moi qu'un repos ſtable; c'eſt dans l'Etat de Veniſe, & malgré l'immenſité du trajet, je ſuis déterminé à le tenter. Ma ſituation à tous égards me forcera à des ſtations que je rendrai auſſi courtes qu'il me ſera poſſible. Je deſire ardemment d'en faire une petite à Paris pour vous y voir, ſi j'y puis garder l'incognito convenable, & que je ſois aſſuré que ce court ſéjour ne déplaiſe pas. Permettez que je vous conſulte là-deſſus, réſolu de paſſer tout droit & le plus promptement qu'il me ſera poſſible, ſi vous jugez que ce ſoit le meilleur parti. Je ne vous en dirai

dirai pas davantage ici, Monſieur; mais j'attends avec empreſſement de vos nouvelles, & je compte m'arrêter à Amiens pour cela. Ayez la bonté de m'y répondre un mot ſous le couvert de M. . . . . Cette réponſe réglera ma marche. Puiſſe-t-elle, Monſieur, me livrer à l'ardent deſir que j'ai de voir & d'embraſſer le reſpectable ami des hommes!

LETTRE

AU MÊME.

Trye, le 26 Juillet 1767.

J'AUROIS dû, Monſieur, vous écrire, en recevant votre dernier billet : mais j'ai mieux aimé tarder quelques jours encore à réparer ma négligence, & pouvoir vous parler en même tems du livre (1) que vous m'avez envoyé. Dans l'impoſſibilité de le lire tout entier, j'ai choiſi les chapitres où l'Auteur caſſe les vitres, & qui m'ont paru les plus importans. Cette lecture m'a moins ſatisfait que je ne m'y attendois, & je ſens que les traces de mes vieilles idées, raccornies dans mon cerveau, ne permettent plus à des idées ſi nouvelles d'y faire de fortes impreſſions. Je n'ai jamais pu bien entendre ce que c'étoit que cette évidence qui ſert de baſe au deſpotiſme légal, & rien ne m'a paru moins évident que le chapitre qui traite de toutes ces évidences. Ceci reſſemble aſſez au ſyſtême de l'Abbé de St. Pierre, qui prétendoit que

(1) L'ordre eſſentiel des Sociétés Politiques.

la raiſon humaine alloit toujours en ſe perfectionnant, attendu que chaque ſiecle ajoute ſes lumieres à celles des ſiecles précédens. Il ne voyoit pas que l'entendement humain n'a toujours qu'une même meſure & très-étroite, qu'il perd d'un côté tout autant qu'il gagne de l'autre, & que des préjugés toujours renaiſſans nous ôtent autant de lumieres acquiſes que la raiſon cultivée en peut remplacer. Il me ſemble que l'évidence ne peut jamais être dans les loix naturelles & politiques qu'en les conſidérant par abſtraction. Dans un gouvernement particulier que tant d'élémens divers compoſent, cette évidence diſparoît néceſſairement. Car la ſcience du gouvernement n'eſt qu'une ſcience de combinaiſons, d'applications & d'exceptions, ſelon les tems, les lieux, les circonſtances. Jamais le public ne peut voir avec évidence les rapports & le jeu de tout cela. Et, de grace, qu'arrivera-t-il, que deviendront vos droits ſacrés de propriété dans de grands dangers, dans des calamités extraordinaires, quand vos valeurs diſponibles ne ſuffiront plus, & que le *ſalus populi ſuprema lex eſto* ſera prononcé par le deſpote ?

Mais ſuppoſons toute cette théorie des loix naturelles toujours parfaitement évidente, même dans ſes applications, & d'une clarté qui ſe proportionne à tous les yeux; comment des philoſophes qui connoiſſent le cœur humain peuvent-ils donner à cette évidence tant d'autorité ſur les actions des hommes, comme s'ils ignoroient que chacun ſe conduit très-rarement par ſes lumieres & très-fréquemment par ſes paſſions. On prouve que le plus véritable intérêt du deſpote eſt de gouverner légalement; cela eſt reconnu de tous les tems: mais qui eſt-ce qui ſe conduit ſur ſes plus vrais intérêts? Le ſage ſeul, s'il exiſte. Vous faites donc, Meſſieurs, de vos deſpotes autant de ſages. Preſque tous les hommes connoiſſent leurs vrais intérêts, & ne les ſuivent pas mieux pour cela. Le prodigue qui mange ſes capitaux ſait parfaitement qu'il ſe ruine, & n'en va pas moins ſon train; de quoi ſert que la raiſon nous éclaire quand la paſſion nous conduit?

Video meliora proboque, deteriora ſequor.

Voilà ce que fera votre deſpote, ambi-

tieux, prodigue, avare, amoureux, vindicatif, jaloux, foible : car c'eſt ainſi qu'ils ſont tous, & que nous faiſons tous. Meſſieurs, permettez-moi de vous le dire, vous donnez trop de forces à vos calculs, & pas aſſez aux penchans du cœur humain, & au jeu des paſſions. Votre ſyſtême eſt très-bon pour les gens de l'Utopie, il ne vaut rien pour les enfans d'Adam.

Voici, dans mes vieilles idées, le grand problême en Politique, que je compare à celui de la quadrature du cercle en Géométrie, & à celui des longitudes en Aſtronomie. *Trouver une forme de Gouvernement qui mette la loi au-deſſus de l'homme.*

Si cette forme eſt trouvable, cherchons-la & tâchons de l'établir. Vous prétendez, Meſſieurs, trouver cette loi dominante dans l'évidence des autres. Vous prouvez trop : car cette évidence a dû être dans tous les Gouvernemens, ou ne ſera jamais dans aucun.

Si malheureuſement cette forme n'eſt pas

trouvable, & j'avoue ingénûment que je crois qu'elle ne l'eſt pas, mon avis eſt qu'il faut paſſer à l'autre extrémité & mettre tout d'un coup l'homme autant au-deſſus de la loi qu'il peut l'être, par conſéquent établir le deſpotiſme arbitraire & le plus arbitraire qu'il eſt poſſible : je voudrois que le deſpote pût être Dieu. En un mot, je ne vois point de milieu ſupportable entre la plus auſtere Démocratie & le Hobbiſme le plus parfait : car le conflit des hommes & des loix qui met dans l'Etat une guerre inteſtine continuelle, eſt le pire de tous les Etats politiques.

Mais les Caligula, les Néron, les Tibere ! . . . . . mon Dieu ! . . . . . je me roule par terre, & je gémis d'être homme.

Je n'ai pas entendu tout ce que vous avez dit des loix dans votre livre ! & ce qu'en dit l'Auteur nouveau dans le ſien. Je trouve qu'il traite un peu légérement des diverſes formes de Gouvernemens, bien légérement ſur-tout des ſuffrages. Ce qu'il a dit des vices du deſpotiſme électif eſt très-vrai : ces vices ſont terribles. Ceux du deſpotiſme

héréditaire, qu'il n'a pas dits, le ſont encore plus.

Voici un ſecond problême qui depuis long-tems m'a roulé dans l'eſprit.

Trouver dans le deſpotiſme arbitraire une forme de ſucceſſion qui ne ſoit ni élective ni héréditaire, ou plutôt qui ſoit à la fois l'une & l'autre, & par laquelle on s'aſſure, autant qu'il eſt poſſible, de n'avoir ni des Tibere ni des Néron.

Si jamais j'ai le malheur de m'occuper derechef de cette folle idée, je vous reprocherai toute ma vie de m'avoir ôté de mon ratelier. J'eſpere que cela n'arrivera pas; mais, Monſieur, quoi qu'il arrive, ne me parlez plus de votre *deſpotiſme légal*. Je ne ſaurois le goûter ni même l'entendre; & je ne vois là que deux mots contradictoires, qui réunis ne ſignifient rien pour moi.

Je connois d'autant moins votre principe de population, qu'il me paroît inexplicable en lui-même, contradictoire avec les faits,

impoſſible à concilier avec l'origine des nations. Selon vous, Monſieur, la population multiplicative n'auroit dû commencer que quand elle a ceſſé réellement. Dans mes vieilles idées, ſitôt qu'il y a eu pour un fou de ce que vous appelez richeſſes ou valeur diſponible, ſitôt que s'eſt fait le premier échange, la population multiplicative a dû ceſſer, c'eſt auſſi ce qui eſt arrivé.

Votre ſyſtême économique eſt admirable. Rien n'eſt plus profond, plus vrai, mieux vu, plus utile. Il eſt plein de grandes & ſublimes vérités qui tranſportent. Il s'étend à tout; le champ eſt vaſte; mais j'ai peur qu'il n'aboutiſſe à des pays bien différens de ceux où vous prétendez aller.

J'ai voulu vous marquer mon obéiſſance en vous montrant que je vous avois du moins parcouru. Maintenant, illuſtre ami des hommes & le mien, je me proſterne à vos pieds pour vous conjurer d'avoir pitié de mon état & de mes malheurs, de laiſſer en paix ma mourante tête, de n'y plus réveiller des idées preſque éteintes, & qui ne peuvent renaître

que pour m'abîmer dans de nouveaux gouffres de maux. Aimez-moi toujours; mais ne m'envoyez plus de livres; n'exigez plus que j'en lise; ne tentez pas même de m'éclairer si je m'égare : il n'est plus tems. On ne se convertit point sincérement à mon âge. Je puis me tromper, & vous pouvez me convaincre; mais non pas me persuader. D'ailleurs je ne dispute jamais; j'aime mieux céder & me taire; trouvez bon que je m'en tienne à cette résolution. Je vous embrasse de la plus tendre amitié & avec le plus vrai respect.

LETTRE

A MADAME LA M. DE ***.

Du 12 Septembre 1767.

JE reconnois, Madame, vos bontés ordinaires dans les ſoins que vous prenez pour me procurer un aſyle où l'on veuille bien ne pas m'interdire le feu & l'eau; mais je connois trop bien ma ſituation pour attendre de ces ſoins bienfaiſans un ſuccès qui me procure le repos après lequel j'ai vainement ſoupiré, & que je ne cherche plus, parce que je ne l'eſpere plus.

Vivement touché de l'intérêt que M. le Comte de.... veut bien prendre à mes malheurs, je vous ſupplie, Madame, de vouloir bien lui faire paſſer les témoignages de ma très-humble reconnoiſſance; c'eſt une de mes peines de ne pouvoir aller moi-même la lui témoigner : mais quant au voyage ici que S. E. daigne propoſer, je ne ſuis pas aſſez vain pour en accepter l'offre, & ces honneurs bruyans ne conviennent plus à l'état d'humiliation dans lequel je ſuis appellé à finir mes

jours. Je ne crois pas, non plus, qu'il convienne de riſquer auprès de M. le Comte de***, ni auprès de perſonne aucune demande en ma faveur, puiſque ce ne ſeroit qu'aller chercher d'infaillibles refus qui ne feroient qu'empirer ma ſituation, s'il étoit poſſible.

Le parti que j'ai pris d'attendre ici ma deſtinée eſt le ſeul qui me convienne, & je ne puis faire aucune eſpece de démarche ſans aggraver ſur ma tête le poids de mes malheurs. Je ſais que ceux qui ont entrepris de me chaſſer d'ici n'épargneront aucune ſorte d'efforts pour y parvenir; mais je m'y attends, je m'y prépare, & il ne reſte plus qu'à ſavoir leſquels auront plus de conſtance, eux pour perſécuter, ou moi pour ſouffrir. Que ſi la patience m'échappe à la fin, & que mon courage ſuccombe, mon parti, en pareil cas, eſt encore pris : c'eſt de m'éloigner, ſi je peux, de l'orage qui m'accable; mais ſans empreſſement, ſans précaution, ſans crainte, ſans me cacher, ſans me montrer, & avec la ſimplicité qui convient à l'innocence. Je conſidere, Madame, qu'ayant près de ſoixante

ans, accablé de malheurs & d'infirmités, les reſtes de mes triſtes jours ne valent pas la fatigue de les mettre à couvert. Je ne vois plus rien dans cette vie qui puiſſe me flatter ni me tenter. Loin d'eſpérer quelque choſe, je ne ſais pas même que deſirer. L'amour ſeul du repos me reſtoit encore, l'eſpoir m'en eſt ôté, je n'en ai plus d'autre. Je n'attends plus, je n'eſpere plus que la fin de mes miſeres; que je l'obtienne de la nature ou des hommes, cela m'eſt aſſez indifférent; & de quelque maniere qu'on veuille diſpoſer de moi, l'on me fera toujours moins de mal que de bien. Je pars de cette idée, Madame, je les mets tous au pis, & je me tranquilliſe dans ma réſignation.

Il ſuit de-là que tous ceux qui veulent bien s'intéreſſer encore à moi, doivent ceſſer de ſe donner en ma faveur des mouvemens inutiles, remettre à mon exemple mon ſort dans les mains de la Providence, & ne plus vouloir réſiſter à la néceſſité. Voilà ma derniere réſolution; que ce ſoit la vôtre auſſi, Madame, à mon égard, & même à l'égard de cette chere enfant que le Ciel vous enleve

ſans

ſans qu'aucun ſecours humain puiſſe vous la rendre. Que tous les ſoins que vous lui rendrez déſormais ſoient pour contenter votre tendreſſe & la lui montrer, mais qu'ils ne réveillent plus en vous une eſpérance cruelle, qui donne la mort à chaque fois qu'on la perd.

LETTRE

A Mlle. DEWES.

25 Janvier 1768.

Si, je vous ai laiſſé, ma belle voiſine, une empreinte que vous avez bien gardée, vous m'en avez laiſſée une autre que j'ai gardée encore mieux. Vous n'avez mon cachet que ſur un papier qui peut ſe perdre, mais j'ai le vôtre empreint dans mon cœur, d'où rien ne peut l'effacer. Puiſqu'il eſt certain que j'emportois votre gage, & douteux que vous euſſiez conſervé le mien, c'étoit moi ſeul qui devois deſirer de vérifier la choſe; c'eſt moi ſeul qui perds à ne l'avoir pas fait. Ai-je donc beſoin pour mieux ſentir mon malheur, que vous m'en faſſiez encore un crime? cela n'eſt pas trop humain. Mais votre ſouvenir me conſole de vos reproches; j'aime mieux vous ſavoir injuſte qu'indifférente, & je voudrois être grondé tous les jours au même prix. Daignez donc, ma belle voiſine, ne pas oublier tout-à-fait votre eſclave, & continuer à lui dire quelquefois ſes vérités. Pour moi, ſi j'oſois à mon tour vous dire

les vôtres, vous me trouveriez trop galant pour un barbon. Bonjour, ma belle voiſine, puiſſiez-vous bientôt, ſous les auſpices du cher & reſpectable oncle, donner un paſteur à vos brebis de Calwich.

LETTRE

A M. D'IVERNOIS.

Trye, le 29 Janvier 1768.

J'AI reçu, mon digne ami, votre paquet du 22, & il me ſeroit également parvenu ſous l'adreſſe que je vous ai donnée, quand vous n'auriez pas pris l'inutile précaution de la double enveloppe, ſous laquelle il n'eſt pas même à propos que le nom de votre ami paroiſſe en aucune façon. C'eſt avec le plus ſenſible plaiſir que j'ai enfin appris de vos nouvelles: mais j'ai été vivement ému de l'envoi de votre famille à Lauſanne; cela m'apprend aſſez à quelle extrémité votre pauvre ville, & tant de braves gens dont elle eſt pleine, ſont à la veille d'être réduits. Tout perſuadé que je ſois que rien ici bas ne mérite d'être acheté au prix du ſang humain, & qu'il n'y a plus de liberté ſur la terre que dans le cœur de l'homme juſte, je ſens bien toutefois qu'il eſt naturel à des gens de courage, qui ont vécu libres, de préférer une mort honorable à la plus dure ſervitude. Cependant, même dans le cas le plus clair de la juſte défenſe de

vous-mêmes, la certitude où je ſuis, qu'euſſiez-vous pour un moment l'avantage, vos malheurs n'en ſeroient enſuite que plus grands & plus sûrs, me prouve qu'en tout état de cauſe les voies de fait ne peuvent jamais vous tirer de la ſituation critique où vous êtes, qu'en aggravant vos malheurs. Puis donc que perdus de toutes les façons, ſuppoſé qu'on oſe pouſſer la choſe à l'extrême, vous êtes prêts à vous enſevelir ſous les ruines de la patrie, faites plus, oſez vivre pour ſa gloire au moment qu'elle n'exiſtera plus. Oui, Meſſieurs, il vous reſte, dans le cas que je ſuppoſe, un dernier parti à prendre; & c'eſt, j'oſe le dire, le ſeul qui ſoit digne de vous: au lieu de ſouiller vos mains dans le ſang de vos compatriotes, de leur abandonner ces murs, qui doivent être l'aſyle de la liberté, & qui vont n'être plus qu'un repaire de tyrans. C'eſt d'en ſortir tous, tous enſemble, en plein jour, vos femmes & vos enfans au milieu de vous, & puiſqu'il faut porter des fers, d'aller porter du moins ceux de quelque grand Prince, & non pas l'inſupportable & odieux joug de vos égaux. Et ne vous imaginez pas qu'en pareil cas vous reſteriez ſans

aſyle : vous ne ſavez pas quelle eſtime & quel reſpect votre courage, votre modération, votre ſageſſe ont inſpiré pour vous dans toute l'Europe. Je n'imagine pas qu'il s'y trouve aucun Souverain, je n'en excepte aucun, qui ne reçût avec honneur, j'oſe dire avec reſpect, cette colonie émigrante d'hommes trop vertueux pour ne ſavoir pas être ſujets auſſi fideles qu'ils furent zélés citoyens. Je comprends bien qu'en pareil cas pluſieurs d'entre vous ſeroient ruinés ; mais je penſe que des gens, qui ſavent ſacrifier leur vie au devoir, ſauroient ſacrifier leurs biens à l'honneur, & s'applaudir de ce ſacrifice ; & après tout, ceci n'eſt qu'un dernier expédient pour conſerver ſa vertu & ſon innocence, quand tout le reſte eſt perdu. Le cœur plein de cette idée, je ne me pardonnerois pas de n'avoir oſé vous la communiquer. Du reſte, vous êtes éclairés & ſages ; je ſuis très-sûr que vous prendrez toujours en tout le meilleur parti, & je ne puis croire qu'on laiſſe jamais aller les choſes au point qu'il eſt bon d'avoir prévu d'avance pour être prêts à tout événement.

Si vos affaires vous laiſſent quelque

momens à donner à d'autres choſes qui ne ſont rien moins que preſſées, en voici une qui me tient au cœur, & ſur laquelle je voudrois vous prier de prendre quelque éclairciſſement, dans quelqu'un des voyages que je ſuppoſe que vous ferez à Lauſanne, tandis que votre famille y ſera. Vous ſavez que j'ai à Nion une tante qui m'a élevé & que j'ai toujours tendrement aimée, quoique j'aie une fois, comme vous pouvez vous en ſouvenir, ſacrifié le plaiſir de la voir à l'empreſſement d'aller avec vous joindre nos amis. Elle eſt fort vieille, elle ſoigne un mari fort vieux; j'ai peur qu'elle n'ait plus de peine que ſon âge ne comporte, & je voudrois lui aider à payer une ſervante pour la ſoulager. Malheureuſement, quoique je n'aie augmenté ni mon train, ni ma cuiſine, que je n'aie aucun domeſtique à mes gages, & que je ſois ici logé & chauffé gratuitement, ma poſition me rend la vie ici ſi diſpendieuſe, que ma penſion me ſuffit à peine pour les dépenſes inévitables dont je ſuis chargé. Voyez, cher ami, ſi cent francs de France par an pourroient jetter quelque douceur dans la vie de ma

pauvre vieille tante, & ſi vous pourriez les lui faire accepter. En ce cas, la premiere année couroit depuis le commencement de celle-ci, & vous pourriez la tirer ſur moi d'avance, auſſi-tôt que vous aurez arrangé cette petite affaire-là. Mais je vous conjure de voir que cet argent ſoit employé ſelon ſa deſtination, & non pas au profit de parens ou voiſins âpres, qui ſouvent obſedent les vieilles gens. Pardon, cher ami, je choiſis bien mal mon tems; mais il ſe peut qu'il n'y en ait pas à perdre.

LETTRE

AU MÊME.

24 Mars 1768.

ENFIN je reſpire ; vous aurez la paix ; & vous l'aurez avec un garant sûr qu'elle ſera ſolide, ſavoir l'eſtime publique & celle de vos Magiſtrats, qui vous traitant juſqu'ici comme un peuple ordinaire, n'ont jamais pris ſur ce faux préjugé que de fauſſes meſures. Ils doivent être enfin guéris de cette erreur, & je ne doute pas que le diſcours tenu par le Procureur-Général en Deux-Cent ne ſoit ſincere. Cela poſé, vous devez eſpérer que l'on ne tentera de long-tems de vous ſurprendre, ni de tromper les Puiſſances étrangeres ſur votre compte ; & ces deux moyens manquant, je n'en vois plus d'autres pour vous aſſervir. Mes dignes amis, vous avez pris les ſeuls moyens contre leſquels la force même perd ſon effet ; l'union, la ſageſſe & le courage. Quoi que puiſſent faire les hommes, on eſt toujours libre quand on ſait mourir.

Je voudrois à préſent que de votre côté vous ne fiſſiez pas à demi les choſes, & que la concorde une fois rétablie ramenât la confiance & la ſubordination auſſi pleine & entiere, que s'il n'y eût jamais eu de diſſention. Le reſpect pour les Magiſtrats fait dans les Républiques la gloire des citoyens, & rien n'eſt ſi beau que de ſavoir ſe ſoumettre après avoir prouvé qu'on ſavoit réſiſter. Le peuple de Geneve s'eſt toujours diſtingué par ce reſpect pour ſes Chefs, qui le rend lui-même ſi reſpectable. C'eſt à préſent qu'il doit ramener dans ſon ſein toutes les vertus ſociales que l'amour de l'ordre établit ſur l'amour de la liberté. Il eſt impoſſible qu'une patrie qui a de tels enfans ne retrouve pas enfin ſes peres, & c'eſt alors que la grande famille ſera tout à la fois illuſtre, floriſſante, heureuſe, & donnera vraiment au monde un exemple digne d'imitation. Pardon, cher ami; emporté par mes deſirs, je fais ici ſottement le prédicateur; mais après avoir vu ce que vous étiez, je ſuis plein de ce que vous pouvez être. Des hommes ſi ſages n'ont aſſurément pas beſoin d'exhortation pour continuer à l'être; mais moi j'ai beſoin de

donner quelque eſſor aux plus ardens vœux de mon cœur.

Au reſte, je vous félicite en particulier d'un bonheur qui n'eſt pas toujours attaché à la bonne cauſe; c'eſt d'avoir trouvé pour le ſoutien de la vôtre des talens capables de la faire valoir. Vos mémoires ſont des chefs-d'œuvres de logique & de diction. Je ſais quelles lumieres regnent dans vos cercles, qu'on y raiſonne bien, qu'on y connoît à fond vos Edits, mais on n'y trouve pas communément des gens qui tiennent ainſi la plume. Celui qui a tenu la vôtre, quel qu'il ſoit, eſt un homme rare; n'oubliez jamais la reconnoiſſance que vous lui devez.

A l'égard de la réponſe amicale que vous me demandez ſur ce qui me regarde, je la ferai avec la plus pleine confiance. Rien dans le monde n'a plus affligé & navré mon cœur que le décret de Geneve. Il n'en fut jamais de plus inique, de plus abſurde & de plus ridicule: cependant il n'a pu détacher mes affections de ma patrie, & rien au monde ne les en peut détacher. Il m'eſt

indifférent, quant à mon ſort, que ce décret ſoit annullé ou ſubſiſte, puiſqu'il ne m'eſt poſſible en aucun cas de profiter de mon rétabliſſement : mais il ne me ſeroit pourtant pas indifférent, je l'avoue, que ceux qui ont commis la faute, ſentiſſent leur tort, & euſſent le courage de le réparer. Je crois qu'en pareil cas j'en mourrois de joie, parce que j'y verrois la fin d'une haine implacable, & que je pourrois de bonne grace me livrer aux ſentimens reſpectueux que mon cœur m'inſpire, ſans crainte de m'avilir. Tout ce que je puis vous dire à ce ſujet, eſt que ſi cela arrivoit, ce qu'aſſurément je n'eſpere pas, le Conſeil ſeroit content de mes ſentimens & de ma conduite, & il connoîtroit bientôt quel immortel honneur il s'eſt fait. Mais je vous avoue auſſi que ce rétabliſſement ne ſauroit me flatter, s'il ne vient d'eux-mêmes ; & jamais de mon conſentement il ne ſera ſollicité. Je ſuis sûr de vos ſentimens, les preuves m'en ſont inutiles ; mais celles des leurs me toucheroient d'autant plus que je m'y attends moins. Bref, s'ils font cette démarche d'eux-mêmes, je ferai mon de-

voir ;

voir ; s'ils ne la font pas, ce ne ſera pas la ſeule injuſtice dont j'aurai à me conſoler ; & je ne veux pas, en tout état de cauſe, riſquer de ſervir de pierre d'achopement au plus parfait rétabliſſement de la concorde.

Voici un mandat ſur la veuve Ducheſne pour les cent francs que vous avez bien voulu avancer à ma bonne vieille tante. Je vous redois autre choſe, mais malheureuſement je n'en ſais pas le montant.

LETTRE

A M. D.

Lyon, le 20 Juin 1768.

Je ne me pardonnerois pas, mon cher hôte, de vous laiſſer ignorer mes marches, ou les apprendre par d'autres avant moi. Je ſuis à Lyon depuis deux jours, rendu des fatigues de la Diligence, ayant grand beſoin d'un peu de repos, & très-empreſſé d'y recevoir de vos nouvelles, d'autant plus que le trouble qui regne dans le pays où vous vivez me tient en peine, & pour vous, & pour nombre d'honnêtes gens auxquels je prends intérêt. J'attends de vos nouvelles avec l'impatience de l'amitié. Donnez-m'en, je vous prie, le plutôt que vous pourrez.

Le deſir de faire diverſion à tant d'attriſtans ſouvenirs qui, à force d'affecter mon cœur, altéroient ma tête, m'a fait prendre le parti de chercher dans un peu de voyages & d'herboriſations, les amuſemens & diſtractions dont j'avois beſoin; & le patron de la caſe ayant approuvé cette idée, je l'ai

ſuivie ; j'apporte avec moi mon herbier & quelques livres avec leſquels je me propoſe de faire quelques pélerinages de botanique. Je ſouhaiterois, mon cher hôte, que la relation de mes trouvailles pût contribuer à vous amuſer ; j'en aurois encore plus de plaiſir à les faire. Je vous dirai, par exemple, qu'étant allé hier voir Madame Boy de la Tour à ſa campagne, j'ai trouvé dans ſa vigne beaucoup d'ariſtoloche que je n'avois jamais vue, & qu'au premier coup-d'œil j'ai reconnue avec tranſport.

Adieu, mon cher hôte, je vous embraſſe, & j'attends dans votre premiere lettre de bonnes nouvelles de vos yeux.

LETTRE

AU MÊME.

Bourgoin, le 9 Septembre 1768.

APRÈS diverſes courſes, mon cher hôte, qui ont achevé de me convaincre, qu'on étoit bien déterminé à ne me laiſſer nulle part la tranquillité que j'étois venu chercher dans ces provinces, j'ai pris le parti, rendu de fatigue & voyant la ſaiſon s'avancer, de m'arrêter dans cette petite ville pour y paſſer l'hiver. A peine y ai-je été, qu'on s'eſt preſſé de m'y harceler avec la petite hiſtoire que vous allez lire dans l'extrait d'une lettre qu'un certain Avocat*** m'écrivit de Grenoble le 22 du mois dernier.

Le Sr. Thevenin, Chamoiſeur de ſon métier, ſe trouva logé il y a environ dix ans chez le Sr. Janin hôte du bourg des Verdieres de Jouc près de Neufchâtel avec M. Rouſſeau, qui ſe trouva lui-même dans le cas d'avoir beſoin de quelque argent, & qui s'adreſſa au Sr. Janin ſon hôte pour obtenir cet argent du Sr. Thevenin. Ce dernier n'oſant pas pré-

ſenter à M. Rouſſeau la modique ſomme qu'il demandoit, attendit ſon départ & l'accompagna effectivement des Verdieres-de-Jouc juſqu'à St. Sulpi avec ledit Janin ; & après avoir dîné enſemble dans une auberge qui a un ſoleil pour enſeigne, il lui fit remettre neuf livres de France par ledit Janin. M. Rouſſeau pénétré de reconnoiſſance, donna audit Thevenin quelques lettres de recommandation, entr'autre une pour M. de Faugnes, directeur des ſels à Yverdun, & une pour M. Ardiman de la même ville, dans laquelle M. Rouſſeau ſigna ſon nom, & ſigna, le voyageur perpétuel, dans une autre pour quelqu'un à Paris, dont le Sr. Thevenin ne ſe rappelle pas le nom.

Voici maintenant, mon cher hôte, copie de ma réponſe en date du 23.

« Je n'ai pas pu, Monſieur, loger il y a » environ 10 ans où que ce fût, près de » Neufchâtel, parce qu'il y en a dix, & neuf, » & huit, & ſept que j'en étois fort loin, » ſans en avoir approché durant tout ce » tems plus près de cent lieues ».

» Je n'ai jamais logé au bourg des Ver-
» dieres, & n'en ai même jamais entendu
» parler. C'eſt peut-être le village des Ver-
» rieres qu'on a voulu dire. J'ai paſſé dans
» ce village une ſeule fois, il n'y a pas cinq
» ans, allant à Pontarlier; j'y repaſſai en
» revenant; je n'y logeai point; j'étois avec
» un ami (qui n'étoit pas le Sr. Thevenin);
» perſonne autre ne revint avec nous, & de-
» puis lors je ne ſuis pas retourné aux Ver-
» rieres «.

» Je n'ai jamais vu, que je ſache, le Sr.
» Thevenin, Chamoiſeur; jamais je n'ai ouï
» parler de lui, non plus que du Sr. Janin
» mon prétendu hôte. Je ne connois qu'un
» ſeul M. Jeannin, mais il ne demeure point
» aux Verrieres; il demeure à Neufchâtel,
» & il n'eſt point cabaretier, il eſt ſecrétaire
» d'un de mes amis «.

» Je n'ai jamais écrit, autant qu'il m'en
» ſouvient à M. de Faugnes, & je ſuis sûr
» au moins de ne lui avoir jamais écrit de
» lettres de recommandation, n'étant pas
» aſſez lié avec lui pour cela. Encore moins

» ai-je pu écrire à M. Aldiman d'Yverdun
» que je n'ai vu de ma vie, & avec lequel je
» n'eus jamais nulle eſpece de liaiſon «.

» Je n'ai jamais ſigné avec mon nom *le*
» *voyageur perpétuel*, premiérement parce
» que cela n'eſt pas vrai, & ſur-tout ne l'é-
» toit pas alors, quoiqu'il le ſoit devenu de-
» puis quelques années; en ſecond lieu, parce
» que je ne tourne pas mes malheurs en plai-
» ſanteries; & qu'enfin ſi cela m'arrivoit,
» je tâcherois qu'elles fuſſent moins plates «.

» J'ai quelquefois prêté de l'argent à Neuf-
» châtel, mais je n'y en empruntai jamais,
» par la raiſon très-ſimple qu'il ne m'a ja-
» mais manqué dans ce pays-là; & vous
» m'avouerez, Monſieur, qu'ayant pour
» amis tous ceux qui y tenoient le premier
» rang, il eût été du moins fort bizarre que
» j'allaſſe emprunter neuf francs d'un Cha-
» moiſeur que je ne connoiſſois pas, & cela
» à un quart-de-lieue de chez moi; car c'eſt
» à-peu-près la diſtance de St. Sulpice, où
» l'on dit que cet argent m'a été prêté, à
» Motiers où je demeurois ».

Vous croiriez, mon cher hôte, ſur cette lettre & ſur ma réponſe que j'ai envoyée au Commandant de la province, que tout a été fini, & que l'impoſture étant ſi clairement prouvée, l'impoſteur a été châtié, ou bien cenſuré. Point du tout. L'affaire eſt encore là; & ledit Thevenin, conſeillé par ceux qui l'ont apoſté, ſe rettanche à dire qu'il a peut-être pris un autre M. Rouſſeau pour J. J. Rouſſeau, & perſiſte à ſoutenir avoir prêté la ſomme à un homme de ce nom, ſe tirant d'affaire, je ne ſais comment, au ſujet des lettres de recommandation. De ſorte qu'il ne me reſte d'autre moyen pour le confondre, que d'aller moi-même à Grenoble me confronter avec lui: encore ma mémoire trompeuſe & vacillante peut-elle ſouvent m'abuſer ſur les faits. Les ſeuls ici qui me ſont certains, eſt de n'avoir jamais connu ni Thevenin ni Janin; de n'avoir jamais voyagé ni mangé avec eux; de n'avoir jamais écrit à M. Aldiman; de n'avoir jamais emprunté de l'argent, ni peu ni beaucoup de perſonne durant mon ſéjour à Neufchâtel; je ne crois pas non plus avoir jamais écrit à M. de Faugnes, ſur-tout pour lui

recommander quelqu'un ; ni jamais avoir ſigné *le voyageur perpétuel ;* ni jamais avoir couché aux Verrieres, quoiqu'il ne me ſoit pas poſſible de me rappeler où nous couchâmes en revenant de Pontarlier avec Sautters-haim dit le Baron, (car en allant je me ſouviens parfaitement que nous n'y couchâmes pas). Je vous fais tous ces détails, mon cher hôte, afin que ſi, par vos amis, vous pouvez avoir quelque éclairciſſement ſur tous ces faits, vous me rendiez le bon office de m'en faire part le plutôt qu'il ſera poſſible. J'écris par ce même courrier à M. du Terreau, Maire des Verrieres, à M. Breguet, à M. Guyenet Lieutenant du Val-de-Travers, mais ſans leur faire aucun détail ; vous aurez la bonté d'y ſuppléer, s'il eſt néceſſaire, par ceux de cette lettre. Vous pouvez m'écrire ici en droiture : mais ſi vous avez des éclairciſſemens intéreſſans à me donner, vous ferez bien de me les envoyer par duplicata, ſous enveloppe, à l'adreſſe de *M. le Comte de Tonnerre, Lieutenant-Général des armées du Roi, Commandant pour S. M. en Dauphiné, à Grenoble.* Vous pourriez même m'écrire à l'ordinaire ſous ſon couvert ; mes

lettres me parviendront plus lentement, mais plus ſurement qu'en droiture.

J'eſpere qu'on eſt tranquille à préſent dans votre pays. Puiſſe le Ciel accorder à tous les hommes la paix qu'ils ne veulent pas me laiſſer ! Adieu, mon cher hôte, je vous embraſſe

LETTRE

AU MÈME.

Bourgoin, le 21 Novembre 1768.

JE vous remercie, mon cher hôte, de l'arrêt de Thevenin; je l'ai envoyé à M. de Tonnerre avec condition expreſſe (qui du reſte n'étoit pas fort néceſſaire à ſtipuler), de n'en faire aucun uſage qui pût nuire à ce malheureux. Votre ſuppoſition qu'il a été la dupe d'un autre impoſteur, eſt abſolument incompatible avec ſes propres déclarations, avec celle du cabaretier Jeannet & avec tout ce qui s'eſt paſſé: cependant, ſi vous voulez abſolument vous y tenir, ſoit. Vous dites que mes ennemis ont trop d'eſprit pour choiſir une calomnie auſſi abſurde. Prenez garde qu'en leur accordant tant d'eſprit, vous ne leur en accordiez pas encore aſſez: car leur objet n'étant que de voir quelle contenance je tenois vis-à-vis d'un faux témoin, il eſt clair que plus l'accuſation étoit abſurde & ridicule, plus elle alloit à leur but. Si ce but eût été de perſuader le public, vous

auriez raiſon ; mais il étoit autre. On ſavoit très-bien que je me tirerois de cette affaire ; mais on vouloit voir comment je m'en tirerois. Voilà tout. On ſait que Thevenin ne m'a pas prêté neuf francs, peu importe ; mais on ſait qu'un impoſteur peut m'embarraſſer ; c'eſt quelque choſe (1).

(1) M. Rouſſeau pouvoit ajouter que toute groſſiere qu'étoit cette farce jouée par Thevenin, elle tendoit à compromettre ſa ſûreté, en le mettant dans la néceſſité de ſe produire ſous le nom de J. J. Rouſſeau, que par des conſidérations majeures il avoit quitté pour prendre celui de *Renou*.

Quant au nom de *Voyageur perpétuel* donné par Thevenin à M. Rouſſeau, voici une anecdote aſſez ſinguliere, tranſcrite mot à mot ſur l'original d'une lettre qui nous a été adreſſée.

» J'étois un jour à me promener au jardin » des Thuilleries, appercevant quelques-uns de » nos lettrés, & ſachant l'endroit où ils te- » noient ordinairement leurs aſſiſes, je fus les y » devancer plutôt par déſœuvrement que par » curioſité.

» La lettre de M. Rouſſeau à M. l'Archevêque » de Beaumont paroiſſoit depuis peu. Ce fut ſur » cet Ouvrage que roula preſque la converſa- » tion. On en parla diverſement, on critiqua, » la critique fut plus injuſte que ſévere ; on

Votre

Vos maximes, mon très-cher hôte, ſont très-ſtoïques & très-belles, quoiqu'un peu outrées, comme ſont celles de Séneque, &

» attaqua l'auteur, & on ne fut ni modéré, » ni honnête.

» M. Duclos en parla ſeul comme un admira- » teur de M. Rouſſeau, pénétré de ſes malheurs, » & paroiſſant les partager, il me parut déplacé » dans ce cercle. M. de Ste. Foix parla en inqui- » ſiteur.

» Un Abbé dont ma mémoire ne me permet » pas dans le moment d'appliquer le nom ſur ſa » figure fraîche & bénéficiale, brilla. M. D***. » étoit vis-à-vis de lui, & ſourioit de tems en » tems à l'Abbé en forme d'approbation.

» Je ne tardai pas d'entendre une voix de fauſ- » ſet qui diſoit : *Ce pauvre Rouſſeau veut à tout* » *prix occuper le public.... cette gloriole eſt bien* » *permiſe ſans doute quand elle n dégénere pas* » *en folie.... que dites-vous de ſes allées & ve-* » *nues.... il n'eſt bien nulle part.....* C'EST UN » VOYAGEUR PERPÉTUEL.

» Ce n'eſt pas ſur le diſcours philoſophique » que j'appuie. Je ne m'arrête qu'à ces mots : » *un voyageur perpétuel.* Il eſt bien ſingulier que » le maraud de Thevenin ait eu la même idée, » & bien long-tems après ; & que M. Rouſſeau » l'ait fait naître, lui qui depuis ſon retour d'I- » talie à Paris juſqu'à ſon départ pour la Suiſſe, » n'avoit fait qu'un voyage en dix-huit ans.

généralement celles de tous ceux qui philoſophent tranquillement dans leur cabinet ſur les malheurs dont ils ſont loin, & ſur l'opinion des hommes qui les honore. J'ai appris aſſurément à n'eſtimer l'opinion d'autrui que ce qu'elle vaut, & je crois ſavoir, du moins auſſi bien que vous, de combien de choſes la paix de l'ame dédommage; mais que ſeule elle tienne lieu de tout, & rende ſeule heureux les infortunés; voilà ce que j'avoue ne pouvoir admettre, ne pouvant, tant que je ſuis homme, compter totalement pour rien la voix de la nature patiſſante & le cri de l'innocence avilie. Toutefois, comme il nous importe toujours, & ſur-tout dans l'adverſité, de tendre à cette impaſſibilité ſublime à laquelle vous dites être parvenu, je tâcherai de profiter de vos ſentences, & d'y faire la réponſe que fit l'architecte Athénien à la harangue de l'autre. *Ce qu'il a dit, je le ferai.*

Certaines découvertes amplifiées peut-être

» Mais chaque ſiecle a eu ſon genre de perſé-
» cution, & tel qui s'eſt livré à ridiculiſer Rouſ-
» ſeau, n'auroit peut-être pas été des derniers à
» accuſer Socrate ».

par mon imagination, m'ont jeté durant pluſieurs jours dans une agitation fiévreuſe qui m'a fait beaucoup de mal ; & qui, tant qu'elle a duré, m'a empêché de vous écrire. Tout eſt calmé ; je ſuis content de moi, & j'eſpere ne plus ceſſer de l'être, puiſqu'il ne peut plus rien m'arriver de la part des hommes, à quoi je n'aie appris à m'attendre, & à quoi je ne ſois préparé. Bonjour, mon cher hôte, je vous embraſſe de tout mon cœur.

LETTRE (1).

Ecrite de Bourgoin, le 2 Décembre 1768, par J. J. Rouſſeau, *à Madame la Préſidente de Verna de Grenoble, laquelle informée qu'il étoit venu herboriſer en Dauphiné, lui avoit offert un logement dans ſon château.*

LAISSONS à part, Madame, je vous ſupplie, les livres & leurs auteurs. Je ſuis ſi ſenſible à votre obligeante invitation, que ſi ma ſanté me permettoit de faire en cette ſaiſon des voyages de plaiſir, j'en ferois un bien volontiers pour aller vous remercier. Ce que vous avez la bonté de me dire, Madame, des étangs & des montagnes de votre contrée, ajouteroit à mon empreſſement, mais

(1) Madame la Marquiſe de Ruffieux, fille de Madame la Préſidente de Verna, poſſede l'original de cette lettre. Elle a permis à M. L. C. D. L. d'en tirer une copie qui a été imprimée pour la premiere fois dans le *Journal de Paris* du 14 Juillet dernier.

n'en ſeroit pas la premiere cauſe. On dit que la grotte de la Balme eſt de vos côtés ; c'eſt encore un objet de promenade & même d'habitation, ſi je pouvois m'en pratiquer une dont les fourbes & les chauves-ſouris n'approchaſſent pas. A l'égard de l'étude des plantes, permettez, Madame, que je la faſſe en naturaliſte & non pas en apothicaire. Car outre que je n'ai qu'une foi très-médiocre à la médecine, je connois l'organiſation des plantes ſur la foi de la nature qui ne ment point, & je ne connois leurs vertus médicinales que ſur la foi des hommes, qui ſont menteurs. Je ne ſuis pas d'humeur à les croire ſur leur parole, ni à portée de la vérifier. Ainſi, quant à moi, j'aime cent fois mieux voir dans l'émail des prés de guirlandes pour les bergeres, que des herbes pour des lavemens. Puiſſai-je, Madame, auſſitôt que le printems ramenera la verdure, aller faire dans vos cantons des herboriſations qui ne pourront qu'être abondantes & brillantes, ſi je juge par les fleurs que répand votre plume, de celles qui doivent naître autour de vous. Agréez, Madame, & faites

agréer à M. le Préſident, je vous ſupplie, les aſſurances de tout mon reſpect.

Signé RENOU (1).

(1) C'eſt le nom que prit le Citoyen de Geneve dans ſa retraite en Dauphiné.

LETTRE

A M. L. C. D. L.

Monquin, le 10 Octobre 1769.

ME voici, Monſieur, en vous répondant, dans une ſituation bien biſarre, ſachant bien à qui, mais non pas à quoi : non que tout ce que vous écrivez ne mérite bien qu'on s'en ſouvienne, mais parce que je ne me ſouviens plus de rien. J'avois mis à part votre lettre pour y répondre ; & après avoir vingt fois renverſé ma chambre & tous les fatras qui la rempliſſent, je n'ai pu parvenir à retrouver cette lettre ; toutefois je n'en veux pas avoir le démenti, ni que mon étourderie me prive du plaiſir de vous écrire. Ce ne ſera pas ſi vous voulez une réponſe, ce ſera un bavardage de rencontre, pour avoir, aux dépens de votre patience, l'avantage de cauſer un moment avec vous.

Vous me parliez, Monſieur, du nouveau né, dont je vous fais mes bien cordiales félicitations. Voilà vos pertes réparées. Que vous êtes heureux de voir les plaiſirs pater-

nels ſe multiplier, autour de vous ! Je vous le dis, & bien du fond de mon cœur ; quiconque à le bonheur de pouvoir remplir des ſoins ſi chers, trouve chez lui des plaiſirs plus vrais que tous ceux du monde, & les plus douces conſolations dans l'adverſité. Heureux qui peut élever ſes enfans ſous ſes yeux ! Je plains un pere de famille obligé d'aller chercher au loin la fortune : car pour le vrai bonheur de la vie, il en a la ſource auprès de lui.

Vous me parliez du logement auquel vous aviez eu la bonté de ſonger pour moi. Vous avez bien, Monſieur, tout ce qu'il faut pour ne pas me laiſſer renoncer ſans regret à l'eſpoir d'être votre voiſin ; & pourquoi y renoncer ? Qu'eſt-ce qui empêcheroit que, dans une ſaiſon plus douce, je n'allaſſe vous voir, & voir avec vous les habitations qui pourroient me convenir ? S'il s'en trouvoit une aſſez voiſine de la vôtre pour me procurer l'agrément de votre ſociété, il y auroit là de quoi racheter bien des inconvéniens, & pourvu que je trouvaſſe à-peu-près le plus néceſſaire, de quoi me conſoler de n'avoir pas ce qui le ſeroit moins.

Vous me parliez de littérature, & préciſément cet article le plus plein de choſes & le plus digne d'être retenu, eſt celui que j'ai totalement oublié. Ce ſujet qui ne me rappelle que des idées triſtes, & que l'inſtinct éloigne de ma mémoire, a fait tort à l'eſprit avec lequel vous l'avez traité. Je me ſuis ſouvenu ſeulement que vous étiez très-aimable, même en traitant un ſujet que je n'aimois plus.

Vous me parliez de botanique & d'herboriſations. C'eſt un objet ſur lequel il me reſte un peu plus de mémoire; encore ai-je grand peur que bientôt elle ne s'en aille de même avec le goût de la choſe, & qu'on ne parvienne à me rendre déſagréable juſqu'à cet innocent amuſement. Quelque ignorant que je ſois en botanique, je ne le ſuis pas au point d'aller, comme on vous l'a dit, chercher en Europe une plante qui empoiſonne par ſon odeur; & je penſe, au contraire, qu'il y a beaucoup à rabattre des qualités prodigieuſes tant en bien qu'en mal, que l'ignorance, la charlatanerie, la crédulité, & quelquefois la méchanceté prêtent aux plantes, & qui bien examinées, ſe réduiſent pour l'ordi-

naire à très-peu de choſe, ſouvent tout-à-fait à rien. J'allois à Pila faire avec trois Meſſieurs qui faiſoient ſemblant d'aimer la botanique, une herboriſation dont le principal objet étoit un commencement d'herbier pour l'un des trois, à qui j'avois tâché d'inſpirer le goût de cette douce & aimable étude. Tout en marchant, M. le Médecin M*** m'appella pour me montrer, diſoit-il, une très-belle Ancolie. Comment, Monſieur, une Ancolie! lui dis-je en voyant ſa plante: c'eſt le Napel. Là-deſſus je leur racontai les fables que le peuple débite en Suiſſe ſur le Napel, & j'avoue qu'en avançant & nous trouvant comme enfevelis dans une forêt de Napels, je crus un moment ſentir un peu de mal de tête, dont je reconnus la chimere, & ris avec ces Meſſieurs preſque au même inſtant.

Mais au lieu d'une plante à laquelle je n'avois pas ſongé, j'ai vraiment & vainement cherché à Pila une fontaine glaçante qui tuoit, à ce qu'on nous dit, quiconque en buvoit. Je déclarai que j'en voulois faire l'eſſai ſur moi-même, non pas pour me tuer,

Je vous jure, mais pour désabuser ces pauvres gens sur la foi de ceux qui se plaisent à calomnier la nature, craignant jusqu'au lait de leur mere, & ne voyant par-tout que les périls & la mort. J'aurois bu de l'eau de cette fontaine comme M. Storck a mangé du Napel. Mais au lieu de cette fontaine homicide, qui ne s'est point trouvée, nous trouvâmes une fontaine très-bonne, très-fraîche dont nous bûmes tous avec grand plaisir, & qui ne tua personne.

Au reste, mes voyages pédestres ayant été jusqu'ici tous très-gais, faits avec des camarades d'aussi bonne humeur que moi, j'avois espéré que ce seroit ici la même chose. Je voulus d'abord bannir toutes les petites façons de ville; pour mettre en train ces Messieurs, je leur dis des canons; je voulus leur en apprendre; je m'imaginois que nous allions chanter, criailler, folâtrer toute la journée. Je leur fis même une chanson (l'air s'entend) que je notai, tout en marchant par la pluie, avec des chiffres de mon invention. Mais quand ma chanson fut faite, il n'en fut plus question, ni d'amusemens, ni de gaieté, ni

de familiarité ; voulant être badin tout ſeul ; je ne me trouvai que groſſier ; toujours le grand cérémonial, & toujours Monſieur dom Japhet : à la fin je me le tins pour dit ; & m'amuſant avec mes plantes, je laiſſai ces Meſſieurs s'amuſer à me faire des façons. Je ne ſais pas trop ſi mes longues rabâcheries vous amuſent. Je ſais ſeulement que ſi je les prolongeois encore, elles vous ennuyeroient certainement à la fin. Voilà, Monſieur, l'hiſtoire exacte de ce tant célebre pélerinage, qui court déja les quatre coins de la France, & qui remplira bientôt l'Europe entiere de ſon riſible fracas. Je vous ſalue, Monſieur, & vous embraſſe de tout mon cœur.

LETTRE

A M. DU BELLOY.

A Monquin, par Bourgoin, le 19 Fév. 1770.

Pauvres aveugles que nous ſommes !
Ciel ! démaſque les impoſteurs,
Et force leurs barbares cœurs
A s'ouvrir aux regards des hommes.

J'HONOROIS vos talens, Monſieur, encore plus le digne uſage que vous en faites, & j'admirois comment le même eſprit patriotique nous avoit conduits par la même route à des deſtins ſi contraires : vous à l'acquiſition d'une nouvelle patrie, & à des honneurs diſtingués, moi à la perte de la mienne & à des opprobres inouis.

Vous m'avez reſſemblé, dites-vous, par le malheur ; vous me feriez pleurer ſur vous, ſi je pouvois vous en croire. Etes-vous ſeul en terre étrangere, iſolé, ſéqueſtré, trompé, trahi, diffamé par tout ce qui vous environne, enlacé de trames horribles dont vous ſentiez l'effet, ſans pouvoir parvenir à les

connoître, à les démêler ? Etes-vous à la merci de la puiſſance, de la ruſe, de l'iniquité, réunies pour vous traîner dans la fange, pour élever autour de vous une impénétrable œuvre de ténebres, pour vous enfermer tout vivant dans un cercueil ? Si tel eſt ou fut votre ſort, venez, gémiſſons enſemble ; mais en tout autre cas, ne vous vantez point de faire avec moi ſociété de malheurs.

Je liſois votre Bayard, fier que vous euſſiez trouvé mon Edouard digne de lui ſervir de modele en quelque choſe, & vous me faiſiez vénérer ces antiques François, auxquels ceux d'aujourd'hui reſſemblent ſi peu, mais que vous faites trop bien agir & parler pour ne pas leur reſſembler vous-même. A ma ſeconde lecture, je ſuis tombé ſur un vers qui m'avoit échapé dans la premiere, & qui par réflexion m'a déchiré (*). J'y ai reconnu, non, graces au Ciel, le cœur de J. J., mais les gens à qui j'ai à faire, & que pour mon

(1) Il eſt probable que ces deux vers étoient ceux-ci.

Que de vertu brilloit dans ſon faux repentir !
Peut-on ſi bien la peindre, & ne pas la ſentir ?

malheur je connois trop bien. J'ai compris, j'ai penſé du moins qu'on vous avoit ſuggéré ce vers-là. Miſere humaine, me ſuis-je dit! Que les méchans diffament les bons, ils font leur œuvre; mais comment les trompent-ils les uns à l'égard des autres? Leurs ames n'ont-elles pas pour ſe reconnoître des marques plus ſûres que tous les preſtiges des impoſteurs? J'ai pu douter quelques inſtans, je l'avoue, ſi vous n'étiez point ſéduit, plutôt que trompé par mes ennemis.

Dans ce même tems, j'ai reçu votre lettre & votre Gabrielle, que j'ai lue & relue auſſi, mais avec un plaiſir bien plus doux que celui que m'avoit donné le guerrier Bayard; car l'héroïſme de la valeur m'a toujours moins touché que le charme du ſentiment dans les ames bien nées. L'attachement que cette piece m'inſpire pour ſon Auteur, eſt un des mouvemens, peut-être aveugles, mais auxquels mon cœur n'a jamais reſiſté. Ceci me mene à l'aveu d'un autre folie, à laquelle il ne réſiſte pas mieux. C'eſt de faire de mon Héloïſe le *criterium* ſur lequel je juge du rapport des autres cœurs avec le

mien. Je conviens volontiers qu'on peut être plein d'honnêteté, de vertu, de ſens, de raiſon, de goût, & trouver ce roman déteſtable ; quiconque ne l'aimera pas peut bien avoir part à mon eſtime, mais jamais à mon amitié. Quiconque n'idolâtre pas ma Julie, ne ſent pas ce qu'il faut aimer ; quiconque n'eſt pas l'ami de St. Preux ne ſauroit être le mien. D'après cet entêtement, jugez du plaiſir que j'ai pris en liſant votre Gabrielle, d'y retrouver ma Julie un peu plus héroïquement réquinquée, mais gardant ſon même naturel, animée peut-être d'un peu plus de chaleur, plus énergique dans les ſituations tragiques, mais moins enivrante auſſi, ſelon moi, dans le calme. Frappé de voir dans des multitudes des vers, à quel point il faut que vous ayez contemplé cette image ſi tendre dont je ſuis le Pygmalion, j'ai cru ſur ma regle ou ſur ma manie, que la nature nous avoit faits amis ; & revenant avec plus d'incertitude aux vers de votre Bayard, j'ai réſolu d'en parler avec ma franchiſe ordinaire, ſauf à vous de me répondre ce qu'il vous plaira.

Monſieur du Belloy, je ne penſe pas de

l'honneur comme vous de la vertu, qu'il ſoit poſſible d'en bien parler, d'y revenir ſouvent par goût, par choix, & d'en parler toujours d'un ton qui touche & remue ceux qui en ont, ſans l'aimer, & ſans en avoir ſoi-même : ainſi, ſans vous connoître autrement que par vos pieces, je vous crois dans le cœur l'honneur d'un ancien Chevalier, & je vous demande de vouloir me dire, ſans détour, s'il y a quelque vers dans votre Bayard dont en l'écrivant vous m'ayez voulu faire l'application. Dites-moi ſimplement oui ou non, & je vous crois.

Quant au projet de réchauffer les cœurs de vos compatriotes, par l'image des antiques vertus de leurs peres, il eſt beau, mais il eſt vain. L'on peut tenter de guérir des malades, mais non pas de reſſuſciter des morts. Vous venez ſoixante-dix ans trop tard. Contemporain du grand Catinat, du brillant Villars, du vertueux Fénelon, vous auriez pu dire : Voilà encore des François dont je vous parle : leur race n'eſt pas éteinte ; mais aujourd'hui vous n'êtes plus que *vox clamans in deſerto*. Vous ne mettez pas ſeulement ſur

la ſcene des gens d'un autre ſiecle, mais d'un autre monde; ils n'ont plus rien de commun avec celui-ci. Il ne reſte à votre nation, pour ſe conſoler de n'avoir plus de vertu, que de n'y plus croire, & de la diffamer dans les autres. O s'il étoit encore des Bayards en France, avec quelle noble colere, avec quelle vive indignation! . . . Croyez-moi, du Belloy, ne faites plus de ces beaux vers à la gloire des anciens François, de peur qu'on ne ſoit tenté, par la juſteſſe de la parodie, de l'appliquer à ceux d'aujourd'hui.

Adieu, Monſieur, ſi cette lettre vous parvient, je vous prie de m'en donner avis, afin que je ne ſois pas injuſte. Je vous ſalue de tout mon cœur.

LETTRE

AU MÊME.

Monquin, le 12 Mars 1770.

Pauvres aveugles que nous ſommes !
Ciel ! démaſque les impoſteurs,
Et force leurs barbares cœurs
A s'ouvrir aux regards des hommes.

IL faut, Monſieur, vous réſoudre à bien de l'ennui, car j'ai grand'peur de vous écrire une longue lettre.

Que vous m'avez rafraîchi le ſang, & que j'aime votre colere ! J'y vois bien le ſceau de la vérité dans une ame fiere, que le patelinage des gens qui m'entourent marque encore plus fortement à mes yeux. Vous avez daigné me faire ſentir mon tort ; c'eſt une indulgence dont je ſens le prix, & que je n'aurois peut-être pas eue à votre place ; il ne m'en reſte que le deſir de vous le faire oublier. Je fus quarante ans le plus confiant des hommes, ſans que durant tout ce tems jamais une ſeule fois cette confiance ait été

trompée. Sitôt que j'eus pris la plume, je me trouvai dans un autre univers, parmi de tout autres êtres, auxquels je continuai de donner la même confiance, & qui m'en ont ſi terriblement corrigé, qu'ils m'ont jetté dans l'autre extrémité. Rien ne m'épouvanta jamais au grand jour, mais tout m'effarouche dans les ténebres qui m'environnent, & je ne vois que du noir dans l'obſcurité. Jamais l'objet le plus hideux ne me fit peur dans mon enfance, mais une figure cachée ſous un drap blanc me donnoit des convulſions; ſur ce point, comme ſur beaucoup d'autres, je reſterai enfant juſqu'à la mort. Ma défiance eſt d'autant plus déplorable, que preſque toujours fondée, (& je n'ajoute *preſque* qu'à cauſe de vous) elle eſt toujours ſans bornes, parce que tout ce qui eſt hors de la nature n'en connoît plus. Voilà, Monſieur, non l'excuſe, mais la cauſe de ma faute, que d'autres circonſtances ont amenée & même aggravée, & qu'il faut bien que je vous déclare pour ne pas vous tromper. Perſuadé qu'un homme puiſſant vous avoit fait entrer dans ſes vues à mon égard, je répondis ſelon cette idée à quel-

qu'un qui m'avoit parlé de vous, & je répondis avec tant d'imprudence, que je nommai même l'homme en queſtion. Né avec un caractere bouillant, dont rien n'a pu calmer l'effervescence, mes premiers mouvemens ſont toujours marqués par une étourderie audacieuſe, que je prends alors pour de l'intrépidité, & que j'ai tout le tems de pleurer dans la ſuite, ſur-tout quand elle eſt injuſte comme dans cette occaſion. Fiez-vous à mes ennemis du ſoin de m'en punir. Mon repentir anticipa même ſur leurs ſoins, à la réception de votre lettre; un jour plutôt elle m'eût épargné beaucoup de ſottiſes; mais, puiſqu'elles ſont faites, il ne me reſte qu'à les expier, & à tâcher d'en obtenir le pardon que je vous demande par la commiſération due à mon état.

Ce que vous me dites des imputations dont vous m'avez entendu charger, & du peu d'effet qu'elles ont fait ſur vous, ne m'étonne que par l'imbécillité de ceux qui penſoient vous ſurprendre par cette voie. Ce n'eſt pas ſur des hommes tels que vous que des diſcours en l'air ont quelque priſe; mais

les frivoles clameurs de la calomnie qui n'excitent gueres d'attention, ſont bien différentes, dans leurs effets, des complots tramés & concertés durant longues années, dans un profond ſilence, & dont les développemens ſucceſſifs ſe font lentement, ſourdement & avec méthode. Vous parlez d'évidence; quand vous la verrez contre moi, jugez-moi, c'eſt votre droit; mais n'oubliez pas de juger auſſi mes accuſateurs; examinez quel motif leur inſpire tant de zele. J'ai toujours vu que les méchans inſpiroient de l'horreur, mais point d'animoſité. On les punit ou on les fuit, mais on ne ſe tourmente pas d'eux ſans ceſſe, on ne s'occupe pas ſans ceſſe à les circonvenir, à les tromper, à les trahir; ce n'eſt point à eux que l'on fait ces choſes-là, ce ſont eux qui les font aux autres. Dites donc à ces honnêtes gens ſi zélés, ſi vertueux, ſi fiers ſur-tout d'être des traîtres, & qui ſe maſquent avec tant de ſoin pour me démaſquer : « Meſſieurs, j'admire votre » zele, & vos preuves me paroiſſent ſans » réplique; mais pourquoi donc craindre ſi » fort que l'accuſé ne les ſache & n'y

» réponde ? Permettez que je l'en inſtruiſe & » que je vous nomme. Il n'eſt pas généreux, » il n'eſt pas même juſte de diffamer un » homme, quel qu'il ſoit, en ſe cachant » de lui. C'eſt, dites-vous, par ménage- » ment pour lui que vous ne voulez pas » le confondre ; mais il ſeroit moins cruel, » ce me ſemble, de le confondre que de » le diffamer, & de lui ôter la vie que » de la lui rendre inſupportable. Tout hypo- » crite de vertu doit être publiquement » confondu ; c'eſt là ſon vrai châtiment, » & l'évidence elle-même eſt ſuſpecte, » quand elle élude la conviction de l'accuſé ». En leur parlant de la ſorte, examinez leur contenance, peſez leur réponſe ; ſuivez, en la jugeant, les mouvemens de votre cœur, & les lumieres de votre raiſon ; voilà, Monſieur, tout ce que je vous demande, & je me tiens alors pour bien jugé.

Vous me tancez avec grande raiſon ſur la maniere dont je vous parois juger votre nation ; ce n'eſt pas ainſi que je la juge de ſang-froid, & je ſuis bien éloigné, je vous jure, de lui rendre l'injuſtice dont elle uſe

envers moi. Ce jugement trop dur étoit l'ouvrage d'un moment de dépit & de colere qui même ne ſe rapportoit pas à moi, mais au grand homme qu'on vient de chaſſer de ſa naiſſante patrie, qu'il illuſtroit déja dans ſon berceau, & dont on oſe encore ſouiller les vertus avec tant d'artifice & d'injuſtice. S'il reſtoit, me diſois-je, de ces François célébrés par du Belloy, pourquoi leur indignation ne réclameroit-elle point contre ces manœuvres ſi peu dignes d'eux ?

C'eſt à cette occaſion que Bayard me revint en mémoire, bien sûr de ce qu'il diroit ou feroit, s'il vivoit aujourd'hui. Je ne ſentois pas aſſez que tous les hommes, même vertueux, ne ſont pas des Bayards, qu'on peut être timide ſans ceſſer d'être juſte, & qu'en penſant à ceux qui machinent & crient, j'avois tort d'oublier ceux qui gémiſſent & ſe taiſent. J'ai toujours aimé votre nation, elle eſt même celle de l'Europe que j'honore le plus, non que j'y croie appercevoir plus de vertus que dans les autres, mais par un précieux reſte de leur amour qui s'y eſt conſervé, & que vous réveillez, quand il étoit prêt

prêt à s'éteindre. Il ne faut jamais déſeſpérer d'un peuple qui aime encore ce qui eſt juſte & honnête, quoiqu'il ne le pratique plus. Les François auront beau applaudir aux traits héroïques que vous leur préſentez, je doute qu'ils les imitent, mais ils s'en tranſporteront dans vos pieces, & les aimeront dans les autres hommes, quand on ne les empêchera pas de les y voir. On eſt encore forcé de les tromper pour les rendre injuſtes, précaution dont je n'ai pas vu qu'on eût grand beſoin pour d'autres peuples. Voilà, Monſieur, comment je penſe conſtamment à l'égard des François, quoique je n'attende plus de leur part qu'injuſtice, outrages & perſécution; mais ce n'eſt pas à la nation que je les impute, & tout cela n'empêche pas que pluſieurs de ſes membres n'aient toute mon eſtime, & ne la méritent, même dans l'erreur où on les tient. D'ailleurs, mon cœur s'enflamme bien plus aux injuſtices dont je ſuis témoin, qu'à celles dont je ſuis la victime; il lui manque, pour ces dernieres, l'énergie & la vigueur d'un généreux déſintéreſſement. Il me ſemble que ce n'eſt pas la peine de m'échauffer pour une

cauſe qui n'intéreſſe que moi. Je regarde mes malheurs comme liés à mon état d'homme & d'ami de la vérité. Je vois le méchant qui me perſécute & me diffame, comme je verrois un rocher ſe détacher d'une montagne & venir m'écraſer. Je le repouſſerois ſi j'en avois la force, mais ſans colere, & puis je le laiſſerois là ſans y plus ſonger. J'avoue pourtant que ces mêmes malheurs m'ont d'abord pris au dépourvu, parce qu'il en eſt auxquels il n'eſt pas même permis à un honnête homme d'être préparé; j'en ai été cependant plus abattu qu'irrité; & maintenant que me voilà prêt, j'eſpere me laiſſer un peu moins accabler, mais pas plus émouvoir de ceux qui m'attendent. A mon âge & dans mon état, ce n'eſt plus la peine de s'en tourmenter, & j'en vois le terme de trop près, pour m'inquiéter beaucoup de l'eſpace qui reſte. Mais je n'entends rien à ce que vous me dites de ceux que vous avez eſſuyés: aſſurément je ſuis fait pour les plaindre; mais que peuvent-ils avoir de commun avec les miens? Ma ſituation eſt unique, elle eſt inouie depuis que le monde exiſte, & je ne puis préſumer qu'il s'en retrouve ja-

mais de pareille. Je ne comprends donc point quel rapport il peut y avoir dans nos deſtinées, & j'aime à croire que vous vous abuſez ſur ce point. Adieu, Monſieur, vivez heureux; jouiſſez en paix de votre gloire, & ſouvenez-vous quelquefois d'un homme qui vous honorera toujours.

LETTRE

A M. L'A. M.

A Monquin, par Bourgoin, le 9 Fév. 1770.

Pauvres aveugles que nous ſommes !
Ciel ! démaſque les impoſteurs,
Et force leurs barbares cœurs
A s'ouvrir aux regards des hommes.

EN vérité, Monſieur, votre lettre n'eſt point d'un jeune homme qui a beſoin de conſeil ; elle eſt d'un ſage très-capable d'en donner. Je ne puis vous dire à quel point cette lettre m'a frappé. Si vous avez en effet l'étoffe qu'elle annonce, il eſt à deſirer pour le bien de votre Eleve, que ſes parens ſentent le prix de l'homme qu'ils ont mis auprès de lui.

Je ſuis, & depuis ſi long-tems, ſi loin des idées ſur leſquelles vous me remettez, qu'elles me ſont devenues abſolument étrangeres. Toutefois je remplirai ſelon ma portée, le devoir que vous m'impoſez ; mais je ſuis bien perſuadé que vous ferez mieux de

vous en rapporter à vous qu'à moi, ſur la meilleure maniere de vous conduire dans le cas difficile où vous vous trouvez.

Sitôt qu'on s'eſt dévoyé de la droite route de la nature, rien n'eſt plus difficile que d'y rentrer. Votre enfant a pris un pli d'autant moins facile à corriger, que néceſſairement tout ce qui l'environne, doit empêcher l'effet de vos ſoins pour y parvenir. C'eſt ordinairement le premier pli que les enfans de qualité contractent, & c'eſt le dernier qu'on peut leur faire perdre, parce qu'il faut pour cela le concours de la raiſon, qui leur vient plus tard qu'à tous les autres enfans. Ne vous effrayez donc pas trop que l'effet de vos ſoins ne réponde pas d'abord à la chaleur de votre zele; vous devez vous attendre à peu de ſuccès juſqu'à ce que vous ayez la priſe qui peut l'amener; mais ce n'eſt pas une raiſon pour vous relâcher en attendant. Vous voilà dans un bateau, qu'un courant très-rapide entraîne en arriere, il faut beaucoup de travail pour ne pas reculer.

La voie que vous avez priſe & que vous

craignez n'être pas la meilleure, ne le ſera pas toujours ſans doute. Mais elle me paroît la meilleure en attendant. Il n'y a que trois inſtrumens pour agir ſur les ames humaines; la raiſon, le ſentiment, & la néceſſité. Vous avez inutilement employé le premier; il n'eſt pas vraiſemblable que le ſecond eût plus d'effet; reſte le troiſieme, & mon avis eſt que pour quelque tems, vous devez vous y tenir; d'autant plus que la premiere & la plus importante philoſophie de l'homme de tout état & de tout âge, eſt d'apprendre à fléchir ſous le dur joug de la néceſſité. *clavos trabales & æneos manû geſtans ahenâ.*

Il eſt clair que l'opinion, ce monſtre qui dévore le genre-humain, a déja farci de ſes préjugés la tête du petit bon-homme. Il vous regarde comme un homme à ſes gages, une eſpece de domeſtique, fait pour lui obéir, pour complaire à ſes caprices; & dans ſon petit jugement, il lui paroît fort étrange que ce ſoit vous qui prétendiez l'aſſervir aux vôtres; car c'eſt ainſi qu'il voit tout ce que vous lui preſcrivez. Toute ſa conduite avec vous n'eſt qu'une conſéquence de cette maxime, qui n'eſt pas injuſte, mais qu'il

applique mal, que *c'eſt à celui qui paie de commander.* D'après cela qu'importe qu'il ait tort ou raiſon ; c'eſt lui qui paie.

Eſſayez, chemin faiſant, d'effacer cette opinion par des opinions plus juſtes, de redreſſer ſes erreurs par des jugemens plus ſenſés. Tâchez de lui faire comprendre qu'il y a des choſes plus eſtimables que la naiſſance & que les riches, & pour le lui faire comprendre, il ne faut pas le lui dire, il faut le lui faire ſentir. Forcez ſa petite ame vaine à reſpecter la juſtice & le courage, à ſe mettre à genoux devant la vertu ; & n'allez pas pour cela lui chercher des livres. Les hommes des livres ne ſeront jamais pour lui que des hommes d'un autre monde ; je ne ſache qu'un ſeul modele qui puiſſe avoir à ſes yeux de la réalité, & ce modele c'eſt vous, Monſieur ; le poſte que vous rempliſſez eſt à mes yeux le plus noble & le plus grand qui ſoit ſur la terre. Que le vil peuple en penſe ce qu'il voudra, pour moi je vous vois à la place de Dieu ; vous faites un homme. Si vous vous voyez du même œil que moi, que cette idée doit vous élever en dedans de vous-même ! qu'elle peut vous

rendre grand en effet ! & c'eſt ce qu'il faut ; car ſi vous ne l'étiez qu'en apparence, & que vous ne fiſſiez que jouer la vertu, le petit bon homme vous pénétreroit infailliblement, & tout ſeroit perdu. Mais ſi cette image ſublime du grand & du beau le frappe une fois en vous, ſi votre déſintéreſſement lui apprend que la richeſſe ne peut pas tout ; s'il voit en vous combien il eſt plus grand de commander à ſoi-même qu'à des valets, ſi vous le forcez en un mot à vous reſpecter, dès cet inſtant vous l'aurez ſubjugué, & je vous réponds que quelque ſemblant qu'il faſſe, il ne trouvera plus égal que vous ſoyez d'accord avec lui ou non ; ſur-tout, ſi en le forçant de vous honorer dans le fond de ſon petit cœur, vous lui marquez en même tems faire peu de cas de ce qu'il penſe lui-même, & ne vouloir plus vous fatiguer à le faire convenir de ſes torts. Il me ſemble qu'avec une certaine façon grave & ſoutenue d'exercer ſur lui votre autorité, vous parviendrez à la fin à demander froidement à votre tour : *Qu'eſt-ce que cela fait que nous ſoyons d'accord ou non ?* Et qu'il trouvera lui que cela fait quelque choſe. Il faudra ſeulement éviter de

joindre à ce ſang-froid, la dureté qui vous rendroit haïſſable. Sans entrer en explication avec lui, vous pourrez dire à d'autres en ſa préſence : « J'aurois fait mes délices de ren-» dre ſon enfance heureuſe, mais il ne l'a » pas voulu, & j'aime encore mieux qu'il » ſoit malheureux étant enfant que mépriſa-» ble étant homme ». A l'égard des punitions, je penſe comme vous, qu'il n'en faut jamais venir aux coups, que dans le ſeul cas où il auroit commencé lui-même. Ses châtimens ne doivent jamais être que des abſtinences, & tirées, autant qu'il ſe peut, de la nature du délit. Je voudrois même que vous vous y ſoumiſſiez toujours avec lui quand cela ſeroit poſſible, & cela ſans affectation, ſans que cela parût vous coûter, & de façon qu'il pût, en quelque ſorte, lire dans votre cœur, ſans que vous le lui diſiez, que vous ſentez ſi bien la privation que vous lui impoſez, que c'eſt ſans y ſonger que vous vous y ſoumettez vous-même. En un mot, pour réuſſir, il faudroit vous rendre preſque impaſſible ; & ne ſentir que par votre Eleve ou pour lui. Voilà, je l'avoue, une terrible tâche, mais je ne vois nul autre moyen de

ſuccès. Et ce ſuccès me paroît aſſuré de part ou d'autre ; car, quand avec tant de ſoins, vous n'auriez pas le bonheur d'avoir fait un homme, n'eſt-ce rien que l'être devenu ?

Tout ceci ſuppoſe que la dédaigneuſe hauteur de l'Enfant, n'eſt que la petite vanité de la petite grandeur, dont ſes Bonnes auront bourſouflé ſa petite ame ; mais il pourroit arriver auſſi que ce fût l'effet de l'âpreté d'un caractere indomptable & fier, qui ne veut céder qu'à lui-même ; cette dureté, propre aux ſeuls naturels qui ont beaucoup d'étoffe, & qui ne ſe trouve gueres au pays où vous vivez, n'eſt pas probablement celle de votre Eleve ; ſi cependant cela ſe trouvoit (& c'eſt un diſcernement facile à faire), alors il faudroit bien vous garder de ſuivre avec lui la méthode dont je viens de parler, & de heurter la rudeſſe avec la rudeſſe ; les ouvriers en bois n'emploient jamais fer ſur fer ; ainſi faut-il faire avec les eſprits roides, qui réſiſtent toujours à la force ; il n'y a ſur eux qu'une priſe, mais aimable & sûre, c'eſt l'attachement & la bienveillance ; il faut les apprivoiſer comme

les lions, par les careſſes : on riſque peu de gâter de pareils enfans ; tout conſiſte à s'en faire aimer une fois ; après cela vous les feriez marcher ſur des fers rouges.

Pardonnez, Monſieur, tout ce radotage à ma pauvre petite tête qui diverge, bat la campagne, & ſe perd à la ſuite de la moindre idée. Je n'ai pas le courage de relire ma lettre de peur d'être forcé de la recommencer. J'ai voulu vous montrer le vrai deſir que j'aurois de vous complaire, & d'applaudir à vos reſpectables ſoins ; mais je ſuis très-perſuadé, qu'avec les talens que vous me paroiſſez avoir, & le zele qui les anime, vous n'avez beſoin que de vous-même pour conduire auſſi ſagement qu'il eſt poſſible, le ſujet que la Providence a mis entre vos mains. Je vous honore, Monſieur, & vous ſalue de tout mon cœur.

LETTRE

AU MÊME.

Monquin, le 28 Février 1770.

Pauvres aveugles que nous ſommes !
Ciel ! démaſque les impoſteurs,
Et force leurs barbares cœurs
A s'ouvrir aux regards des hommes.

VOTRE précédente lettre, Monſieur, m'en promettoit ſi bien une ſeconde, & j'étois ſi sûr qu'elle viendroit, que, quoique je me cruſſe obligé de vous tirer de l'erreur où je vous voyois, j'aimai mieux tarder de remplir ce devoir, que de vous ôter ce plaiſir ſi doux aux cœurs honnêtes, de réparer leurs torts de leur propre mouvement (1).

La biſarre maniere de dater qui vous a

(1) Pour l'intelligence de cette phraſe, & de celles qui la ſuivent, il faut ſavoir que la perſonne à qui cette ſeconde lettre étoit adreſſée, avoit mis en tête de ſa réponſe à la premiere, un quatrain qui ſembloit annoncer qu'elle avoit pris en mauvaiſe part celui de M. Rouſſeau ; ce qui cependant n'étoit pas.

ſcandaliſé,

ſcandaliſé, eſt une formule générale dont depuis quelque tems j'uſe indifféremment avec tout le monde ; qui n'a ni ne peut avoir aucun trait aux perſonnes à qui j'écris, puiſque ceux qu'elle regarde ne ſont pas faits pour être honorés de mes lettres, & ne le ſeront sûrement jamais. Comment m'avez-vous pu croire aſſez brutal, aſſez féroce pour vouloir inſulter ainſi, de gaieté de cœur, quelqu'un que je ne connoiſſois que par une lettre pleine de témoignages d'eſtime pour moi, & ſi propre à m'en inſpirer pour lui ? Cette erreur eſt là-deſſus tout ce dont je peux me plaindre ; car ſi ce n'en eût pas été une, votre reſſentiment devenoit très-légitime, & votre quatrain très-mérité. Si même j'avois quelque autre reproche à vous faire, ce ſeroit ſur le ton de votre lettre, qui cadroit ſi mal avec celui de votre quatrain. Quoique dans votre opinion, je vous en euſſe donné l'exemple, deviez-vous jamais l'imiter ? Ne deviez-vous pas au contraire être encore plus indigné de l'ironie & de la fauſſeté déteſtable que cette contradiction mettoit dans ma lettre, & la vertu doit-elle jamais ſouiller les mains innocentes avec les armes des méchans,

même pour repouſſer leurs atteintes ? Je vous avoue franchement, que je vous ai bien plus aiſément pardonné le quatrain, que le corps de la lettre. Je paſſe les injures dans la colere, mais j'ai peine à paſſer les cajoleries. Pardon, Monſieur, à mon tour. J'uſe peut-être un peu durement des droits de mon âge. Mais je vous dois la vérité depuis que vous m'avez inſpiré de l'eſtime. C'eſt un bien dont je fais trop de cas, pour laiſſer paſſer en ſilence rien de ce qui peut l'altérer. A préſent, oublions pour jamais ce petit démêlé, je vous en prie, & ne nous ſouvenons que de ce qui peut nous rendre plus intéreſſans l'un à l'autre, par la maniere dont il a fini.

Revenons à votre emploi. S'il eſt vrai que vous ayez adopté le plan que j'ai tâché de tracer dans l'Emile, j'admire votre courage ; car vous avez trop de lumieres pour ne pas voir, que dans un pareil ſyſtême, il faut tout ou rien, & qu'il vaudroit cent fois mieux, reprendre le train des éducations ordinaires, & faire un petit talon rouge, que de ſuivre à demi celle-là pour ne faire qu'un homme manqué. Ce que j'appelle

tout, n'eſt pas de ſuivre ſervilement mes idées, au contraire c'eſt ſouvent de les corriger; mais de s'attacher aux principes, & d'en ſuivre exactement les conſéquences, avec les modifications qu'exige néceſſairement toute application particuliere. Vous ne pouvez ignorer quelle tache immenſe vous vous donnez. Vous voilà pendant dix ans au moins, nul pour vous-même, & livré tout entier avec toutes vos facultés à votre Eleve. Vigilance, patience, fermeté, voilà ſur-tout trois qualités ſur leſquelles vous ne ſauriez vous relâcher un ſeul inſtant, ſans riſquer de tout perdre. Oui de tout perdre, entiérement tout. Un moment d'impatience, de négligence ou d'oubli, peut vous ôter le fruit de ſix ans de travaux, ſans qu'il vous en reſte rien du tout, pas même la poſſibilité de le recouvrer par le travail de dix autres. Certainement s'il y a quelque choſe qui mérite le nom d'héroïque & de grand parmi les hommes, c'eſt le ſuccès des entrepriſes pareilles à la vôtre; car le ſuccès eſt toujours proportionné à la dépenſe de talens & de vertus dont on l'a acheté. Mais auſſi, quel don vous aurez fait à vos ſemblables, &

quel prix pour vous-même de vos grands & pénibles travaux. Vous vous ſerez fait un ami, car c'eſt-là le terme néceſſaire du reſpect, de l'eſtime, & de la reconnoiſſance dont vous l'aurez pénétré. Voyez, Monſieur, ... dix ans de travaux immenſes, & toutes les plus douces jouiſſances de la vie pour le reſte de vos jours & au-delà. Voilà les avances que vous avez faites, & voilà le prix qui doit les payer. Si vous avez beſoin d'encouragement dans cette entrepriſe vous me trouverez toujours prêt. Si vous avez beſoin de conſeils, ils ſont déſormais au-deſſus de mes forces. Je ne puis vous promettre que de la bonne volonté. Mais vous la trouverez toujours pleine & ſincere. Soit dit une fois pour toutes, & lorſque vous me croirez bon à quelque choſe, ne craignez pas de m'importuner. Je vous ſalue de tout mon cœur.

LETTRE

AU MÊME.

Monquin, le 14 Mars 1770.

Pauvres aveugles que nous ſommes !
Ciel ! démaſque les impoſteurs,
Et force leurs barbares cœurs
A s'ouvrir aux regards des hommes.

JE voudrois, Monſieur, pour l'amour de vous, que l'application qu'il vous plaît de faire de votre quatrain, fût aſſez naturelle pour être croyable : mais puiſque vous aimez mieux vous excuſer, que vous accuſer d'une promptitude que j'aurois pu moi-même avoir à votre place, ſoit ; je n'épiloguerai pas là-deſſus.

Depuis l'impreſſion de l'*Emile*, je ne l'ai relu qu'une fois, il y a ſix ans, pour corriger un exemplaire, & le trouble continuel où l'on aime à me faire vivre, a tellement gagné ma pauvre tête, que j'ai perdu le peu de mémoire qui me reſtoit, & que je garde à peine une idée générale du contenu de mes Ecrits. Je me rappelle pourtant fort

bien qu'il doit y avoir dans l'*Emile*, un paſſage relatif à celui que vous me citez; mais je ſuis parfaitement ſûr qu'il n'eſt pas le même, parce qu'il préſente, ainſi défiguré, un ſens trop différent de celui dont j'étois plein en l'écrivant. J'ai bien pu ne pas ſonger à éviter dans ce paſſage, le ſens qu'on eût pu lui donner, s'il eût été écrit par Cartouche ou par Raffiat, mais je n'ai jamais pu m'exprimer auſſi incorrectement dans le ſens que je lui donnois moi-même. Vous ſerez peut-être bien aiſe d'apprendre l'anecdote qui me conduiſit à cette idée.

Le feu Roi de Pruſſe déja grand amateur de la diſcipline militaire, paſſant en revue un de ſes régimens, fut ſi mécontent de la manœuvre, qu'au lieu d'imiter le noble uſage que Louis XIV en colere avoit fait de ſa canne, il s'oublia juſqu'à frapper de la ſienne le Major qui commandoit. L'officier outragé recule deux pas, porte la main à un de ſes piſtolets, le tire aux pieds du cheval du Roi, & de l'autre ſe caſſe la tête. Ce trait, auquel je ne penſe jamais ſans tréſaillir d'admiration, me revint fortement

en écrivant l'*Emile*, & j'en fis l'application de moi-même au cas d'un particulier qui en déshonore un autre, mais en modifiant l'acte par la différence des perſonnages. Vous ſentez, Monſieur, qu'autant le Major bâtonné eſt grand & ſublime, quand, prêt à s'ôter la vie, maître par conſéquent de celle de l'offenſeur, & le lui prouvant, il la reſpecte pourtant en ſujet vertueux, s'éleve par là même au-deſſus de ſon Souverain, & meurt en lui faiſant grace; autant la même clémence vis-à-vis un brutal obſcur ſeroit inepte. Le Major employant ſon premier coup de piſtolet, n'eût été qu'un forcené; le particulier perdant le ſien, ne ſerpit qu'un fot.

Mais un homme vertueux, un croyant, peut avoir le ſcrupule de diſpoſer de ſa propre vie, ſans cependant pouvoir ſe réſoudre à ſurvivre à ſon déshonneur, dont la perte, même injuſte, entraîne des malheurs civils, pires cent fois que la mort. Sur ce chapitre de l'honneur, l'inſuffiſance des loix nous laiſſe toujours dans l'état de nature; je crois cela prouvé dans ma lettre à M. d'Alembert ſur les ſpectacles. L'honneur d'un homme ne peut avoir de vrai défenſeur,

ni de vrai vengeur que lui-même ; loin qu'ici la clémence qu'en tout autre cas preſcrit la vertu, ſoit permiſe, elle eſt défendue, & laiſſer impuni ſon déshonneur, c'eſt y conſentir ; on lui doit ſa vengeance ; on ſe la doit à ſoi-même ; on la doit même à la ſociété, & aux autres gens d'honneur qui la compoſent ; & c'eſt ici l'une des fortes raiſons qui rendent le duel extravagant, moins parce qu'il expoſe l'innocent à périr, que parce qu'il l'expoſe à périr ſans vengeance, & à laiſſer le coupable triomphant ; & vous remarquerez que ce qui rend le trait du Major vraiment héroïque, eſt moins la mort qu'il ſe donne, que la noble & fiere vengeance qu'il fait tirer de ſon Roi. C'eſt ſon premier coup de piſtolet qui fait valoir le ſecond : quel ſujet il lui ôte, & quels remords il lui laiſſe ! Encore une fois, le cas entre particuliers eſt tout différent. Cependant ſi l'honneur preſcrit la vengeance, il la preſcrit courageuſe ; celui qui ſe venge en lâche, au lieu d'effacer ſon infamie, y met le comble ; mais celui qui ſe venge & meurt, eſt bien réhabilité. Si donc un homme indignement, injuſtement flétri par

un autre va le chercher un piſtolet à la main, dans l'amphithéatre de l'Opéra, lui caſſe la tête devant tout le monde ; & puis ſe laiſſant tranquillement mener devant les Juges, leur dit : *Je viens de faire un acte de juſtice, que je me devois & qui n'appartenoit qu'à moi, faites-moi pendre ſi vous l'oſez* ; il ſe pourra bien qu'ils le faſſent pendre en effet ; parce qu'enfin quiconque a donné la mort la mérite, & qu'il a dû même y compter ; mais je répouds qu'il ira au ſupplice avec l'eſtime de tout homme équitable & ſenſé, comme avec la mienne ; & ſi cet exemple intimide un peu les tâteurs d'hommes, & fait marcher les gens d'honneur, qui ne ferraillent pas, la tête un peu plus levée, je dis que la tête de cet homme de courage ne ſera pas inutile à la ſociété. La concluſion, tant de ce détail, que de ce que j'ai dit à ce ſujet dans l'*Emile*, & que je répétai ſouvent quand ce livre parut, à ceux qui me parlerent de cet article, eſt *qu'on ne ne déshonore point un homme qui ſait mourir.* Je ne dirai pas ici ſi j'ai tort ; cela pourra ſe diſcuter à loiſir dans la ſuite : mais tort ou non, ſi cette doctrine me

trompe, vous permettrez néanmoins, n'en déplaiſe à votre illuſtre prôneur d'oracles, que je ne me tienne pas pour déshonoré.

Je viens, Monſieur, à la queſtion que vous me propoſez ſur votre Eleve. Mon ſentiment eſt qu'on ne doit forcer un enfant à manger de rien. Il y a des répugnances qui ont leur cauſe dans la conſtitution particuliere de l'individu, & celles-là ſont invincibles; les autres qui ne ſont que des fantaiſies, ne ſont pas durables, à moins qu'on ne les rende telles à force d'y faire attention. Il pourroit y avoir quelque choſe de vrai dans le cas de prévoyance qu'on vous allegue, ſi (choſe preſque inouie) il s'agiſſoit d'alimens de premiere néceſſité, comme le pain, le lait, les fruits. Il faudroit du moins tâcher de vaincre cette répugnance, ſans que l'enfant s'en apperçût, & ſans le contrarier; ce qui, par exemple, pourroit ſe faire en l'expoſant à avoir grand'faim, & à ne trouver, comme par haſard que l'aliment auquel il répugne. Mais ſi cet eſſai ne réuſſit pas, je ne ſerois pas d'avis de s'y obſtiner. Que s'il s'agit de mets compoſés

tels qu'on en ſert ſur les tables des Grands, la précaution paroît d'abord aſſez ſuperflue; car il eſt peu apparent que le petit bonhomme ſe trouve un jour réduit dans les bois ou ailleurs, à des ragoûts de truffes ou à des profiteroles, au chocolat pour toute nourriture. Mais peut-être a-t-on un autre objet qu'on ne vous dit pas, & qui n'eſt pas ſans fondement. Votre Eleve eſt fait pour avoir un jour place aux petits ſoupés des Rois & des Princes : il doit aimer tout ce qu'ils aimeront; il doit préférer tout ce qu'ils préféreront; il doit en toute choſe avoir les goûts qu'ils auront; & il n'eſt pas d'un bon courtiſan d'en avoir d'excluſifs. Vous devez comprendre par-là & par beaucoup d'autres choſes, que ce n'eſt pas un Emile que vous avez à élever. Ainſi gardez-vous bien d'être un Jean-Jacques; car, comme vous voyez, cela ne réuſſit pas pour le bonheur de cette vie.

Prêt à quitter cette demeure, je n'ai plus d'adreſſe aſſez fixe à vous donner pour y recevoir de vos lettres. Adieu, Monſieur.

LETTRE

A MADAME B.

Monquin, le 28 Octobre 1769.

SI je n'avois été garde-malade, Madame, & ſi je ne l'étois encore, j'aurois été moins lent, & je ſerois moins bref à vous remercier du plaiſir que m'a fait votre lettre, & du deſir que j'ai de mériter & cultiver la correſpondance que vous daignez m'offrir. Votre caractere aimable & vos bons ſentimens m'étoient déja aſſez connus pour me donner du regret de n'avoir pu leur rendre mon hommage en perſonne, lorſque je fus un inſtant votre voiſin. Maintenant vous m'offrez, Madame, dans la douceur de m'entretenir quelquefois avec vous, un dédommagement dont je ſens déja le prix, mais qui ne peut pourtant qu'à l'aide d'une imagination qui vous cherche, ſuppléer au charme de voir animer vos yeux & vos traits par ces ſentimens vivifians & honnêtes dont votre cœur me paroît pénétré. Ne craignez point que le mien repouſſe la confiance

confiance dont vous voulez bien m'honorer, & dont je ne ſuis pas indigne.

Adieu, Madame, ſoyez ſûre, je vous ſupplie, que mon cœur répond très-bien au vôtre, & que c'eſt pour cela que ma plume n'ajoute rien.

LETTRE
A LA MÊME.

Monquin, le 7 Décembre 1769.

JE préſume, Madame, que vous voilà heureuſement arrivée à Paris, & peut-être déja dans le tourbillon de ces plaiſirs bruyans dont vous preſſentiez le vide, en vous propoſant de les chercher. Je ne crains pas que vous les trouviez à l'épreuve, plus ſubſtantiels pour un cœur tel que le vôtre me paroît être, que vous ne les avez eſtimés; mais il en pourroit réſulter de leur habitude une choſe bien cruelle, c'eſt qu'ils devinſſent pour vous des beſoins, ſans être des alimens; & vous voyez dans quel état cruel cela jette, quand on eſt forcé de chercher ſon exiſtence là où l'on ſent bien qu'on ne trouvera jamais le bonheur. Pour prévenir un pareil malheur quand on eſt dans le train d'en courir le riſque, je ne vois gueres qu'une choſe à faire, c'eſt de veiller ſévérement ſur ſoi même, & de rompre cette habitude, ou du moins de l'interrompre avant de s'en laiſſer ſubjuguer. Le mal eſt que dans ce cas,

comme dans un autre plus grave, on ne commmence gueres à craindre le joug que quand on le porte, & qu'il n'eſt plus tems de le ſecouer; mais j'avoue auſſi que quiconque a pu faire cet acte de vigueur dans le cas le plus difficile, peut bien compter ſur ſoi-même auſſi dans l'autre; il ſuffit de prévoir qu'on en aura beſoin. La concluſion de ma morale ſera donc moins auſtere que le début. Je ne blâme aſſurément pas que vous vous livriez, avec la modération que vous y voulez mettre, aux amuſemens du grand monde où vous vous trouvez. Votre âge, Madame, vos ſentimens, vos réſolutions, vous donnent tout le droit d'en goûter les innocens plaiſirs ſans alarmes; & tout ce que je vois de plus à craindre dans les ſociétés où vous allez briller, eſt que vous ne rendiez beaucoup plus difficile à ſuivre pour d'autres, l'avis que je prends la liberté de vous donner.

Je crains bien, Madame, que l'intérêt peut-être un peu trop vif que vous m'inſpirez, ne m'ait fait vous prendre un peu trop légé-

rement au mot ſur ce ton de pédagogue, que vous m'invitez en quelque façon de prendre avec vous. Si vous trouvez mon radotage impertinent ou mauſſade, ce ſera ma vengeance de la petite malice avec laquelle vous êtes venue agacer un pauvre barbon qui ſe dépêche d'être ſermoneur, pour éviter la tentation d'être encore plus ridicule. Je ſuis même un peu tenté, je vous l'avoue, de m'en tenir là ; l'état où vous m'apprenez que vous êtes actuellement, & le vide du cœur, accompagné d'une triſteſſe habituelle que laiſſe dans le vôtre ce tumulte qu'on appelle ſociété, me donnent, Madame, un vif deſir de rechercher avec vous s'il n'y auroit pas moyen de faire ſervir une de ces deux choſes de remede à l'autre ; mais cela me meneroit à des diſcuſſions ſi déplacées dans le train d'amuſemens où je vous ſuppoſe, & que le carnaval dont nous approchons va probablement rendre plus vifs, qu'il me faudroit de votre part plus qu'une permiſſion pour oſer entamer cette matiere dans un moment auſſi déſavantageux ; ſi vous m'entendez d'avance, comme je puis

l'eſpérer ou le craindre, dites-moi de grace ſi je dois parler ou me taire, & ſoyez ſûre, Madame, que dans l'un ou l'autre cas je vous obéirai, non pas avec le même plaiſir peut-être, mais avec la même fidélité.

LETTRE
A LA MÊME.

Monquin, le 17 Janvier 1770.

VOTRE lettre, Madame, exigeroit une longue réponſe, mais je crains que le trouble paſſager où je ſuis, ne me permette pas de la faire comme il faudroit. Il m'eſt difficile de m'accoutumer aſſez aux outrages & à l'impoſture même la plus comique, pour ne pas ſentir à chaque fois qu'on les renouvelle, les bouillonnemens d'un cœur fier qui s'indigne, précéder le ris moqueur qui doit être ma ſeule réponſe à tout cela. Je crois pourtant avoir gagné beaucoup; j'eſpere gagner davantage; & je crois voir le moment aſſez proche où je me ferai un amuſement de ſuivre, dans leurs manœuvres ſouterraines, ces troupes de noires taupes qui ſe fatiguent à me jetter de la terre ſur mes pieds. En attendant, nature pâtit encore un peu, je l'avoue; mais le mal eſt court, bientôt il ſera nul. Je viens à vous.

J'eus toujours le cœur un peu romaneſque,

& j'ai peur d'être encore mal guéri de ce penchant en vous écrivant ; excuſez donc, Madame, s'il ſe mêle un peu de viſions à mes idées ; & s'il s'y mêle auſſi un peu de raiſon, ne la dédaignez pas ſous quelque forme & avec quelque cortege qu'elle ſe préſente. Notre correſpondance a commencé d'une maniere à me la rendre à jamais intéreſſante. Un acte de vertu dont je connois bien tout le prix ; un beſoin de nourriture à votre ame qui me fait préſumer de la vigueur pour la digérer, & la ſanté qui en eſt la ſource. Ce vide interne dont vous vous plaignez, ne ſe fait ſentir qu'aux cœurs faits pour être remplis. Les cœurs étroits ne ſentent jamais de vide, parce qu'ils ſont toujours pleins de rien : il en eſt, au contraire, dont la capacité vorace eſt ſi grande, que les chétifs êtres qui nous entourent ne la peuvent remplir. Si la nature vous a fait le rare & funeſte préſent d'un cœur trop ſenſible au beſoin d'être heureux, ne cherchez rien au-dehors qui lui puiſſe ſuffire : ce n'eſt que de ſapropre ſubſtance qu'il doit ſe nourrir. Madame, tout le bonheur que nous voulons tirer de ce qui nous eſt étranger, eſt un bon-

heur faux. Les gens qui ne ſont ſuſceptibles d'aucun autre, ſont bien de s'en contenter; mais ſi vous êtes celle que je ſuppoſe, vous ne ſerez jamais heureuſe que par vous-même; n'attendez rien pour cela que de vous. Ce ſens moral ſi rare parmi les hommes, ce ſentiment exquis du beau, du vrai, du juſte, qui réfléchit toujours ſur nous-mêmes, tient l'ame de quiconque en eſt doué dans un raviſſement continuel qui eſt la plus délicieuſe des jouiſſances. La rigueur du ſort, la méchanceté des hommes, les maux imprévus, les calamités de toute eſpece peuvent l'engourdir pour quelques momens, mais jamais l'éteindre; & preſque étouffé ſous le faix des noirceurs humaines, quelquefois une exploſion ſubite peut lui rendre ſon premier éclat. On croit que ce n'eſt pas à une femme de votre âge qu'il faut dire ces choſes-là; & moi je crois, au contraire, que ce n'eſt qu'à votre âge qu'elles ſont utiles, & que le cœur s'y peut ouvrir; plutôt il ne ſauroit les entendre; plus tard ſon habitude eſt déja priſe, il ne ſauroit les goûter.

Comment s'y prendre, me direz-vous?

Que faire pour cultiver & développer ce ſens moral ? Voilà, Madame, à quoi j'en voulois venir ; le goût de la vertu ne ſe prend point par des préceptes, il eſt l'effet d'une vie ſimple & ſaine ; on parvient bientôt à aimer ce qu'on fait, quand on ne fait que ce qui eſt bien. Mais pour prendre cette habitude, qu'on ne commence à goûter qu'après l'avoir priſe, il faut un motif. Je vous en offre un que votre état me ſuggere : nourriſſez votre enfant. J'entends les clameurs, les objections ; tout haut, les embarras, point de lait, un mari qu'on importune..... tout bas, une femme qui ſe gêne, l'ennui de la vie domeſtique, les ſoins ignobles, l'abſtinence des plaiſirs..... Des plaiſirs ? Je vous en promets & qui rempliront vraiment votre ame. Ce n'eſt point par des plaiſirs entaſſés qu'on eſt heureux, mais par un état permanent qui n'eſt point compoſé d'actes diſtincts. Si le bonheur n'entre pour ainſi dire en diſſolution dans notre ame, s'il ne fait que la toucher, l'effleurer par quelques points, il n'eſt qu'apparent, il n'eſt rien pour elle.

L'habitude la plus douce qui puiſſe exiſter, eſt celle de la vie domeſtique qui nous tient plus près de nous qu'aucune autre ; rien ne s'identifie plus fortement, plus conſtamment avec nous que notre famille & nos enfans. Les ſentimens que nous acquérons ou que nous renforçons dans ce commerce intime, ſont les plus vrais, les plus durables, les plus ſolides qui puiſſent nous attacher aux êtres périſſables, puiſque la mort ſeule peut les éteindre, au lieu que l'amour & l'amitié vivent rarement autant que nous : ils ſont auſſi les plus purs puiſqu'ils tiennent de plus près à la nature, à l'ordre, & par leur ſeule force nous éloignent du vice, & des goûts dépravés. J'ai beau chercher où l'on peut trouver le vrai bonheur ; s'il en eſt ſur la terre, ma raiſon ne me le montre que là.... Les Comteſſes ne vont pas d'ordinaire l'y chercher, je le ſais ; elles ne ſe font pas nourrices & gouvernantes ; mais il faut auſſi qu'elles ſachent ſe paſſer d'être heureuſes : il faut que ſubſtituant leurs bruyans plaiſirs au vrai bonheur, elles uſent leur vie dans un travail de forçat, pour échaper à l'ennui qui les étouffe auſſi-tôt qu'elles reſpirent, &

il faut que celles que la nature doua de ce divin ſens moral qui charme quand on s'y livre, & qui peſe quand on l'élude, ſe réſolvent à ſentir inceſſamment gémir & ſoupirer leur cœur, tandis que leurs ſens s'amuſent.

Mais moi qui parle de famille, d'enfans.... Madame, plaignez ceux qu'un ſort de fer prive d'un pareil bonheur. Plaignez-les s'ils ne ſont que malheureux, plaignez-les beaucoup plus s'ils ſont coupables. Pour moi jamais on ne me verra, prévaricateur de la vérité, plier dans mes égaremens, mes maximes à ma conduite; jamais on ne me verra falſifier les ſaintes loix de la nature & du devoir, pour exténuer mes fautes. J'aime mieux les expier que les excuſer; quand ma raiſon me dit que j'ai fait dans ma ſituation ce que j'ai dû faire, je l'en crois moins que mon cœur qui gémit, & qui la dément. Condamnez-moi donc, Madame, mais écoutez-moi. Vous trouverez un homme ami de la vérité juſques dans ſes fautes, & qui ne craint point d'en rappeler lui-même le ſouvenir, lorſqu'il en peut réſulter quelque bien. Néanmoins je rends graces au

Ciel, de n'avoir abreuvé que moi des amertumes de ma vie, & d'en avoir garanti mes enfans. J'aime mieux qu'ils vivent dans un état obſcur ſans me connoître, que de les voir, dans mes malheurs, baſſement nourris par la traîtreſſe généroſité de mes ennemis, ardens à les inſtruire à haïr, & peut-être à trahir leur pere; & j'aime mieux cent fois être ce pere infortuné, qui négligea ſon devoir par foibleſſe, & qui pleure ſa faute, que d'être l'ami perfide qui trahit la confiance de ſon ami, & divulgue pour le diffamer le ſecret qu'il a verſé dans ſon ſein.

Jeune femme, voulez-vous travailler à vous rendre heureuſe, commencez d'abord par nourrir votre enfant. Ne mettez pas votre fille dans un couvent, élevez-la vous-même; votre mari eſt jeune, il eſt d'un bon naturel, voilà ce qu'il nous faut. Vous ne me dites point comment il vit avec vous; n'importe, fût-il livré à tous les goûts de ſon âge & de ſon tems, vous l'en arracherez par les vôtres, ſans lui rien dire. Vos enfans vous aideront à le retenir par des liens auſſi forts & plus conſtans que ceux de l'amour. Vous paſſerez

la

la vie la plus ſimple, il eſt vrai, mais auſſi la plus douce & la plus heureuſe dont j'aie l'idée. Mais encore une fois, ſi celle d'un ménage bourgeois vous dégoûte, & ſi l'opinion vous ſubjugue, guériſſez-vous de la ſoif du bonheur qui vous tourmente, car vous ne l'étancherez jamais.

Voilà mes idées; ſi elles ſont fauſſes ou ridicules, pardonnez à l'erreur, à l'intention. Je me trompe peut-être, mais il eſt sûr que je ne veux pas vous tromper. Bonjour, Madame, l'intérêt que vous prenez à moi me touche, & je vous jure que je vous le rends bien.

Toutes vos lettres ſont ouvertes; la derniere l'a été; celle-ci le ſera; rien n'eſt plus certain. Je vous en dirois bien la raiſon, mais ma lettre ne vous parviendroit pas. Comme ce n'eſt pas à vous qu'on en veut, & que ce ne ſont pas vos ſecrets qu'on y cherche, je ne crois pas que ce que vous pourriez avoir à me dire fût expoſé à beaucoup d'indiſcrétion; mais encore faut-il que vous ſoyez avertie.

LETTRE

A LA MÈME

Monquin, le 2 Février 1770.

SI votre deſſein, Madame, lorſque vous commençâtes de m'écrire, étoit de me circonvenir & de m'abuſer par des cajoleries, vous avez parfaitement réuſſi. Touché de vos avances, je prêtois à votre ame la candeur de votre âge; dans l'attendriſſement de mon cœur, je vous regardois déja comme l'aimable conſolatrice de mes malheurs & de ma vieilleſſe; & l'idée charmante que je me faiſois de vous, effaçoit l'idée horrible des auteurs des trames dont je ſuis enlacé. Me voilà déſabuſé; c'eſt l'ouvrage de votre derniere lettre. Son tortillage ne peut être ni la réponſe que la mienne a dû naturellement vous ſuggérer, ni le langage ouvert & franc de la droiture. Pour moi ce langage ne ceſſera jamais d'être le mien; je vois que vous avez reſpiré l'air de votre voiſinage. Eh! mon Dieu, Madame, vous voilà bien jeune initiée à des myſteres bien noirs. J'en ſuis fâché pour moi, j'en ſuis affligé pour

vous ..... à vingt-deux ans ! .... Adieu Madame.

ROUSSEAU.

En reprenant avec plus de ſang-froid votre lettre, je trouve la mienne dure & même injuſte ; car je vois que ce qui rend vos phraſes embarraſſées, eſt qu'une involontaire ſincérité s'y mêle à la diſſimulation que vous voulez avoir. En blâmant mon premier mouvement, je ne veux pourtant pas vous le cacher. Non, Madame, vous ne voulez pas me tromper, je le ſens, c'eſt vous qu'on trompe, & bien cruellement. Mais cela poſé, il me reſte une queſtion à vous faire ; dans le jugement que vous portez de moi, pourquoi m'écrire ? Pourquoi me rechercher ? Que me voulez-vous ? Recherche-t-on quelqu'un qu'on n'eſtime pas ? Eh ! je fuirois juſqu'au bout du monde, un homme que je verrois comme vous paroiſſez me voir. Je ſuis environné, je le ſais, d'eſpions empreſſés & d'ardens ſatellites qui me flattent pour me poignarder ; mais ce ſont des traîtres ; ils ſont leur métier. Mais vous, Madame,

que je veux honorer autant que je mépriſe ces miſérables, de grace, que me voulez-vous ? Je vous demande ſur ce point une réponſe préciſe, & pour Dieu ſuivez en la faiſant le mouvement de votre cœur & non pas l'impulſion d'autrui. Je veux répondre en détail à votre lettre, & j'eſpere avoir long-tems la douceur de vous parler de vous ; mais pour ce moment commençons par moi ; commençons par nous mettre en regle ſur ce que nous devons penſer l'un de l'autre. Quand nous ſaurons bien à qui nous parlons, nous en ſaurons mieux ce que nous aurons à nous dire.

Je vous prie, Madame, de ne plus m'écrire ſous un autre nom que celui que je ſigne, & que je n'aurois jamais dû quitter.

LETTRE

A LA MÊME.

Monquin, le 16 Mars 1770.

Rosz, je vous crois, & je vous croirois avec plus de plaiſir encore ſi vous euſſiez moins inſiſté. La vérité ne s'exprime pas toujours avec ſimplicité, mais quand cela lui arrive, elle brille alors de tout ſon éclat. Je vais quitter cette habitation; je ſais ce que je veux & dois faire; j'ignore encore ce que je ferai : je ſuis entre les mains des hommes; ces hommes ont leurs raiſons pour craindre la vérité, & ils n'ignorent pas que je me dois de la mettre en évidence, ou du moins de faire tous mes efforts pour cela. Seul & à leur merci, je ne puis rien, ils peuvent tout, hors de changer la nature des choſes, & de faire que la poitrine de J. J. Rouſſeau vivant ceſſe de renfermer le cœur d'un homme de bien. Ignorant dans cette ſituation en quel lieu je trouverai, ſoit une pierre pour y poſer ma tête, ſoit une terre pour y poſer mon corps, je ne puis vous donner aucune adreſſe aſſurée:

mais ſi jamais je retrouve un moment tranquille, c'eſt un ſoin que je n'oublierai pas. Roſe, ne m'oubliez pas non plus. Vous m'avez accordé de l'eſtime ſur mes écrits ; vous m'en accorderiez encore plus ſur ma vie, ſi elle vous étoit connue, & davantage encore ſur mon cœur, s'il étoit ouvert à vos yeux : il n'en fut jamais un plus tendre, un meilleur, un plus juſte ; la méchanceté, ni la haine n'en approcherent jamais. J'ai de grands vices, ſans doute, mais qui n'ont jamais fait de mal qu'à moi ; & tous mes malheurs ne me viennent que de mes vertus. Je n'ai pu, malgré tous mes efforts, percer le myſtere affreux des trames dont je ſuis enlacé ; elles ſont ſi ténébreuſes, on me les cache avec tant de ſoin, que je n'en apperçois que la noirceur. Mais les maximes communes que vous m'alléguez ſur la calomnie & l'impoſture ne ſauroient convenir à celles-là ; & les frivoles clameurs de la calomnie ſont bien différentes, dans leurs effets, des complots tramés & concertés durant longues années, dans un profond ſilence, & dont les développemens ſucceſſifs, dirigés par la ruſe, opérés par la puiſ-

ſance, ſe font lentement, ſourdement & avec méthode. Ma ſituation eſt unique; mon cas eſt inoui depuis que le monde exiſte. Selon toutes les regles de la prévoyance humaine, je dois ſuccomber; & toutes les meſures ſont tellement priſes, qu'il n'y a qu'un miracle de la Providence qui puiſſe confondre les impoſteurs. Pourtant une certaine confiance ſoutient encore mon courage. Jeune femme, écoutez-moi, quoi qu'il arrive, & quelque ſort qu'on me prépare: quand on vous aura fait l'énumération de mes crimes; quand on vous en aura montré les frappans témoignages, les preuves ſans réplique, la démonſtration, l'évidence; ſouvenez-vous des trois mots par leſquels ont fini mes adieux. JE SUIS INNOCENT.

ROUSSEAU.

Vous approchez d'un terme intéreſſant pour mon cœur; je deſire d'en ſavoir l'heureux événement auſſi-tôt qu'il ſera poſſible. Pour cela, ſi vous n'avez pas avant ce tems-là de mes nouvelles, préparez d'avance un petit billet, que vous ferez mettre à la poſte auſſi-

tôt que vous ſerez délivrée, ſous un enveloppe à l'adreſſe ſuivante :

A Mde Bois de la Tour née Roguin, à Lyon.

LETTRE

A LA MÊME.

Paris, le 7 Juillet 1770.

DEUX raiſons, Madame, outre le tracas d'un débarquement, m'ont empêché d'aller vous voir à mon arrivée. La premiere que vous m'avez écrit vous-même, que quand même nous ſerions rapprochés, nous ne pourrions pas nous voir; l'autre, que je ſuis déterminé à n'avoir aucune relation avec quiconque en a avec Madame de***. C'eſt à vous, Madame, à m'inſtruire ſi ces deux obſtacles exiſtent ou non; s'ils n'exiſtent pas, j'irai avec le plus vif empreſſement, contenter le beſoin de vous voir, que me donna la premiere lettre que vous me fîtes l'honneur de m'écrire, & qu'ont augmenté toutes les autres. Un rendez-vous au ſpectacle ne ſauroit me convenir, parce que, bien éloigné de vouloir me cacher, je ne veux pas non plus me donner en ſpectacle moi-même; mais s'il arrivoit que le haſard nous y conduisît en même jour, & que je le ſuſſe, ne doutez pas que je ne profitaſſe avec tranſport du plaiſir de

vous y voir, & même que je ne me préſentaſſe à votre loge, ſi j'étois ſûr que cela ne vous déplût pas. Je ſuis affligé d'apprendre votre prochain départ. Eſt-ce pour augmenter mon regret que vous me propoſez de vous ſuivre en Nivernois ? Bonjour, Madame, donnez-moi de vos nouvelles & vos ordres durant le ſéjour qui vous reſte à faire à Paris ; donnez-moi votre adreſſe en province, & ſouvenez-vous de moi quelquefois.

Pas un mot du prétendu opéra qu'on dit que je vais donner. J'eſpere que de ſa vie J. J. Rouſſeau n'aura plus rien à démêler avec le public. Quand quelque bruit court de moi, croyez toujours exactement le contraire; vous vous tromperez rarement.

LETTRE

A LA MÊME.

Paris, le 13 Juillet 1770.

JE ne puis, Madame, vous aller voir que la ſemaine prochaine, puiſque nous ſommes à la fin de celle-ci; je tâcherai que ce ſoit mardi, mais je ne m'y engage pas, encore moins pour le dîner; il faut que tout cela ſe prenne impromptu. Car tous les engagemens pris d'avance, m'ôtent tout le plaiſir de les remplir. Je déjeûne toujours en me levant; mais cela ne m'empêchera pas, ſi vous prenez du café ou du chocolat, d'en prendre encore avec vous. Ne m'envoyez point de voiture, j'aime mieux aller à pied, & ſi je ne ſuis pas chez vous à dix heures, ne m'attendez plus.

Je vous ſais gré de me reprocher mon air gauche & embarraſſé; mais ſi vous voulez que je m'en défaſſe, il faut que ce ſoit votre ouvrage. Avec une ame aſſez peu craintive, un naturel d'une inſupportable timidité, ſurtout auprès des femmes, me rend d'autant

plus mauſſade, que je voudrois me rendre plus agréable. De plus, je n'ai jamais ſu parler, ſur-tout quand j'aurois voulu bien dire, & ſi vous avez la préférence de tous mes embarras, vous n'avez pas trop à vous en plaindre. Bonjour, Madame, voilà votre laquais; à mardi, s'il fait beau, mais ſans promeſſe. Je ſais qu'ayant à vous perdre ſi vîte, il ne faut pas me faire un beſoin de vous voir.

LETTRE

A M***.

Paris, le 24 Novembre 1770.

SOYEZ content, Monſieur, vous & ceux qui vous dirigent. Il vous falloit abſolument une lettre de moi : vous m'avez voulu forcer à l'écrire, & vous avez réuſſi : car on ſait bien que quand quelqu'un nous dit qu'il veut ſe tuer, on eſt obligé en conſcience à l'exhorter de n'en rien faire.

Je ne vous connois point, Monſieur, & n'ai deſir de vous connoître ; mais je vous trouve très à plaindre & bien plus encore que vous ne penſez : néanmoins dans tout le détail de vos malheurs, je ne vois pas de quoi fonder la terrible réſolution que vous m'aſſurez avoir priſe. Je connois l'indigence & ſon poids auſſi bien que vous tout au moins ; mais jamais elle n'a ſuffi ſeule pour déterminer un homme de bon ſens à s'ôter la vie. Car enfin le pis qu'il en puiſſe arriver, eſt de mourir de faim,

& l'on ne gagne pas grand'choſe à ſe tuer pour éviter la mort. Il eſt pourtant des cas où la miſere eſt terrible, inſupportable, mais il en eſt où elle eſt moins dure à ſouffrir; c'eſt le vôtre. Comment, Monſieur, à vingt ans, ſeul, ſans famille, avec de la ſanté, des bras, & un bon ami, vous ne voyez d'autre aſyle contre la miſere que le tombeau? ſûrement vous n'y avez pas bien regardé.

Mais l'opprobre..... La mort eſt à préférer, j'en conviens : mais encore faut-il commencer par s'aſſurer que cet opprobre eſt bien réel. Un homme injuſte & dur vous perſécute, il menace d'attenter à votre liberté. Eh bien, Monſieur, je ſuppoſe qu'il exécute ſa barbare menace, ſerez-vous déshonoré pour cela? Des fers déshonorent-ils l'innocent qui les porte? Socrate mourut-il dans l'ignominie? Et où eſt donc, Monſieur, cette ſuperbe morale que vous étalez ſi pompeuſement dans vos lettres, & comment avec des maximes ſi ſublimes ſe rend-on ainſi l'eſclave de l'opinion? Ce n'eſt pas tout; on diroit à vous entendre que vous n'avez d'autre alternative que de mourir ou de

vivre en captivité. Et point du tout ; vous avez l'expédient tout ſimple de ſortir de Paris ; cela vaut encore mieux que de ſortir de la vie. Plus je relis votre lettre, plus j'y trouve de colere & d'animoſité. Vous vous complaiſez à l'image de votre ſang jailliſſant ſur votre cruel parent ; vous vous tuez plutôt par vengeance que par déſeſpoir, & vous ſongez moins à vous tirer d'affaire qu'à punir votre ennemi. Quand je lis les réprimandes plus que ſéveres dont il vous plaît d'accabler fiérement le pauvre Saint-Preux, je ne puis m'empêcher de croire que s'il étoit là pour vous répondre, il pourroit avec un peu plus de juſtice, vous en rendre quelques-unes à ſon tour.

Je conviens pourtant, Monſieur, que votre lettre eſt très-bien faite, & je vous trouve fort diſert pour un déſeſpéré. Je voudrois vous pouvoir féliciter ſur votre bonne foi comme ſur votre éloquence ; mais la maniere dont vous narrez notre entrevue, ne me le permet pas trop. Il eſt certain que je me ſerois, il y a dix ans, jetté à votre tête, que j'aurois pris votre affaire avec

chaleur ; & il eſt probable que, comme dans tant d'affaires ſemblables dont j'ai eu le malheur de me mêler, la pétulance de mon zele m'eût plus nui qu'elle ne vous auroit ſervi. Les plus terribles expériences m'ont rendu plus réſervé ; j'ai appris à n'accueillir qu'avec circonſpection les nouveaux viſages ; & dans l'impoſſibilité de remplir à la fois tous les nombreux devoirs qu'on m'impoſe, à ne me mêler que des gens que je connois. Je ne vous ai pourtant point refuſé le conſeil que vous m'avez demandé. Je n'ai point approuvé le ton de votre lettre à M. de M. Je vous ai dit ce que j'y trouvois à reprendre, & la preuve que vous entendîtes bien ce que je vous diſois, eſt que vous y répondîtes pluſieurs fois. Cependant vous venez me dire aujourd'hui que le chagrin que je vous montrai, ne vous permit pas d'entendre ce que je vous dis ; & vous ajoutez qu'après de mûres délibérations il vous ſembla d'appercevoir que je vous blâmois de vous être un peu trop abandonné à votre haine ; mais vraiment il ne falloit pas de bien mûres délibérations pour appercevoir cela, car je vous l'avois bien articulé, & je m'étois aſſuré

que vous m'entendiez fort bien. Vous m'avez demandé conſeil, je ne vous l'ai point refuſé. J'ai fait plus ; je vous ai offert, je vous offre encore, d'alléger en ce qui dépend de moi la dureté de votre ſituation. Je ne vois pas, je vous l'avoue, en quoi vous pouvez-vous plaindre de mon accueil ; & ſi je ne vous ai point accordé de confiance, c'eſt que vous ne m'en avez point inſpiré.

Vous ne voulez point, Monſieur, faire part de l'état de votre ame & de votre derniere réſolution à votre bienfaiteur, à votre conſolateur, dans la crainte que, voulant prendre votre défenſe, il ne ſe compromît inutilement avec un ennemi puiſſant qui ne lui pardonneroit jamais ; c'eſt à moi que vous vous adreſſez pour cela, ſans doute à cauſe de mon grand crédit & des moyens que j'ai de vous ſervir, & qu'un ennemi de plus ne vous paroît pas une grande affaire pour quelqu'un dans ma ſituation. Je vous ſuis obligé de la préférence ; j'en uſerois ſi j'étois sûr de pouvoir vous ſervir ; mais certain que l'intérêt qu'on me verroit prendre à vous, ne feroit que vous nuire,

je me tiens dans les bornes que vous m'avez demandées.

A l'égard du jugement que je porterai de la réſolution que vous me marquez avoir priſe, quand j'en apprendrai l'exécution, ce ne ſera sûrement pas de penſer que *c'étoit là le but, la fin, l'objet moral de la vie*, mais au contraire que *c'étoit le comble de l'égarement, du délire & de la fureur.* S'il étoit quelque cas où l'homme eût le droit de ſe délivrer de ſa propre vie, ce ſeroit pour des maux intolérables & ſans remede, mais non pas pour une ſituation dure mais paſſagere, ni pour des maux qu'une meilleure fortune peut finir dès demain. La miſere n'eſt jamais un état ſans reſſources ſur-tout à votre âge, elle laiſſe toujours l'eſpoir bien fondé de la voir finir quand on y travaille avec courage, & qu'on a des moyens pour cela. Si vous craignez que votre ennemi n'exécute ſa menace, & que vous ne vous ſentiez pas la conſtance de ſupporter ce malheur, cédez à l'orage & quittez Paris, qui vous en empêche ? Si vous aimez mieux le braver, vous le pouvez, non ſans danger,

mais ſans opprobre. Croyez-vous être le ſeul qui ait des ennemis puiſſans, qui ſoit en péril dans Paris, & qui ne laiſſe pas d'y vivre tranquille, en mettant les hommes au pis, content de ſe dire à lui-même : Je reſte au pouvoir de mes ennemis dont je connois la ruſe & la puiſſance ; mais j'ai fait en ſorte qu'ils ne puſſent jamais me faire de mal juſtement ? Monſieur, celui qui ſe parle ainſi, peut vivre tranquille au milieu d'eux, & n'eſt point tenté de ſe tuer.

LETTRE

A MADAME ***.

Paris, le 14 Août 1772.

IL eſt, Madame, des ſituations auxquelles il n'eſt pas permis à un honnête homme d'être préparé ; & celle où je me trouve depuis dix ans, eſt la plus inconcevable & la plus étrange dont on puiſſe avoir l'idée. J'en ai ſenti l'horreur ſans en pouvoir percer les ténebres. J'ai provoqué les impoſteurs & les traîtres par tous les moyens permis & juſtes qui pouvoient avoir priſe ſur des cœurs humains. Tout a été inutile. Ils ont fait le plongeon, & continuant leurs manœuvres ſouterraines, ils ſe ſont cachés de moi avec le plus grand ſoin. Cela étoit naturel, & j'aurois dû m'y attendre. Mais ce qui l'eſt moins, eſt qu'ils ont rendu le public entier complice de leurs trames & de leur fauſſeté ; qu'avec un ſuccès qui tient du prodige, on m'a ôté toute connoiſſance des complots dont je ſuis la victime, en m'en faiſant ſeulement bien ſentir l'effet, & que tous ont marqué le même empreſſement à me

faire boire la coupe de l'ignominie, & à me cacher la bénigne main qui prit ſoin de la préparer. La colere & l'indignation m'ont jetté d'abord dans des tranſports qui m'ont fait faire beaucoup de ſottiſes, ſur leſquelles on avoit compté. Comme je trouvois injuſte d'envelopper tout mon ſiecle dans le mépris qu'on doit à quiconque ſe cache d'un homme pour le diffamer, j'ai cherché quelqu'un qui eût aſſez de droiture & de juſtice pour m'éclairer ſur ma ſituation, ou pour ſe refuſer au moins aux intrigues des fourbes. J'ai porté par-tout ma lanterne inutilement, je n'ai point trouvé d'homme ni d'ame humaine. J'ai vu avec dédain la groſſiere fauſſeté de ceux qui vouloient m'abuſer par des careſſes ſi mal-adroites & ſi peu dictées par la bienveillance & l'eſtime, qu'elles cachoient même & aſſez mal une ſecrete animoſité. Je pardonne l'erreur, mais non la trahiſon. A peine dans ce délire univerſel, ai-je trouvé dans tout Paris quelqu'un qui ne s'avilît pas à cajoler fadement un homme qu'ils vouloient tromper, comme on cajole un oiſeau niais qu'on veut prendre. S'ils m'euſſent fui, s'ils m'euſſent ouverte-

ment maltraité, j'aurois pu, les plaignant & me plaignant, du moins les eſtimer encore. Ils n'ont pas voulu me laiſſer cette conſolation. Cependant, il eſt parmi eux des perſonnes, d'ailleurs ſi dignes d'eſtime, qu'il paroît injuſte de les mépriſer. Comment expliquer ces contradictions ? J'ai fait mille efforts pour y parvenir ; j'ai fait toutes les ſuppoſitions poſſibles ; j'ai ſuppoſé l'impoſture armée de tous les flambeaux de l'évidence. Je me ſuis dit, ils ſont trompés ; leur erreur eſt invincible. Mais, me ſuis-je répondu ; non-ſeulement ils ſont trompés ; mais loin de déplorer leur erreur, ils l'aiment, ils la chériſſent. Tout leur plaiſir eſt de me croire vil hypocrite & coupable. *Ils* craindroient comme un malheur affreux de me retrouver innocent & digne d'eſtime. Coupable ou non, tous leurs ſoins ſont de m'ôter l'exercice de ce droit ſi naturel, ſi ſacré de la défenſe de ſoi-même. Hélas ! toute leur peur eſt d'être forcés de voir leur injuſtice, tout leur deſir eſt de l'aggraver. Ils ſont trompés ? Hé bien ſuppoſons. Mais, trompés doivent-ils ſe conduire comme ils ſont ? d'honnêtes gens peuvent-ils ſe con-

duire ainſi ? Me conduirois-je ainſi moi-même à leur place ? Jamais, jamais. Je fuirois le ſcélérat ou confondrois l'hypocrite. Mais le flatter pour le circonvenir, ſeroit me mettre au-deſſous de lui. Non, ſi j'abordois jamais un coquin que je croirois tel, ce ne ſeroit que pour le confondre & lui cracher au viſage.

Après mille vains efforts inutiles pour expliquer ce qui m'arrive dans toutes les ſuppoſitions, j'ai donc ceſſé mes recherches, & je me ſuis dit : je vis dans une génération qui m'eſt inexplicable. La conduite de mes contemporains à mon égard ne permet à ma raiſon de leur accorder aucune eſtime. La haine n'entra jamais dans mon cœur. Le mépris eſt encore un ſentiment trop tourmentant. Je ne les eſtime donc, ni ne les haïs, ni ne les mépriſe. Ils ſont nuls à mes yeux, ce ſont pour moi des habitans de la lune. Je n'ai pas la moindre idée de leur être moral. La ſeule choſe que je ſais, eſt qu'il n'a point de rapport au mien & que nous ne ſommes pas de la même eſpece. J'ai donc renoncé avec eux à cette ſeule

ſociété qui pouvoit m'être douce & que j'ai ſi vainement cherchée, ſavoir à celle des cœurs. Je ne les cherche ni ne les fuis. A moins d'affaires je n'irai plus chez perſonne. Mes viſites ſont un honneur que je ne dois plus à qui que ce ſoit déſormais, un pareil témoignage d'eſtime ſeroit trompeur de ma part, & je ne ſuis pas homme à imiter ceux dont je me détache. A l'égard des gens qui pleuvent chez moi, je ferme autant que je puis ma porte aux quidams & aux brutaux; mais ceux dont au moins le nom m'eſt connu, & qui peuvent s'abſtenir de m'inſulter chez moi, je les reçois avec indifférence mais ſans dédain. Comme je n'ai plus ni humeur ni dépit contre les pagodes au milieu deſquelles je vis, je ne refuſe pas même, quand l'occaſion s'en préſente, de m'amuſer d'elles & avec elles autant que cela leur convient & à moi auſſi. Je laiſſerai aller les choſes comme elles s'arrangeront d'elles-mêmes, mais je n'irai pas au-delà; & à moins que je ne retrouve enfin contre toute attente ce que j'ai ceſſé de chercher, je ne ferai de ma vie plus un ſeul pas ſans néceſſité pour rechercher qui que ce ſoit. J'ai du regret,

Madame,

Madame, à ne pouvoir faire exception pour vous ; car vous m'avez paru bien aimable. Mais cela n'empêche pas que vous ne ſoyez de votre ſiecle, & qu'à ce titre je ne puiſſe vous excepter. Je ſens bien ma perte en cette occaſion. Je ſens même auſſi la vôtre, du moins ſi, comme je dois le croire, vous recherchez dans la ſociété, des choſes d'un plus grand prix que l'élégance des manieres & l'agrément de la converſation.

Voilà mes réſolutions, Madame, & en voilà les motifs. Je vous ſupplie d'agréer mon reſpect.

FIN.

TABLE

DES PIECES ET LETTRES

Contenues en ce Volume.

LETTRE *à M. d'Ivernois*, Page 1
LET. *à Mlle. G.* 4
LET. *à M. Meuron*, 5
LET. *à M. D.* 7
LET. *à M. D.* 47
LET. *à M. de Graffenried*, 48
LET. *au Même*, 50
LET. *au Même*, 55
LET. *au Même*, 56
LET. *à M. D.* 57
LET. *au Même*, 58
LET. *à M. D. L. C.* 59
LET. *à M. D.* 65
LET. *au Même*, 67
LET. *à M. David Hume*, 68
LET. *à M. d'Ivernois*, 69
LET. *au Même*, 71
LET. *au Même*, 73
LET. *à M. Hume*, 74

LETTRE *à M. Hume*, Page 76
LET. *à Mylord* ***, 79
LET. *à l'Auteur du Saint-James Chronicle*, 81
LET. *à Lord* ***, 82
LET. *à Madame de Luze*, 86
LET. *à M. le Général Conway*, 93
LET. *à M. Hume*, 95
LET. *à M. Davenport*, 98
LET. *à M. David Hume*, 99
LET. *à Mylord Maréchal*, 147
LET. *à M. Guy*, 151
LET. *à Mylord Maréchal*, 157
LET. *au Même*, 159
LET. *au Même*, 162
LET. *à Madame* ***, 165
LET. *à Mlle. Dewes.* 172
LET. *à Mylord Maréchal.* 174
LET. *à M. le Marquis de Mirabeau*, 176
LET. *à M. le Duc de Graffion*, 184
LET. *à M. Guy*, 185
LET. *au Lord Maréchal*, 188
LET. *à M. Granville*, 190
LET. *à Mylord Maréchal*, 193
LET. *à M. le Général Couway*, 196
LET. *à Mylord Comte de Harcourt*, 198

LETTRE *à M. E. J***, Chirurgien*, P. 201
LET. *à M. le Marquis de Mirabeau*, 204
LET. *au Même*, 206
LET. *à Madame la M. de ****, 214
LET. *à Mlle Dewes*, 218
LET. *à M. d'Ivernois*, 220
LET. *au Même*, 225
LET. *à M. D.* 230
LET. *au Même*, 232
LET. *au Même*, 239
LET. *à Madame la Présidente de Verna*, 244
LET. *à M. L. C. D. L.* 247
LET. *à M. du Bellay*, 253
LET. *au Même*, 259
LET. *à M. l'A. M.* 268
LET. *au Même*, 276
LET. *au Même*, 281
LET. *à Madame B.* 288
LET. *à la Même*, 290
LET. *à la Même*, 294
LET. *à la Même*, 302
LET. *à la Même*, 305
LET. *à la Même*, 309
LET. *à la Même*, 311
LET. *à M*****, 313
LET. *à Madame ****, 320

Fin de la Table.

62632481